14612/A 1

55150

RECHERCHES

SUR

LE POULS

PAR RAPPORT AUX CRISES,

PAR M. THÉOPHILE DE BORDEU,
Docteur en Médecine, des Facultés de Paris
& de Montpellier.

TOME III.

PREMIERE PARTIE.

Contenant les décisions de plusieurs savans Médecins sur la doctrine du Pouls; avec des Réflexions & quelques Dissertations qui n'ont point encore vu le jour; on y a joint une Dissertation nouvelle sur les sueurs critiques & leurs pouls.

In vitium ducit culpæ fuga, si caret Arte.
Horat. de Arte Poët.

A PARIS,
Chez THÉOPHILE BARROIS, Libraire,
Quai des Augustins, N°. 18.

M. DCC. LXXII.
Avec Approbation, & Privilége du Roi.

ex libris Natalis Guineau de Mussy
B. M. P.
1842.

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

AVIS DU LIBRAIRE.

Ce troiſiéme volume qui contient les déciſions de pluſieurs ſçavans Médecins, ſe vend ſéparément pour la commodité de ceux qui ont acheté les deux premiers : on y trouvera des Réflexions importantes qui n'ont pas encore vu le jour, & qui ſont néceſſaires pour la ſuite de l'Hiſtoire du Pouls, qui devient de plus en plus un objet digne de l'attention des vrais Amateurs de l'Art. La France s'en occupe, de méme que l'Eſpagne, l'Angleterre, l'Italie & l'Allemagne : on en ſera convaincu par

la lecture des divers articles qui composent cette édition qui a été traduite en italien, comme la premiere l'a été en anglois; encore ne contient-elle pas tout ce qui a vu le jour, sur cette matiére, dans les pays étrangers; puisqu'il nous reste des matériaux, qui pourront former un quatriéme volume. On n'a fait aucun changement pour le fonds, dans l'édition de 1756, non plus que dans celle qui fut faite en 1768.

REMARQUES

PRÉLIMINAIRES

DE L'ÉDITEUR (*a*).

UN ouvrage de Médecine qui ébranle les principes de la commune traditive, & qui préſente l'Art ſous un nouveau jour, ne peut manquer d'intéreſſer tous les Médecins, & de ranimer la curioſité des Citoyens. C'eſt l'effet qu'ont produit les *Recherches ſur le Pouls*. Les ſcènes dont j'ai été témoin à Paris, & dont tant d'autres ont pu ſuivre la chaîne, comme moi, depuis 15 ans, m'ont rappellé les révolutions anciennes arrivées dans nos Facultés. Quelles ſecouſſes en effet, la Médecine n'a-t-elle pas toujours éprouvé, par la contrariété des opinions de ceux qui la pratiquent! Ils ſont pourtant

(*a*) M. J. de Marque, Docteur en Médecine, qui a auſſi préſidé à la ſeconde édition.

accoutumés à être crus sur leur parole ; ils passent leur vie à dominer sur les malades, que leur confiance rend soumis jusqu'à la foiblesse ! Quel moyen de toucher à cette sorte de commerce, où chacun cherche son intérêt, pour en pénétrer les motifs, en examiner le fonds, & si je puis le dire, en évaluer la monnoie.

Si par un malheureux hasard, il se trouvoit parmi les Médecins, des têtes pareilles à celles de ces Blondel, & de ces Patin, qui vouloient perdre dans ce monde, & jusques dans l'autre, les Auteurs de quelques vérités, qui traîroient de sorciers, d'hérétiques & de fripons, les partisans des nouvelles opinions sur l'émétique (& sur la circulation) ; s'il restoit encore, dis-je, de ces ames tristes, jalouses, nourries de vieux préjugés, plongées dans le bourbier de l'intrigue, ensevelies dans l'épais brouillard de l'ignorance, alors l'autorité des loix pourroit seule, en notant les factieux, calmer des discussions indécentes & honteuses. J'aime à publier que le Blondel, grand Auteur de tracasseries, dans le sein des vieilles écoles de Médecine, fut noté d'une tâche d'infamie, par une sorte de monu-

ment public, qui repréſente ſon front décoré ſuivant le vœu des loix Romaines. Bel exemple pour les Patin & les Blondel à venir!

On rend communément trop peu de juſtice à la Faculté de Médecine, ſur l'hiſtoire de ce Blondel, qui vivoit dans le dernier ſiecle. C'eſt la Faculté elle-même qui conſacra dans un des jettons, ou médailles que ſes Doyens font frapper, l'abaiſſement & l'humiliation du Blondel chicaneur, inquiet, jaloux & brouillon, dénonciateur vil & calomniateur mal-adroit, plat Ecrivain & mauvais raiſonneur. La médaille repréſente le triomphe de la vertu & de la vérité. (*a*) On ne ſçauroit aſſez louer la Faculté, de s'être ainſi raviſée contre un de ſes membres, qui avoit la manie de décrier ceux qui valoient mieux que lui, & qui ne s'irritoit contre les Ouvrages nouveaux, que pour ſe donner quelque renom, & dé-

(*a*) C'étoit le ſage Uliſſe qui perçoit l'œil du brutal Polyphème; & cet emblême indiquoit le Docteur Mauvillain, humiliant le Blondel, qui étoit marqué au viſage, ou qui n'avoit qu'un œil, à-peu-près comme Polyphème: la médaille ſubſiſte encore.

chirer les Auteurs de ces Ouvrages.

Je ne ſuis pas membre de la Faculté de Paris ; mais j'eſpére qu'elle ne me ſçaura pas mauvais grè de révéler la maniére dont elle s'expliqua dans le ſeiziéme ſiecle ſur les perſécuteurs & les perſécutés, ſur les calomniateurs & les calomniés, ſur les fauteurs du menſonge & ceux de la vérité : ſa médaille fait ſa loi.

Je ne m'écarte pas beaucoup de mon ſujet principal ; puiſque j'aurai à peindre ce qui s'eſt paſſé au ſujet de la doctrine du pouls : elle a occaſionné quelque agitation ; mais je ne me permettrai aucune ſorte d'application ; je me borne à rappeller des témoignages authentiques & non ſuſpects. Je l'ai déja dit, & toujours en rendant a la Faculté l'honneur qui lui eſt dû : » elle a, » (ainſi que la Faculté de Montpellier) » ſçu diſtinguer les efforts de l'in» trigue, & elle s'eſt apperçue que pour » faire feu ſupérieur, on ſemoit des » bruits ridicules ; elle n'a pas été » trompée ſur la main qui a jetté de » l'ivraie parmi le bon grain *(a)* «.

(a) Voyez la fin du deuxieme Volume du préſent Ouvrage.

Aujourd'hui la ſéparation eſt toute faite ; l'ivraie n'eſt plus confondue avec le bon grain ; il eſt tems de s'occuper d'une Doctrine qui a reçu aſſez de témoignages favorables, pour être réputée utile & néceſſaire. J'ai fait un recueil de ces témoignages, ſans oublier ni déguiſer ce qu'on a dit contre la Doctrine dont je parle. Tel eſt l'objet de ces volumes, dans leſquels j'ai cru pouvoir inſérer quelques-unes de mes réflexions, qui ſeront marquées de façon qu'elles ne pourront être confondues avec ce que j'ai emprunté de différens Auteurs (*a*) ; il ne ſeroit pas juſte que le Lecteur mal inſtruit, leur imputât des erreurs qui m'appartiendroient.

Tous ces témoignages ; toutes ces Obſervations de tant de ſçavans hommes, ſur le même objet, ſont ſans doute un fonds précieux, & une ſuite de faits qu'on aimera à voir s'appuyer l'un par l'autre. Mais il faut, & cela ſe peut, aller plus loin encore : il faut enfin appliquer les Obſervations à la théorie

---

(*a*) Elles ſeront marquées en ligne, d'une étoile * ; & *à capite*, de ces mots *Réflexions de l'Editeur.*

générale, & à la pratique de l'Art. Il faut convenir une fois pour toutes, de ce qu'un Médecin doit chercher dans les maladies par le tact du pouls ; il faut évaluer tout ce qui a été dit ſur cette matiére.

Nous poſſédons, ſi je ne me trompe, l'heureux moyen de nous conduire dans ce dédale, où le génie ſeul a pu marquer une route fixe & aſſurée. On n'y a pas pris garde ; il ne faut pas conſidérer les *Recherches ſur le Pouls*, comme un ouvrage iſolé, & qui porte ſeulement ſur les faits ou les Obſervations qu'il contient. Cet ouvrage n'eſt qu'une partie d'un ſyſtême entier, & longtems réfléchi ſur l'économie animale : or ce ſyſtême, on ne le ſaiſira jamais completement, que lorſqu'on aura médité, comme il faut, ſur l'hiſtoire des départemens des divers organes du corps vivant ; ſur la ſenſibilité inhérente dans chaque partie & dans chaque organe, regardée comme cauſe principale de leurs fonctions ; ſur les diviſions des deux côtés, & des diverſes régions du corps ; ſur l'action réciproque des parties ; le domaine ſingulier des entrailles ſur toutes les fonctions ; ſur l'étendue & les uſages du

tiſſu muqueux ; l'influence des nerfs & des vaiſſeaux ſur chaque fonction ; & les effets ſurprenans de l'être qui anime & vivifie notre corps. Tels ſont les élémens, à la faveur deſquels on parviendra à réſoudre tous les problêmes que préſente le pouls.

Trouvera-t-on ces élémens évalués & mis à leur place dans nos livres ordinaires de théorie, où l'on ne voit qu'un expoſé froid, ſtérile des parties du corps, ſoumiſes au ſcalpel, ou à l'analyſe chymique ? Hélas non ! j'aimerois autant qu'un Muſicien, pour me faire marcher ſur les traces de Rameau, & m'apprendre à préſider à un concert, formé d'un grand nombre d'inſtrumens, s'amuſât à me détailler, avec une trop ſçavante profuſion, l'hiſtoire des bois dont on compoſe les inſtrumens, & la maniere dont on fait leurs cordes ; la nature de ces bois, leur origine, le pays où ils croiſſent, les formes qu'on leur a données, les principes dont ils ſont formés. Faites-moi grace de toutes ces menues & petites diſcuſſions, dirois-je, Monſieur le Muſicien ! n'étouffez point mon génie ſous le faix d'un million de faits, peut-être inutiles à ſçavoir, ou qui du moins

s'apprennent dans nos converſations les plus ordinaires ; allumez plutôt en moi un feu qui puiſſe m'éclairer, & me conduire dans la ſcience des accords ; aidez-moi à ſaiſir l'enſemble de tous ces divers ſons variés, dont la combinaiſon fait le beau, le grand, le ſublime de l'harmonie ; montrez à mon oreille les moyens de ſaiſir le plus léger ton, lorſqu'il paſſe ſes bornes. Apprenez-moi l'hiſtoire du corps vivant, dirois-je de même à un Phyſiologiſte ; nous avons tant analyſé, tant & tant diſſéqué !

Je ne puis m'accoutumer à penſer, que les Boerhaave & les Aſtruc, qui ſont les premiers Profeſſeurs de nos Ecoles modernes, ſoient allés bien moins loin, ſur les principes généraux de l'Art, & ſur les grandes vérités utiles, que les Van-Helmont & les Stahl ; rien n'eſt pourtant plus vrai. D'un côté (chez Aſtruc & Boerhaave) je trouve beaucoup de ſçavoir ſans doute, beaucoup de détails, de l'ordre ; mais je ne ſçai quel fonds froid & foible, régne ſur ces élémens de la Médecine méchanique & corpuſculaire, originairement due à Aſclepiade, & enſuite à Deſcartes : la mémoire

trouve de quoi s'y enrichir de citations, de diviſions, de faits iſolés & de petites expériences ; mais le génie n'y trouve pas ſon compte : il brille au contraire, il éclate juſques dans les écarts de Van-Helmont & de Stahl ; c'eſt-là que le corps vivant eſt conſidéré, non comme une maſſe froide & inanimée ; mais comme une ſubſtance vivifiée par un eſprit recteur, qui domine ſur toutes ſes fonctions, & qui les fait, ſi je puis parler ainſi, ſortir de leur exiſtence paſſive & corporelle. Stahl m'entraîne avec une vigueur mâle juſques dans le ſein du ſanctuaire d'Hippocrate : Boerhaave me laiſſe à la porte avec les ouvriers qui ramaſſent des matériaux, & qui n'en mettent jamais aucun en œuvre.

Je prouverois, s'il le falloit, que l'Auteur des *Recherches* eſt un des premiers qui, adoptant au fonds la grande maniére des Anciens, a ſçu ſe ranger parmi les modernes, entre l'Ecole de Van-Helmont & de Stahl, & celle d'Aſclépiade & de Deſcartes, renouvellée par les Baglivi, les Bellini, les Pitcarn, les Didier, & enſuite ornée par les Chirac, les Boerhaave, les Aſtruc. *L'Auteur des Recherches* a apperçu de bonne

heure les défauts de cette médecine morte & corpuſculaire, qu'on ſe plaît encore à appeller méchanique, quoique le ſçavant & infatigable Sauvage de la Croix, ait évidemment prouvé qu'il n'y avoit rien d'auſſi peu méchanique, que toutes ces acrimonies Boerhaaviennes, ces ſéries de petits vaiſſeaux, ces globules indéfinis, ces reſſorts, ces léviers, &c, &c, dont les Médecins *Méchaniciens* ne ceſſent de parler

Que n'aurois-je pas à dire de la fameuſe circulation qui a tant ébloui, & qui eſt devenue chez les Méchaniciens, un inſtrument, dont ils ſe ſont ſervis avec autant de confiance & de libéralité, que les Carthéſiens en ont mis dans l'emploi de la matiére ſubtile ! Combien cette circulation a occaſionné de mauvais raiſonnemens ! Combien elle a rendu les Médecins inacceſſibles aux bonnes & franches obſervations, faites ſur les malades & ſur le corps vivant, qui formoient le fonds de la médecine ancienne ! On commence, j'oſe le dire, à jetter plus que des ſoupçons ſur la valeur de la doctrine Harvéienne : nos ouvrages ſont, à cet égard, pleins de germes précieux, qu'un jour heureux verra éclore : bientôt on n'oſera

plus accuſer les Anciens de n'avoir pu bien faire, & bien entendre la médecine, pour n'avoir pas connu la circulation : on ne mettra plus en avant cette circulation, comme une ſorte de digue oppoſée aux obſervations ſur le pouls & autres ; j'aurai occaſion d'en dire quelque choſe en parlant de quelques expériences des modernes. Je reviens à mon objet principal, à l'hiſtoire pure & ſimple du pouls.

J'ai eſſayé un petit commentaire ſur ce que Boerhaave a laiſſé au ſujet de cette hiſtoire ; il ſera aiſé d'en faire la comparaiſon avec ce que nous en ſçavons.

Suivant Boerhaave, » le pouls fort » (*fortis*) dénote la forte contraction » muſculaire du cœur, & l'influx abon- » dant du fluide du cervelet dans le » cœur (*validum influxum humoris ner- » voſi cerebelloſi*), une grande abondance » de ſang, le bon état des ſecrétions & » de la circulation. Ce pouls qui eſt » d'un heureux préſage, trompe dans » les apoplexies & dans les autres ma- » ladies, qui ſuppoſent un commerce » libre entre le cervelet & le cœur. Le » pouls débile (*debilis*), eſt directement » contraire au fort.

» Le pouls grand (*magnus*), indique » la grande quantité du ſang, la force du » cœur, la liberté de l'artere, le bon état » de la circulation & des ſécrétions.

» Le pouls plein, & le vuide, peu- » vent ſe comprendre, d'après ce qui » vient d'être dit du grand & du petit, » autant qu'ils s'obſervent véritable- » ment (*intelligi poſſunt, quatenus verè* » *obſervantur.*)

» Le pouls dur, ſi fameux, (*durus,* » *adeò famoſus*), annonce bien des cho- » ſes, comme la ſéchereſſe des mem- » branes de l'artére (*membranam arte-* » *riæ, ſicciorem naturali*); de petites obſ- » tructions dans les parois des mem- » branes; la plénitude des artéres (*ar-* » *terias plenas*), leur engorgement » dans les rameaux capillaires; un ſang » épais & compacte. Le pouls mol » marque tout le contraire; il trompe » beaucoup dans une péripneumonie » aiguë (*in peripneumonia acuta, fallit* » *maximè.*)

» Le pouls rare dans un temps donné, » (*rarus intrà datum tempus*) dénote » des contractions du cœur peu fré- » quentes; la lenteur du cours des eſ- » prits du cervelet au cœur (*tardiores* » *influxus humoris cerebelloſi*); la cir-

» culation du ſang, ſouvent libre & » égale (*circulum ſanguinis ſæpè expedi-* » *tum & æquabilem*); & la liberté du cours » des humeurs dans tous les vaiſſeaux: » mais ſi le pouls eſt rare par foibleſſe, » il eſt mauvais & dangéreux. Le pouls » fréquent (*frequentior*), indique tout » le contraire du rare; il indique en » outre des cauſes irritantes & âcres; » de l'agitation dans les eſprits; la fie- » vre & la phrénéſie.

» Le pouls égal dans ſa force & dans » ſa fréquence, (*æqualis roboris, & fre-* » *quentiæ*), annonce le bon état de la » vie, & il eſt d'un bon augure: au » contraire l'inégal eſt mauvais. L'in- » termittent, qui dénote la perte des » forces, eſt très-mauvais (*perni-* » *cioſus.*)

» Le pouls fort, grand, égal, rare, » eſt le meilleur de tous. Le fort & » grand; le fort & lent, le grand & » lent, ſont bons auſſi: mais le débile, » qui eſt en même-temps petit, dur, » inégal & intermittent, eſt le plus » mavais de tous... Les pouls miures, » les ſerratils, les caprizans, les dicro- » tes, peuvent aiſément être évalués » par ce qui vient d'être dit (*hinc myu-*

» *ri, ſerrati, caprizantes, dicoroti, fa-* » *cilè intelliguntur.* (*a*) »

Je ne parlerai point des ſources où Boerhaave a puiſé le fonds de cette doctrine du pouls : je ne comparerai point ce qu'il en dit avec ce qui s'en trouve dans divers Auteurs d'Inſtitutes, anciens & modernes, dans Bellini, dans Hoffman, Aſtruc & autres. Mais je ne puis m'empêcher d'inſiſter un peu ſur le *cours des eſprits du cervelet*, regardé comme cauſe du mouvement du cœur. On voit revenir à tout inſtant cette cauſe ; & ſur quel fondement ? Sur une hypotheſe *Williſienne* tant de fois détruite, & de ſi peu de reſſource. Le pouls eſt-il *fort ?* C'eſt parce que le cervelet envoit beaucoup d'eſprits, où bien parce que le cœur ſe contracte fortement (ce qui eſt la même choſe.) Et ſi on demande pourquoi le cervelet envoit beaucoup d'eſprits, il faut ſans doute dire que c'eſt parce que le cœur ſe contracte fortement, & parce que le pouls eſt fort. Ainſi l'on roule dans une ſorte de cercle vicieux qui n'apprend rien.

(a) *Boerh. de Pulſu arteriæ ut ſigno. Juſtitut. Med.*

J'ai mis en paralléle & en eſpéce de table, les diverſes dénominations & deſcriptions du pouls, adopté par Boerhaave : c'eſt le vrai moyen de bien juger le fonds de cette maniére commune d'inſtruire ſur le pouls, qui ſe répéte ſans ceſſe dans nos Ecoles, & qu'on ſuppoſe pouvoir ſervir de guide dans la pratique.

FORT.	GRAND.	DUR.
Contraction forte du cœur; influx du cervelet ; grande quantité de ſang ; bon état des ſécrétions & de la circulation.	Force du cœur ; grande quantité de ſang ; bon état de la circulation & des ſécrétions ; liberté de l'artere.	Séchereſſe de l'artére ; obſtruction dans ſes parois ; plénitude des vaiſſeaux ; leur engorgement ; ſang épais, compacte.

RARE.

Contraction du cœur peu fréquente : lenteur dans les eſprits du cervelet : circulation ſouvent libre : cours aiſé des humeurs.

DÉBILE	PETIT.	MOL.
Contraction foible du cœur : peu d'influx du cervelet : petite quantité de ſang : mauvais état des ſécrétions & de la circulation.	Foibleſſe du cœur : petite quantité de ſang : mauvais état de la circulation & des ſécrétions : gêne de l'artere.	Relâchement de l'artere : défaut d'obſtruction dans ſes parois : vuide des artéres : ſang très-fluide & non épais.

FRÉQUENT.

Contraction du cœur très-fréquente : vivacité de l'influx du cervelet : circulation ſouvent gênée ? cours des humeurs difficile : âcres irritans : agitation des eſprits : fiévre : phrénéſie.

On voit en comparant ces diverſes deſcriptions, que le pouls *fort* ne differe du *grand*, que par la *liberté dont jouit l'artére*, liberté qui a lieu dans le pouls *grand*, & non dans le *fort*. Mais qui ſe ſeroit douté d'une pareille différence ? Et à quel ſigne peut-on connoître cette liberté de l'artere ? Je trouve auſſi que le pouls *grand* manque de *l'influx des eſprits du cervelet*, qui brille dans le pouls *fort* : cet influx ſeroit-il réparé dans le premier, par la *liberté de l'artére* ? En un mot il me paroît tout-à-fait impoſſible de diſtinguer dans ces définitions, le pouls *fort* du pouls *grand* ; & peut-être la choſe eſt-elle auſſi peu eſſentielle, que peu aiſée.

Le pouls *dur* eſt remarquable par la *plénitude des artéres*. Eſt-ce qu'elles ne ſeroient pas pleines, où ſeroient-elles vuides dans le pouls *fort* & *dur* ? On diroit d'après la définition de ce pouls *dur*, qu'il eſt privé de toute action du cœur ; qu'il n'eſt caractériſé que par ce qui regarde les artéres, leur ſéchereſſe & leur obſtruction. Le cœur n'a-t-il donc aucune part dans le pouls *dur* ; & l'influx du cervelet y eſt-il tout-à-fait inutile ? Ce pouls eſt auſſi diſtingué par le *ſang épais & compacte* ? Apparem-

ment ce phénomène, qui ne paroit pas aiſé à ſaiſir, ne ſe rencontre pas avec le pouls *grand* & *fort*; ou bien ce ſeroit le cas d'un pouls compoſé, *grand* & *dur*, & *fort* & *dur* en même-tems?

Le pouls *rare*, ſuppoſe le *cours des humeurs aiſé*; il ſe trouve avec la *circulation ſouvent libre. Souvent?* Elle ne l'eſt donc pas toujours. Mais d'où vient la *lenteur des eſprits du cervelet*, ſi le *cours des humeurs eſt aiſé?* D'ailleurs pourquoi la nature ou la conſtitution du ſang, qui n'eſt pas oubliée dans la définition du pouls *dur*, eſt-elle omiſe dans le pouls *rare?* Le *ſang épais & compacte* n'eſt-il pas auſſi propre à ralentir le *cours des eſprits du cervelet*, ou auſſi propre à rendre le pouls *rare*, qu'à le rendre dur?

Les deſcriptions des pouls *débile*, *petit*, *mol*, *fréquent*, ne ſont pas moins embrouillées. Les pouls *débile* & *petit*, ſe reſſemblent par la *petite quantité de ſang*, par le *mauvais état des ſécrétions*, par la *foibleſſe du cœur*, & par le *peu d'influx du cervelet*: ils ne différent que par la *gêne de l'artére*, qui caractériſe le pouls *petit*; mais aſſurément on n'aura pas de peine à ſuppoſer un pareil embarras dans le pouls *débile*.

Voilà donc deux pouls qu'il étoit tout auſſi inutile de diſtinguer & de différencier, que les pouls *fort* & *grand*: il n'y a guéres que l'imagination qui aye pu dicter ces diſtinctions frivoles.

Le pouls *mol* eſt bien reconnoiſſable par ſon oppoſition au pouls *dur*. Je dirois volontiers de ce pouls *mol*, ce que Boerhaave dit du pouls *vuide* & du *plein*. *Intelligi poſſunt quatenùs verè obſervantur*. Je ne ſuis embarraſſé que du *relâchement des artéres*: il eſt apparemment occaſionné, ſuivant la marche ou l'eſprit de cette théorie, par le *peu d'influx du cervelet*? Si cela eſt, je ne vois point pourquoi il y auroit dans les *parois des artéres un défaut d'obſtruction. Le ſang très-fluide & non épais*, &c.? Je le ſuppoſe tel que de l'eau; je crains fort qu'il ne ſoit pas plus facile à reconnoître par le tact de l'artére, que ne l'eſt le *ſang épais & compacte*, qui ſe trouve dans le pouls *dur*. Mais pourquoi, & comment, le pouls *mol* trompe-t-il dans la péripneumonie aiguë (*Fallit maximè in peripneumonia acuta*)? Cela eſt bien ſçavant pour des Inſtitutes. Eſt-ce que le pouls *mol* indiqueroit par ſa préſence, dans la péripneumonie, que *l'artére n'eſt pas relâchée*; qu'il *y a des*

obſtructions & de la *plénitude ;* que le ſang eſt *épais*, au lieu d'être *fluide Fallit* ? n'eſt-ce pas comme ſi on diſoit : il faut croire que telle choſe eſt, quoiqu'elle ne ſoit pas. Je laiſſe tout cela à éclaircir à un Auteur dont je parlerai dans un moment.

Quant au pouls *fréquent*, qui eſt oppoſé au *rare*, il eſt aiſé de comprendre, d'après le langage de Boerhaave, qu'il a pour apanage les *contractions fréquentes du cœur*, & la *vivacité de l'influx du cervelet.* Pouls fréquent, contractions fréquentes du cœur ; vif influx du cervelet : ces trois expreſſions n'en font qu'une ; ce ne ſont que des ſynonymes : étant jointes enſemble, elles ne préſentent qu'un pléonaſme, ainſi qu'il eſt fort facile de le comprendre. Mais je ne vois point comment il peut ſe faire que la *circulation ſoit libre* dans le pouls *rare*, & *gênée* dans le pouls *fréquent* : j'aurois ſoupçonné le contraire. J'en dis autant du *cours des humeurs* : il eſt, dit-on, *difficile* dans le pouls *fréquent* & *aiſé* dans le *rare*. La nature eſt-elle bien d'accord avec ces définitions ? Obéit-elle toujours à ces ſentences ſcholaſtiques ? Je ne dirai rien des *âcres irritans*, non plus que de *l'agita-*

tion des eſprits, de la *fievre* & de la *phrénéſie*, propres au pouls *fréquent* : il eſt également la cauſe & l'effet de ces phénomènes ; on retombe toujours dans un cercle vicieux, d'où il n'eſt pas aiſé de ſortir, dans cette hiſtoire des pouls ſimples. Paſſons aux compoſés.

Le pouls *égal* eſt *bon ; l'inégal, mauvais ; l'intermittent, pernicieux.* Celui qui eſt à la fois *fort, grand, égal, rare*, eſt le *meilleur de tous.* Le *fort* & *rare*, le *grand* & *rare*, ſont *bons.* Celui qui eſt *débile, petit, dur, inégal, intermittent* & *fréquent*, eſt le *plus mauvais* de tous. Le *myure*, le *ſerratil*, le *caprizant*, le *dicrote*, s'expliquent & s'évaluent aiſément par tout ce qui vient d'être remarqué, (*hinc facilè intelliguntur* (*a*).

Plût à Dieu qu'il fût auſſi aiſé que Boerhaave l'annonce, de déduire aiſément (*facilè*) de ſes principes, tout ce qui regarde les pouls compoſés ! Mais quel fonds y a-t-il à faire ſur ces promeſſes ; tandis que l'obſervation en démontre la fauſſeté ? On pourroit dire, en prenant le contrepied de cet Auteur : le pouls *égal* dans les maladies, eſt mauvais ; & *l'inégal* eſt bon :

(a) *Boerh. loco. cit.*

l'intermittent

l'intermittent eſt, non pas pernicieux, mais ſalutaire : le pouls *fort, grand, égal & rare,* peut être perfide : le pouls *petit*, & qui paroît *débile, ſerré, dur, inégal, intermittent*, eſt ſouvent très-bon & victorieux. Tout cela dépend des circonſtances, de l'état & de la nature des maladies, de même que de la conſtitution particuliére des malades : or Boerhaave ne donne point le moyen de connoître ces vérités eſſentielles, & de les eſtimer ; il n'annonce que des généralités ; il procéde comme les Ecolâtres Dogmatiſans, en réduiſant tout à des aſſertions génériques, ſans jamais circonſcrire le détail de l'obſervation.

J'aurois voulu voir la deſcription des pouls *myure, ſerratil, caprizant & dicrote*, d'après ſon ſyſtême. Ç'eût été un flux des eſprits du cervelet, qui auroit marché dans les nerfs du cœur, avec une inégalité particuliére ; ou bien quelque mêlange de dureté & de foibleſſe des parois du cœur & des artéres ; ou bien enfin quelque combinaiſon particuliére dans les humeurs, quelque épaiſſiſſement ou quelque diſſolution particuliére, &c. Boerhaave ſe contente d'annoncer ces pouls, ſans les définir, ſans

les évaluer : il les voyoit dériver, tout naturellement, des principes qu'il a établis ; mais qui le verra comme lui ? Non pas moi assurément. Je n'ai point honte de convenir, qu'il n'y a rien de moins clair, de moins utile, de moins bien ordonné, que les généralités dont il s'est contenté de parler au sujet du pouls : on y trouve pourtant que le pouls annonce la coction & les crises ; la mobilité de la matiére morbifique, & le lieu par lequel doit se faire l'évacuation. Mais sur quoi cela est-il établi ? M. Menuret le dira mieux que moi. » Il semble que l'éloge que Boer-» haave fait du pouls, soit le fruit d'une » pratique consommée : point du tout ; » c'est la façon de Boerhaave ; toujours » brillant & animé, lorsqu'il écrit d'a-» près son imagination ; mais timide » & froid, lorsqu'il s'agit d'exécuter » les préceptes qu'il donne, & hors » d'état d'observer, &c. (*a*)

M'accusera-t-on de manquer de respect à la mémoire d'un grand homme, en jettant quelque sorte de suspicion ou de doute sur ses opinions ? Loin de moi un dessein aussi peu sensé. Où pou-

(*a*) Nouveau Traité du Pouls, *Chap.* 8.

vois-je mieux, que dans un ouvrage qui eſt dans les mains de tout le monde, puiſer l'expoſition du ſyſtême des Méchaniciens ſur le pouls ? Si j'avois à parler de l'engorgement des petits vaiſſeaux, des ſéries de ces vaiſſeaux, des ſéries proportionnelles, des globules du ſang, de leur incunéation dans les couloirs capillaires, je n'irois pas prendre mes exemples de comparaiſon dans ces miſérables feuilles d'Auteurs énervés, qui ornent de cette théorie les affiches de leurs élixirs & de leurs ſyrops : je prendrois Boerhaave pour guide, comme étant l'Auteur qui jouit de la plus grande conſidération parmi les Méchaniciens : je chercherois à pénétrer l'eſprit de ſes écrits ; je les étudierois, je les mettrois en comparaiſon avec ce qu'apprend l'obſervation. C'eſt ainſi que je me ſuis conduit par rapport au pouls.

Enfin, ce n'eſt pas ſans une vue particuliére & bien naturelle, que je publie mes petites réflexions ſur l'hiſtoire du pouls faite par Boerhaave. On connoît les grands hommes que ſon école a fournis : il en eſt un qui me paroît avoir toutes les qualités requiſes, pour éclaircir le ſyſtême de ſon maître, & lever tous nos doutes à cet égard. C'eſt

l'illuſtre & ſage M. de Haen, Profeſſeur de Pratique à Vienne, qui s'eſt depuis long-temps appliqué à l'hiſtoire du pouls, pour laquelle il marque une prédilection toute particuliére (*a*) : il a recueilli toutes les converſations de Boerhaave ; il a été nourri dans ſon école (*b*). Il nous apprend que ce n'eſt pas par les ouvrages de Boerhaave, qu'il faut juger des opinions de ce célébre Profeſſeur (*c*). M. de Haen ſçait mieux que perſonne, que Boerhaave ne s'eſt jamais trompé ; qu'il eſt toujours dans la voie du vrai (*d*). M. de Haen doit

---

(a) *Pulsûs frequenter memini ac hiſtoriam conſcripſi... eamdem queſtionem toties à viginti retrò annis ad incudem revocavi.* Pars duodecima Ration. Med.

(b) *Viri immortalis* (Boerh.) *in ſchola enutritus, ejuſque ab ore olim pendens.* Ibid. Cap. 4.

(c) *Sanè qui ſemper & unicè, ex iis quæ in inſtitutionibus & aphoriſmis, typis impreſſa leguntur, concludere velint, quæ mens* Boerhaavio *fuerit, toto errant cælo. Mutavit enim ſententiam ſæpè, eamque mutatam nobiſcum communicavit.* Quæſtiones ſuper Method. Inoculat. 1757.

(d) *Præceptorem omni invidiâ majorem... quis incuſare auſit.. quæ orthodoxè expoſuit.* Ibid. Cap. 4.

inſtruire le monde (*a*) : la France & l'Eſpagne ſe ſont adreſſées à lui pour recevoir des inſtructions ſur le pouls. (*b*)

C'eſt auſſi à M. de Haen que je prends la liberté de demander qu'il nous éclaire ſur le ſyſtême du pouls, publié par Boerhaave : s'il ſuit & adopte ce ſyſtême, il nous l'expliquera ; s'il ne l'adopte point, il nous ſera permis d'examiner ſes raiſons : s'il ne daigne pas nous répondre, il ne dédaignera pas nos hommages & nos vœux.

Je vais maintenant laiſſer parler des Médecins plus inſtruits que moi ; je n'ai que trop fait entendre ma timide voix, trop long-tems arrêté mes Lecteurs. Je tâcherai de pénétrer & de rendre les opinions particuliéres de ces Médecins, le mieux qu'il me ſera poſſible : j'éviterai ſur-tout de les corrompre, par ce que je pourrois y ajouter du mien. Si je

---

(a) *Accedunt Juniores Medici... conveniunt quoque extranei Medici... cohorte tam eleganti Stipatus... novorum inventorum participem me facere oportet ſtudioſam juventutem...* Ibid. Cap. 3.

(b) *Recentiores Hiſpani Gallique, eamdem à me... popoſcerunt.* Ibid. Præf.

propoſe quelquefois mes idées ; ſi je me permets même quelques traits de critique, je le ferai avec le ton & la décence qui conviennent au ſujet que je traite, & ſeulement pour réveiller l'attention de ceux qui ſont en état de mieux faire que moi.

N°. XXIX.

N°. XXIX. (*)

JUGEMENT

DE MONSIEUR

DE CAZAMAJOR,

Docteur Régent de la Faculté de Médecine de Paris, & Censeur Royal.

LA connoissance du pouls & de ses modifications, quelque nom qu'on leur donne, est très-importante en Médecine, & absolument nécessaire au Médecin, ainsi que celle des crises qui précedent, qui accompagnent & qui terminent les maladies. Cette doctrine apprend par les loix de la méchanique, à connoître les variétés & la réciprocité

(*) Le numero 28 forme la fin du second volume.

des mouvemens, le rapport admirable qu'il y a des parties aux parties, & des parties au tout; elle eſt un guide aſſuré pour expliquer les phénomènes de l'économie animale, & pour bien conduire les maladies dans leur marche & dans leur traitement; pour en découvrir la cauſe & le ſiége principal; pour bien connoître celles qui ſont compliquées, pour ſçavoir en faire la diſtinction, & appliquer à chacune le reméde qui lui eſt propre; pour prévoir enfin les criſes qui doivent arriver dans les maladies, & en porter un prognoſtic juſte; afin d'être toujours en état de les attaquer, de les combattre & de les vaincre avec plus d'avantage. C'eſt le but que ſe propoſe l'Auteur des Recherches ſur le Pouls & ſur les Criſes. L'éloge que tant de vrais Médecins, de Médecins habiles, en ont fait; les différens jugemens qu'ils en ont rendu, prouvent, malgré les préjugés & les opinions contraires, l'utilité de l'ouvrage. (*Voyez la fin du ſecond Tom. de la deuxieme édition du préſent Ouvrage.*)

* Il eſt donc vrai que la Doctrine du pouls offre une foule d'avantages

eſſentiels pour la pratique de la Médecine, & ſans leſquels on ne peut bien l'exercer ni bien connoître les fonctions de l'économie animale : il eſt encore vrai que l'objet des Recherches eſt de procurer ces avantages. Les préjugés ni l'envie n'ont plus de reſſources : la déciſion de M. de Cazamajor, met pour ainſi dire le ſceau à celles que tant d'autres Médecins ont rendues. Ce n'eſt point ici une déciſion paſſagére & peu réfléchie ; c'eſt au contraire le réſultat de la grande expérience de M. de Cazamajor, expérience connue de tout le monde, de même que ſa probité. C'eſt en quelque ſorte l'approbation ou l'avis des anciens Maîtres en la Faculté de Paris : je pourrois, ſur-tout, inſiſter ſur celui du célébre M. de Vernage, dont la façon de penſer n'a pas beſoin d'être imprimée, pour avoir le mérite de la publicité ; ce Médecin, eſt aſſez connu par ſon attachement ſcrupuleux à la Doctrine du pouls, & plus d'une fois il s'eſt expliqué d'une maniére qui honore celle des Recherches, & qui doit encourager ſes Partiſans.

N°. XXX.

JUGEMENT de Monſieur CAILLÉ, Médecin de la Faculté de Paris.

AN EX PULSU CERTO DIGNOSCATUR EVACUATIO QUÆCUMQUE CRITICA?

PULSUS eſt alternativa contractio & dilatatio arteriarum, vel ſimpliciter eſt actio arteriarum.

Variat pulſus ratione percuſſionis, & ratione ordinis percuſſionum.

Ratione percuſſionis, eſt durus, mollis, magnus, parvus, plenus, exiguus, celer, tardus.

Ratione ordinis percuſſionum, eſt frequens, rarus, inæqualis, æqualis, intermittens.

Ex duplici varietatum ſpecie, tertia ſpeciei fit varietas, ſcilicet compoſita. Undè pulſus eſt dicrotus, miurus, undoſus, &c. illæ varietates tum ab Antiquis, tum à Recentioribus obſervatæ ſunt.

His præmiſſis, ad quæſtionem propoſitam veniamus.

AN EX PULSU CERTO DIGNOSCATUR EVACUATIO QUÆCUMQUE CRITICA?

Affirmativè reſpondemus, & rationes reſponſionis, vel à poſteriori, vel à priori (ut aiunt ſcholaſtici) deſumptas referemus.

1°. A poſteriori. De pulſu non multa locutus eſt Hippocrates; hanc partem Semeiotices neglexit, vel ob minùs notam circulationem, vel ob laborem continuum & improbum, in evolvendis aliis ſignis excretionum criticarum.

Galenus obſervavit pulſus criticos, & de iis ex profeſsò ſcripſit; verùm magis theoricè quàm practicè: attamen pulſum dicrotum, miurum, undoſum cognovit.

Poſt illum, Medici antiqui & recentiores magis ac magis illam ſcientiam pulſuum promovêre; & iis ſemper multùm attendêre, in judiciis ferendis de indole, eventu, criſi morborum: verùm pars ea imperfectior adhùc erat valdè, cùm Solano de Lucque, Hiſpanus, eam adaugere ſuſcepit. Deindè Clariſſ. & Expertiſſ. hujus Scholæ Doctor regens, obſcuriora de pulſibus detecta evolvit, nova invenit & obſervavit, ac omnia in totum benè cohærens collegit: diviſiones poſuit pulſuum criticorum & non criticorum, ac ſigna caracteriſtica priorum dedit, variaſque ſpecies pro diverſa excretione

ſtabilivit obſervationibus. Hæc innumeris aliis fuerunt confirmatæ, ab Illuſtriſſ. & Expertiſſ. Medicis, Nihelio, Coxio, Van-Swietenio, Hallero, Haenio, le Camutio, Michelio, Menureto, Fouquetio & ab aliis quam plurimis. undè obſervationibus, tum Antiquorum, tum Recentiorum, eundo creſcentibus, pulſuum criticorum doctrina, extrà dubium invidiamque & diſputationem poſita fuit.

2°. A priori. *Conſpiratio una, conſenſus unus, conſentientia omnia*, inquit divus, & nunquam ſatis venerandus ſenex.

Corpus humanum ex multis organis componitur, quæ inter ſe mirum in modum connectuntur, mediantibus nervis, textu celluloſo, vaſis ſanguineis & membranis; undè, organo uno affecto, alia plus minùſve neceſſariò afficiuntur, ratione vis lædentis, & conſensûs majoris vel minoris. Cum autem cor & vaſa ſanguinea, ſint, poſt nervos, præcipua & generaliora; eorumque actio pendeat à nervis, ſequitur evidenter motum cordis & vaſorum modificari ab actione illa nervorum : actio autem varia eſt in variis organis; quod libet peculiarem actionem, vel vim ſuam

exſpoſtulat, pro munere ſuo exequendo. Verùm ſi actiones nervorum in variis organis ſint variæ, ut ab omnibus Medicis aſſeveratur, neceſſariò ſequitur diverſam eſſe cordis actionem & arteriarum. Undè, affecto graviùs organo, ſyſtema actionis vaſorum & cordis mutabitur; ſed non poteſt immutari, quin pulſus mutetur magis vel minùs.

Coctio eſt actio organi cujuslibet peculiaris, aucta aliorum impenſu, unita cum actione humorum chymica, iſtam promovens, adjuvans, calore, humorum appulſu, &c. Ex qua ſequitur, 1°. cauſæ humoralis morbificæ mutatio in fluidum leve, ſpiſſum, æquale, flaveſcens; deindè illius excretio (ſequitur), facta organi irritatione, gravitate, & etiam fortè affinitate chemica humoris cocti, cum humoribus excrementitiis naturalibus & organis excernentibus. Coctio igitur, actioni cujuslibet organi nervoſæ, aliis plus minùs concurrentibus, debetur. Ut coctio fiat igitur, requiritur intenſitas actionis major; ex ea actione majori & peculiari in organo, peculiariter afficitur actio cordis & arteriarum; peculiariter affecta, pulſus ſpecificè mutatur.

Verùm pulſus mutatur ne tantùm corde agente & illum mutante ? Non equidem exiſtimo ; nam circulatio non una, neque ubique ſibi ſimilis : alius eſt motus ſanguinis in extremitate vaſorum, alius in textu celluloſo, alius in cerebro, alius in pulmone, alius in hepate, alius in utero. Omnes illi motus pendent ab actione nervorum, mutantur, modificantur ; quæ varia eſt in variis organis, ſive illa varietas pendeat à ſtructura nervorum intima, ſive à peculiari fabrica organorum in qua nervi diſſeminantur.

Ergo poſita diverſa actione nervoſa in variis organis, ut apud omnes in confeſſo eſt, neceſſariò ponitur actio diverſa vaſorum ; mutatâ causâ ſcilicet, mutatur effectus neceſſariò. Ergo ex pulſu certò dignoſcitur evacuatio quæcumque critica.

Notandum eſt prædictionem illam criſis per pulſum, difficiliorem, aut faciliorem eſſe : 1°. ratione morbi complicationis, ex qua complicatione, criſis vel eſt regularis, vel irregularis, vel compoſita, vel perfecta aut imperfecta. 2°. Ratione actionis ſex rerum non naturalium, medicamentorum, proceſsûs medendi, quæ valent opus naturæ mu-

tare, motûs critici directionem perturbare, morbum alium procreare & crisim sufflaminare. 3°. Denique ratione solertiæ, ingenii, scientiæ, attentionis Medici exploratoris.

Voici maintenant la traduction.

Est-il possible de connoître d'une maniére sûre, toute espéce d'évacuation critique, par le pouls?

Le pouls est une contraction & une dilatation alternatives des artéres, ou simplement l'action des artéres.

Le pouls varie à raison de la force de ses battemens, & à raison de l'ordre que suivent ces battemens.

Sous le premier égard, il est dur, mol, grand, petit, plein, foible, prompt, lent. Sous le second, il est fréquent, rare inégal, égal, intermittent.

De la réunion de cette double espéce de pouls, en nait une troisième, qui est l'espéce composée, à laquelle appartiennent les pouls dicrote, myure, ondulent. Ces espéces ont été observées, & par les Anciens & par les Modernes.

Cela posé, venons à la question proposée.

Eſt-il poſſible de connoître d'une maniére sûre, toute eſpéce d'évacuation critique, par le pouls ?

JE réponds qu'oui ; & voici les raiſons *à priori* & *à poſteriori* de ma réponſe (comme parlent les Scholaſtiques.)

1°. *A poſteriori.* Hippocrate a dit peu de choſes ſur le pouls ; il négligea cette partie de la Séméiotique, ſoit parce qu'il ne connoiſſoit pas aſſez la circulation, ſoit parce qu'il s'appliqua conſtamment à découvrir les autres ſignes des évacuations critiques, qui demandoient beaucoup de travail. Galien obſerva les pouls critiques, & a écrit ſur cette matiére *ex profeſsò*, mais plus en Théoricien qu'en Praticien ; il connut pourtant les pouls dicrote, myure & ondulent.

Depuis Galien, les Médecins anciens & modernes ont de plus en plus étendu la ſcience du pouls ; ils ont fait un grand uſage de ce ſigne, pour s'aſſurer du caractére des maladies, & pour en prévoir l'événement & les criſes. Mais cette partie de l'Art étoit encore fort imparfaite, lorſque Solano de Luque, Médecin Eſpagnol, entre-

prit de lui donner plus d'étendue. Après lui, M. de Bordeu éclaircit certaines eſpéces de pouls qui n'étoient pas encore aſſez connues ; il en découvrit ou obſerva d'autres eſpéces, & a rangé le tout dans un ordre qui a un bon enchaînement : il a diſtingué les pouls en critiques & en non critiques ; il a aſſigné les ſignes caractériſtiques des premiers, & les a munis d'obſervations, ſuivant leurs eſpèces. Ces obſervations ont été confirmées par un grand nombre d'autres, qu'ont faites des Médecins fameux & très-expérimentés, Nihell, Cox, Van-Swieten, Haller, Haen, le Camus, Michel, Menuret, Fouquet, & une foule d'autres. De maniére que par toutes ces obſervations réunies, tant des Anciens que des Modernes, la Doctrine des pouls critiques eſt aujourd'hui étayée ſur des fondemens certains, & à l'abri de l'envie & de toute conteſtation.

2°. *A priori. Toutes les parties du corps*, dit Hippocrate, *ont un commerce mutuel, toutes conſpirent au même but & à la même fin.*

Le corps humain eſt compoſé de pluſieurs organes qui ſont merveilleuſement liés entr'eux, par le moyen

des nerfs, du tiſſu cellulaire, des vaiſſeaux ſanguins & des membranes ; tellement que quand un organe eſt affecté, les autres participent néceſſairement à ſa léſion, ſuivant qu'elle eſt conſidérable, ou ſuivant l'intimité des correſpondances : or comme le cœur & les vaiſſeaux ſanguins, ſont, après les nerfs, les organes dont l'action eſt la plus marquée, ou la plus étendue, & que cette action eſt dépendante des nerfs, il s'enſuit évidemment que les nerfs doivent produire des modifications dans le mouvement du cœur & des vaiſſeaux ſanguins. De plus, l'action des nerfs, ou des organes, étant différente dans chacun, ſuivant la fonction qu'ils exercent, ainſi que tous les Médecins en conviennent, celle du cœur & des artéres doit auſſi néceſſairement être différente : par conſéquent, lorſqu'un organe ſouffre quelque léſion, le cœur & les vaiſſeaux éprouvent un changement, dont le pouls doit ſe reſſentir plus ou moins.

La coction eſt l'augmentation de l'action d'un organe, qui s'eſt faite aux dépens de celle des autres organes ; une action combinée avec un mouvement inteſtin des humeurs, qu'elle

ſuſcite & ſoutient par le moyen de la chaleur qui l'accompagne, par le moyen du flux des humeurs, qu'elle détermine, &c. Les effets de la coction, ſont d'abord de changer la cauſe humorale morbifique, en un fluide léger, épais, égal & jaunâtre; & enſuite d'en procurer l'évacuation, à la faveur de l'irritation qu'éprouve l'organe qui eſt en travail; à la faveur du poids qu'il reſſent, & peut-être auſſi à cauſe de la reſſemblance qu'a acquis l'humeur qui a ſubi la coction, avec les humeurs excrémentielles naturelles, & avec les organes excrétoires.

La coction eſt donc l'ouvrage de l'action vigoureuſe d'un organe quelconque, plus ou moins ſecondée de celle des autres organes. Il eſt donc néceſſaire que l'organe affecté redouble d'effort, pour que la coction ſe faſſe: or ce redoublement d'effort, doit porter ſon empreinte ſur l'action du cœur & des artéres, & produire en conſéquence un changement particulier dans le pouls.

Mais le pouls n'éprouve-t-il des changemens que de la part du cœur ſeulement? Je n'ai garde de le penſer: la circulation du ſang n'eſt point égale, ni la même dans toutes les parties; elle

eſt différente aux extrémités des vaiſſeaux, différente dans le tiſſu cellulaire, le cerveau, les poumons, le foie & la matrice. Toutes ces circulations diverſes, ſont ſoumiſes à l'action des nerfs, qui les change & les modifie ; action qui eſt variée dans chaque organe, ſoit que cette variété provienne de la ſtructure intime des nerfs, ou de celle des organes auxquels les nerfs ſe diſtribuent.

Donc en admettant que l'action des nerfs eſt différente dans les différens organes, comme tout le monde en convient, celle des vaiſſeaux doit auſſi être différente, & ſe prêter à ces changemens ; car les effets répondent néceſſairement toujours à leurs cauſes.

Donc on connoît d'une maniére ſûre, par le pouls, toute eſpéce d'évacuation critique.

Il faut noter que cette connoiſſance des criſes par le pouls, eſt plus ou moins facile ou difficile : 1°. à raiſon de la complication de la maladie, complication qui rend la criſe réguliére ou irréguliére, compoſée, parfaite ou imparfaite.

2°. A raiſon de l'action des ſix choſes non naturelles, de celle des remédes, & de la méthode curative qu'on em-

ploye ; toutes cauſes qui peuvent troubler les efforts de la nature, changer la direction du mouvement critique, donner naiſſance à quelque nouvelle maladie, ou ſupprimer la criſe.

Réflexions de l'Editeur.

SUIVANT M. Caille, l'autorité réunie des Anciens & des Modernes, & la nature même de la choſe, c'eſt-à-dire, l'économie des organes, leur ſtructure, leurs correſpondances, démontrent que le pouls eſt un ſigne indicateur des évacuations critiques, & un ſigne ſûr & non équivoque. Il eſt de même un ſigne de tout état morbifique ; car toutes les maladies ſont actuellement dans un état de redoublement d'effort, ou de non effort : le premier embraſſe les mouvemens critiques, ſalutaires & non ſalutaires : le ſecond montre l'éloignement ou l'abſence de la criſe, ſoit qu'il s'agiſſe d'une maladie aiguë, ou d'une maladie chronique, caractériſées chacune par leurs autres ſignes reſpectifs, ou propres.

On voit que M. Caille eſt de l'avis de pluſieurs autres Médecins, qui ont écrit qu'Hipprocrate étoit peu verſé dans la connoiſſance du pouls : la raiſon

qu'il en donne, ne peut affoiblir en rien la gloire du premier Prince de notre art : quel eſt le mortel qui puiſſe tout voir & tout approfondir ! Il étoit réſervé à notre ſiécle d'aggrandir le champ d'Hippocrate, par les précieuſes découvertes ſur le pouls.

Envain les adverſaires de la nouvelle doctrine proteſteront-ils contr'elle, s'ils n'ont les qualités néceſſaires pour la bien vérifier, & pour la mettre à profit ; c'eſt-à-dire, s'ils n'apportent dans leur examen la patience, la réflexion & l'application convenables ; s'ils n'ont acquis par l'étude & par l'expérience, le ſçavoir néceſſaire pour ſaiſir les diverſes nuances du pouls, connoître ce qu'elles indiquent, connoître ce qui favoriſe les criſes, les dérange ou les ſupprime, &c.

Nous nous bornerons à ces réflexions, en obſervant que la réponſe de M. Caille ne pouvoit être tout à la fois, plus briéve, plus érudite & mieux préſentée : mais il eſt bon de dire en quel lieu, & dans quelle occaſion il l'a faite.

Ceux qui connoiſſent les uſages de la Faculté de Paris, ſçavent qu'elle affiche, tous les deux ans, une diſpute, dont le prix eſt la réception gratuite au grade

de Docteur Régent. M. Caillé fut un des Contendans lors de la licence de 1770 : il parut devant l'Assemblée avec les autres Aspirans. Le Doyen de la Faculté & les Commissaires tirérent au sort les questions à proposer. La question sur le pouls tomba à M. Caille, qui, sous les yeux de la Faculté, & en présence des Commissaires, écrivit sur le bureau la dissertation que je viens de publier. Je la tiens de l'Auteur même, qui a bien voulu retirer l'original des mains de Monsieur le Doyen, & me le communiquer. Je dois dire que je n'y ai absolument rien changé.

C'est donc du sein même de la Faculté, que la question sur le pouls est née ; preuve évidente du cas que ce sçavant Corps fait de cette question, du prix qu'il y met, & de l'importance qu'il lui donne : il la propose à ceux dont elle veut éprouver le sçavoir en Médecine. Franchement bien des Médecins auroient été étonnés ; puisqu'il ne s'agissoit pas moins que de l'exposition & de l'examen critique de tout le système des *Recherches*. Combien notre jeune Docteur étoit plein de la matiére qu'il traitoit ! Combien de fois il avoit été forcé de la manier & de l'analyser ! Preuve évi-

dente auſſi de l'application que ceux qui ſe deſtinent à la Médecine, donnent, dans la Faculté de Paris, à la nouvelle doctrine du pouls.

La diſſertation de M. Caille ayant été lue devant le Doyen, les Commiſſaires & l'Aſſemblée des Docteurs, cette lecture finit par un applaudiſſement général, par un battement des mains, ſigne non équivoque d'approbation.

J'ai parlé (n°. 29.) de la maniére de penſer de MM. de Vernage & de Cazamajor, anciens Docteurs, dont le ſuffrage aſſure celui de la tête de la Faculté. Celui de M. Caille indique ce que penſent les jeunes ; & l'approbation donnée à ſa diſſertation, par un grand nombre de Délibérans, ſous les yeux du Doyen, explique aſſez le vœu général du Corps. Je pourrois y joindre celui de beaucoup de Docteurs qui ſe ſont expliqués en particulier, tels que les Maloet, les Lorry, les Petit. J'ai vu le premier faire des remarques précieuſes ſur la doctrine du pouls, dans l'Hôpital de la Charité, où M. Thiéry ſon Confrére, inſtruit auſſi les jeunes gens ſur cette matiére. Je ſçai que M. Lorry s'eſt ſouvent expliqué d'une maniére favorable à cette doctrine. J'ai été témoin de ce

que

que M. Petit en a dit dans ſes excellentes & ſublimes leçons.

En un mot, je puis avancer que l'hiſtoire du pouls a mérité depuis pluſieurs années, l'attention des Médecins qui ont vraiment à cœur l'honneur & les progrès de leur art. Ainſi l'hiſtoire de la circulation, publiée par Harvée, amena dans la Médecine un mouvement général qu'approuvoient les honnêtes-gens ; tandis que les Pariſanus & les Primeroſe broyoient du noir, grinçoient des dents, & barbouilloient de plates & ſales ſatyres.

N°. XXXI.

JUGEMENT de Monſieur de SAUVAGES, Profeſſeur en l'Univerſité de Montpellier.

LE pouls dicrote ou rebondiſſant, ou pouls dont les battemens ſont coincidens, annonce l'hémorragie du nez... Le pouls intermittent indique les évacuations prochaines du ventre : les intermittences y ſont tout-à-fait irréguliéres : après deux ou trois pulſations

assez égales & développées, il s'en fait un même nombre qui sont plus petites, plus promptes, & comme subintrantes. Dans le pouls hémorrhoïdal, à trois ou quatre pulsations, vives, roides, presqu'égales, en succédent deux ou trois qui sont un peu plus développées & moins égales, & suivies de trois ou quatre battemens dicrotes : mais dans toutes ces diverses pulsations, on sent une sorte de tremblotement, plus de fréquence & de concentration, que dans les autres pouls inférieurs. Le pouls dans le vomissement critique, est le plus concentré & le moins inégal de tous les pouls inférieurs : l'artére semble se roidir & frémir sous le doigt. La sueur critique se prédit par le pouls *inciduus*. (*Nosologia methodica, tom. 3, in-8°.*)

* Ce témoignage que rend un sçavant Professeur d'une des plus fameuses Facultés de l'Europe, n'est pas moins avantageux, quoique simple & privé de l'appui des observations. Pour observer, & sur-tout observer avec fruit, il faut du tems, & avoir l'esprit affranchi presque de tout autre soin ; & l'on sçait que M. de Sauvages s'est toujours oc-

cupé de travaux pénibles, outre ceux auxquels il étoit tenu de vaquer par son état de Professeur. Malgré ces soins, il n'oublie pas la doctrine du pouls ; ou plutôt il l'estime assez utile, assez précieuse, pour la consacrer dans un ouvrage, qui, selon son propre aveu, lui a coûté beaucoup de peine & de sueurs, & qui avoit été désiré par d'habiles Maîtres, long-tems avant qu'il ne l'eût entrepris (*Nosologie ; prolégomènes, & l'avis au Lecteur.*)

Cette approbation peut fort bien être mise à côté de celle de M. de Cazamajor, ou faire son pendant : l'une & l'autre appartiennent à deux Médecins instruits, à deux Praticiens consommés, à deux personnages respectables par leur intégrité & leur vertu, enfin à deux Membres de deux des plus anciennes Facultés. Qui pourroit résister à des témoignages d'un si grand poids, & suivre des impressions contraires à des hommages si purs & si désintéressés ?

Au Jugement de M. de Sauvages, nous pourrions joindre celui de M. Fizes, qui s'est plus d'une fois expliqué, en public comme en particulier, d'une maniére favorable à la nouvelle Doctrine du pouls. Mais cette remar-

que trouvera sa place ailleurs (N°. 39.).

D'ailleurs personne n'ignore que les jeunes Docteurs de Montpellier, ont publié beaucoup d'Observations qui donnent la plus grande autenticité à la doctrine du pouls. J'ai déja parlé (Tom. 11. N°. 12.) de l'approbation dont les sçavans Professeurs qui composent le Corps de cette fameuse Faculté, ont honoré cette doctrine. Voilà donc l'Ecole de Paris & celle de Montpellier, également décidées sur un des principaux objets de l'Art, sur une découverte qui fait honneur à notre siécle.

Si les tems malheureux des dissensions, qui partageoient ces deux Corps rivaux, depuis tant de siécles, n'étoient pas passés; si les mœurs n'étoient adoucies au point de bannir toute sorte de discussions inutiles & trop vives; la Faculté de Paris & celle de Montpellier, pourroient se disputer l'honneur de l'établissement & du développement de la doctrine du pouls. L'Auteur des Recherches est membre des deux Facultés: M. Lavirotte qui avoit publié l'ouvrage de Nihell, sans en sentir tout le prix, jouissoit du même double honneur: M. Michel est Docteur de Montpellier, ainsi que M. Fouquet, & plusieurs autres.

N°. XXXII.

JUGEMENT de Monſieur FERREIN, ancien Profeſſeur au Collége Royal & au Jardin du Roi.

* LA réputation de M. Ferrein vivra parmi nous, malgré quelques ouvrages un peu trop négligés qu'on a publiés ſous ſon nom. On n'oubliera point que Nihell rapporte, que M. Ferrein avoit ſur le pouls intermittent, des idées fort approchantes de celles de Solano, quoique le Médecin François n'eût point d'idée de l'exiſtence de l'Eſpagnol, non plus que de ſes découvertes.

M. Ferrein devenu le témoin du développement & de l'étendue qui ont été donnés à la doctrine du pouls, depuis l'ouvrage de Nihell, s'eſt pluſieurs fois hautement décidé pour cette doctrine; ſa voix quoiqu'affoiblie par les années, a été écoutée par les Sages: il a même porté en dernier lieu ſa prétention, juſqu'à ſe regarder comme l'Auteur de toutes les découvertes en ce genre: c'étoit un excès

pardonnable à un vieillard enchanté, de voir, avant de mourir, renaître le goût pour la bonne Médecine, & les fauſſes opinions rejettées, ou miſes au rebut, par tous les gens inſtruits. Enfin M. Ferrein eſt mort partiſan déclaré de la nouvelle doctrine du pouls.

Je dois dire ici, que cette doctrine avoit depuis long-tems, quelques Protecteurs dans la Faculté de Paris: elle s'y étoit perpétuée depuis le régne du Galéniſme; les Chymiſtes, les Harvéiens, les Chiraciens & autres, n'avoient pu achever de l'en bannir. M. Marteau, déja mis à la place d'honnête homme & d'amateur du pouls, (*Voyez la traduction de Cox*), a ſouvent aſſuré avoir vu des Médecins qui connoiſſoient le pouls des régles, avant la publication des Recherches. Des gens qui ſçavoient l'hiſtoire de la Faculté de Paris, nous ont dit, que feu M. Bellot, Docteur Régent de cette Faculté, qui a laiſſé après lui un fils digne de ſa réputation & de ſa mémoire, connoiſſoit les approches de la petite vérole par le pouls. La tradition nous feroit aiſément remonter juſqu'aux établiſſemens des Ecoles, où nous trouverions les germes de la doc-

trine du pouls, passer d'une génération à l'autre, jusqu'au développement qui s'en est fait dans ces derniers tems : ainsi la circulation Harvéienne avoit été pressentie, avant que son Auteur la mît en vogue, & à travers des préjugés qui s'étoient emparés des têtes ordinaires.

Nous sommes donc bien éloignés d'être allarmés par le trait de ceux qui prétendent que notre doctrine n'est que renouvellée, & qu'elle a été connue des Anciens. Vraiment c'est ce qui en constate la réalité & les avantages : c'est ce qui fait le procès aux incrédules, qui vont semant des doutes. Il falloit entendre M. Ferrein sur cette espéce de *scioles !*

N°. XXXIII.

JUGEMENT de Monsieur AYMEN, Médecin à Castillon sur Dordogne.

SOLANO prédisoit quatre & cinq jours d'avance les hémorragies du nez. Ce Médecin Espagnol, a même donné des régles si sûres pour les prévoir, que de

cent vingt-un Malades, en qui Nihell a trouvé le pouls rebondiſſant, il n'y en a eu que ſept qui ayent été exempts, ou des hémorragies, ou des autres ſymptomes qui les annoncent. Du reſtant, ſoixante-douze ſaignérent du nez; les autres eurent les ſymptomes, ſans avoir les évacuations de ſang. M. Sénac, & quelques autres Médecins de Paris, m'ont aſſuré avoir vu ſuccéder les hémorragies, chaque fois qu'ils ont trouvé cette eſpéce de pouls. Le premier de ces Médecins fit mettre pluſieurs Soldats dans une ſalle particuliére de l'Hôpital de Bruxelles, pour obſerver avec attention ſi les régles de Solano étoient certaines : il obſerva toujours le pouls rebondiſſant annoncer les hémorragies : il vit auſſi que les flux de ventre, étoient prévus très-ſouvent par le pouls intermittent; & il m'a aſſuré qu'il eſt beaucoup plus difficile de diſtinguer le pouls *inciduus*, & par-là, de prédire les ſueurs. J'ai obſervé une fois avec la plus grande ſatisfaction, que le ſaignement de nez que j'avois prédit, arriva; il avoit été annoncé par le pouls rebondiſſant. (*Diſſertation ſur les jours critiques*. N°. 112. *Paris*, 1752. *chez Prault fils*).

* Voilà un Jugement qui en renferme pluſieurs autres Il renferme ; 1°. l'approbation des idées de Solano ; 2°. l'avis de feu M. Senac : c'eſt uniquement ſous ce dernier point de vue, que l'ouvrage de M. Aymen a été cité dans le corps des Recherches. D'ailleurs M. Aymen s'explique de maniére à confirmer le fond de la doctrine du pouls, par ſa propre obſervation : il a expoſé ſa façon de penſer des premiers, & peut-être le premier en France.

Nous devons l'avouer ſans honte : c'eſt par pur oubli que nous n'avons pas rendu à cet habile Médecin, ce qui lui étoit dû, dans le ſecond volume des Recherches ; nous lui faiſons aujourd'hui une réparation publique, en le mettant à ſa place, parmi les plus zélés & les plus éclairés de nos Obſervateurs modernes. Si j'en avois le tems, & que cela ne m'écartât pas trop de mon ſujet, je me plaindrois hautement de ce que M. de Haen, qui a travaillé ſur les criſes depuis M. Aymen, ne l'a pas cité. Il eſt vrai qu'il n'a pas fait plus d'honneur à l'Auteur des Recherches ſur les criſes, qu'à M. Aymen. Tout cela eſt aiſé à réparer, & les gens inſtruits ne s'y méprendront point.

Il eſt bon de leur rappeller ce que je viens de dire de M. Aymen, au ſujet de la doctrine du pouls : il s'en eſt déclaré le Partiſan, même avant la publication des *Recherches* : il a des premiers fait revivre le goût de l'étude des Anciens. J'ai appris que, retiré dans ſa patrie, où ſa modeſtie l'a retenu, il ne ceſſe de ſuivre les routes qu'il s'eſt frayées, & qu'il s'occupe ſérieuſement du pouls, ſur tout de ce qui regarde les divers dégrés de fréquence, qu'il calcule avec ſcrupule dans les maladies.

Je devois cet hommage & cette juſtice à un homme éclairé, dont le premier ouvrage ſur les criſes, fait vivement déſirer qu'il ne s'en tienne pas là : c'eſt un jugement que j'ai oui porter à des Médecins fort inſtruits, & déſireux de l'avancement de leur profeſſion.

N°. XXXIV.

JUGEMENT de Monsieur ROGER, Aggrégé au Collége des Médecins de Moulins.

LES observations sur les crises annoncées par le pouls, peuvent jetter un si grand jour dans la pratique de la Médecine, que je crois qu'on ne sçauroit trop insister sur cette recherche, ni être trop exact à publier les découvertes qu'on peut avoir faites en ce genre. La multiplicité de ces remarques attestées par des Observateurs exacts, est un aiguillon bien propre à entretenir l'émulation de ceux, qui font déja une étude particuliére de cette branche de la Médecine : elle convaincra sans doute les incrédules, qui se refusent à l'évidence, sur une matiére aussi importante, qui, bien éclaircie, peut, en simplifiant la pratique de la Médecine, la rendre infiniment plus sûre.

En effet, cette connoissance entraîneroit nécessairement la circonspection, dans l'application des différens moyens propo-

ſés pour guérir, & dans le choix qu'on en doit faire: d'après cela, on ne courroit plus les riſques, lorſque la nature ſe diſpoſe à ſe débarraſſer par une criſe quelconque, de l'en détourner par un reméde qui, ſouvent employé ſans connoiſſance de cauſe, trouble ſon action, & la force à perdre de vue ſon objet principal. Delà, que d'inconvéniens! En outre elle mettroit le Médecin dans le cas de remplir ſa vraie miſſion, qui ne le conſtitue ordinairement, que le Miniſtre de la nature, & ſon Coadjuteur, lorſqu'elle ne ſuffit pas à la perfection de ſon ouvrage.

Je fus appellé, le 28 Mars dernier, auprès d'un Marchand âgé d'environ 50 ans, travaillé d'une péripneumonie bilieuſe. Il reſſentoit beaucoup de chaleur & d'anxiétés; la toux étoit fréquente, l'altération conſidérable, la fiévre très-forte, le pouls fort élevé, les crachats rouillés.... quatre ſaignées du bras, & enſuite une du pied, furent pratiquées. Le lendemain de la ſaignée du pied, qui diſſipa entiérement l'embarras de la tête, je remarquai un changement prodigieux dans le pouls de mon malade; il avoit été grand juſques là, & ſes pulſations avoient été fort égales;

il étoit alors petit & intermittent ; je trouvai le ventre élevé & dur. Ce changement me décida à prédire une criſe par les ſelles pour la nuit ſuivante. Elle arriva effectivement, mais ſans procurer aucun ſoulagement. Le pouls ſe ſoutenant pendant pluſieurs jours le même, je continuai les mêmes prédictions, qui furent ſuivies des mêmes ſuccès. Enfin, après avoir laiſſé agir la nature pendant ſix jours, & voyant mon malade faire trop peu de progrès vers la convaleſcence, & le pouls étant toujours inteſtinal, je crus convenable d'aider la nature, dans les efforts que j'étois aſſuré qu'elle faiſoit, pour ſe débarraſſer par la voie des ſelles... Un léger purgatif produiſit un effet ſurprenant ; d'après les mêmes indications, je le répétai tous les deux jours, juſqu'à trois fois, & toujours avec le même ſuccès. Pendant ce tems, le malade rendit quelques vers.

L'effet du dernier purgatif étant fini, je crus reconnoître vers le ſoir le pouls inciduus de Solano, que je n'avois encore remarqué dans aucun malade ; je m'attendois, en conſéquence, à une ſueur, qui parut effectivement dans la nuit, & ſe ſoutint juſqu'au lendemain

que le pouls reprit ſon caractére inteſtinal ; mais la criſe qu'il annonçoit, & que j'attendois, n'eut pas lieu ; le malade reſſentit ſeulement beaucoup de borborygmes, & rendit quantité de vents : le pouls ne changea pas. Enfin, après vingt-quatre heures, l'examinant encore plus attentivement que je n'avois fait, je reconnus avec ſatisfaction le *pulſus inciduus* joint à l'inteſtinal. Je crus d'abord que les deux criſes annoncées, paroîtroient, chacune dans ſon tems & termineroient la maladie : mais la ſueur vint ſeule, & ne changea rien dans le pouls : il ne fut plus queſtion de diarrhée... Me rappellant en ce moment, & fort à propos, d'avoir lu dans la traduction Françoiſe de Solano, par M. Lavirotte, que le pouls *inciduus* annonçoit auſſi quelquefois une éruption cutanée, je ne craignis pas d'en prédire une, & préciſément miliaire.... Elle parut effectivement, & en moins de trois jours, tout le corps en fut couvert... Il eſt à remarquer que, quelqu'eſpoir qu'on dût avoir, de voir paroître la diarrhée, annoncée par le caractére inteſtinal que le pouls avoit conſervé, le malade n'a eu que très-peu d'évacuations par les ſelles ; mais en

revanche, il avoit beaucoup de borborygmes, & rendoit une quantité prodigieuse de vents; ce qui ne confirme pas moins la certitude des observations, & doit encourager à ne pas perdre de vue, des regles aussi importantes au bien de l'humanité.

Je fus appellé au Village de Maussan pour y voir un homme d'environ quarante-cinq ans, qui ne parloit qu'à force d'être secoué, & sans aucune suite, & tomboit aussi-tôt dans un assoupissement profond.... Je lui tâtai le pouls, qui annonçoit encore de la force, & dans lequel je reconnus avec plaisir une intermittence marquée; j'examinai le ventre que je trouvai un peu tendu; & les Assistans me dirent que le malade rendoit depuis quelques heures beaucoup de vents... Je rassurai tous ceux qui s'intéressoient à son sort, & annonçai hardiment une diarrhée pour la nuit suivante: elle eut lieu en effet; les selles furent fréquentes & copieuses, l'assoupissement disparut; & enfin le malade recouvra sa santé. (*Journ. de Méd. Nov.* 1767.)

*Les réflexions de M. Roger démontrent assez le cas qu'il fait de la doctrine

moderne du pouls, & le désir ardent qu'il a que cette doctrine soit de plus en plus assurée & répandue. Des vœux & des désirs de cette espéce, manifestent d'une maniére éclatante, le Médecin pénétré de vrais sentimens pour l'humanité. Pour quelle doctrine en effet un tel Médecin peut-il s'intéresser davantage, que pour celle qui » simplifie » la pratique de la Médecine, & la rend » infiniment plus sûre, qui entraîne » nécessairement la circonspection dans » l'application des moyens de guérir, » & dans le choix qu'on doit en faire, » qui prévient les risques de troubler » la nature dans les efforts salutaires » qu'elle met en œuvre, & qui enfin » apprend au Médecin à se conduire » suivant son vrai caractére, qui le consti» tue Ministre de la nature ? » Tant d'avantages que procure la doctrine du pouls, ne consoleroient-ils point le pere de la Médecine, qui s'est assez plaint (*Aphor.* 1. *Livre* 1.) de ses longueurs, de ses difficultés, de ses périls & des fautes qu'on y commet ! Ne sortons point des bornes que nous nous sommes prescrites. Rendons un juste hommage à la sagacité de M. Roger : avouons que ce Médecin a toutes les qualités

(qualités trop rares !) pour bien obſerver, & qu'on aura toujours ſujet de déſirer qu'il publie les obſervations qu'il s'eſt propoſé de faire ſur le même ſujet.

La premiere de celles qu'on vient de lire, eſt une preuve de la complication ou du mêlange des pouls critiques, qu'un Obſervateur ſage ſçait apprécier. Ces complications ne ſont pas rares : la patience & la ſagacité des Obſervateurs le ſont davantage ; ils profiteront des avis & de l'exemple de M. Roger, qui riroit ſans doute de quelqu'un qui auroit conçu le projet de lui prouver qu'il s'eſt trompé.

N°. XXXV.

DEUXIÉME JUGEMENT de Monſieur ROBIN, Médecin de l'Univerſité de Montpellier, Docteur Régent à Poitiers (a).

JE vous ai promis, M. & cher Confrere, de vous faire part des obſerva-

(a) Le premier Jugement de ce Médecin, ſe trouve au Tom. II. N°. 17.

tions que je fais ſur le pouls dans le courant de ma pratique. Je ne vous communique que celles qui portent un caractére d'évidence marqué, & auxquelles l'homme le plus prévenu contre la doctrine de M. de Bordeu, ne pourroit ſe refuſer. J'attends avec la derniére impatience, celles que vous m'annoncez par votre lettre du 15 Janvier dernier. Je penſe comme M. Roux, qu'on ne peut trop étayer une doctrine ſi lumineuſe pour la pratique...

Je fus appellé le 19 Novembre 1766, à Mezilles, pour M. Brigaud, Notaire. .... Madame Brigaud, qui, d'après ce que je diſois du pouls, me crut quelque connoiſſance particuliére ſur ſes ſignes, me pria de lui tâter le ſien. Je le trouvai conſtamment rebondiſſant & d'irritation : je lui dis que, ſi elle n'étoit pas auſſi âgée (cette Dame a plus de ſoixante ans), je croirois pouvoir lui annoncer un ſaignement de nez. Elle me répondit que cela ne la ſurprendroit point, puiſqu'étant jeune, elle y étoit très-ſujette, même malgré les évacuations lunaires.

Le 28 Décembre de la même année, j'allai à Saint Amand, en Puyſaie, pour voir Madame Bureau, femme du Pro-

cureur d'Office de cette Ville : cette Dame âgée de vingt-six à vingt-sept ans, éprouvoit depuis deux mois & demi, des régles immodérées, qui tenoient presque d'une perte habituelle. Lorsque j'arrivai, il y avoit déja quatre à cinq jours, que cet écoulement avoit cessé en entier ; ce qui avoit occasionné un gonflement à l'hypocondre gauche, & une grande difficulté de respirer. Je lui tâtai le pouls à plusieurs repriſes, & pendant long-temps. Je remarquai qu'il étoit très-irrégulier, tant dans la force que dans la distance des pulsations, sans néanmoins d'intermittence ; il joignoit à la plénitude, un grand dégré d'irritation : vous noterez que cette Dame est vaporeuse. Elle me demanda instamment d'être saignée, à cause de l'oppression qu'elle éprouvoit. Je la priai de différer jusqu'au lendemain ; parce que j'imaginai qu'elle pourroit bien éprouver un retour de perte incessamment. Je lui trouvai la respiration libre ; point de gonflement aux hypocondres : le pouls avoit perdu son irritation. Je lui demandai si les régles avoient repris ; elle me répondit que non ; mais qu'elle éprouvoit une grande pésanteur aux parties basses, un quart-d'heure

fut à peine passé, qu'elle me fit appeller pour me dire que les écoulemens s'étoient rétablis.

Dans un Négociant malade d'une fiévre putride bilieuse, qui avoit commencé par un dévoiement très-abondant, très bilieux & très-fétide, lequel duroit depuis quatorze jours, je trouvai le pouls d'une irrégularité, d'une intermittence si marquée, qu'un Novice y auroit fait attention, & que l'homme du monde le plus buté contre le caractére du pouls intestinal, n'auroit pu s'empêcher de le reconnoître. Ce dévoiement ne l'a point abandonné jusqu'à la mort.

Une femme avoit eu, il y avoit quinze jours, une espéce de perte qui s'étoit supprimée très-promptement : son pouls étoit d'une irrégularité singuliére, vif, serré, roide, convulsif. Les saignées, les fomentations émollientes & les injections de même nature, procuroient une détente aux tuniques de l'artére, qui se faisoit remarquer peu de tems après le reméde administré. Je lui fis tirer quelques caillots de sang qui étoient dans la matrice, & j'apperçus un changement en mieux dans le pouls.

Une Dame avoit eu du mal au sein, à la suite d'une couche assez heureuse :

ce ſein, qui avoit été en ſuppuration aſſez louable pendant trois ſemaines, s'étoit fermé tout-à-coup. Quelques jours après cet événement, elle fut ſurpriſe d'un dévoyement purement bilieux qui dura pluſieurs jours; il ſembla s'appaiſer, & il s'enſuivit une fiévre putride, toux, envie de vomir, &c. Cette maladie fut traitée pendant ſept jours avec les remédes appropriés. Le pouls de la Malade fut conſtamment, juſqu'à ce jour, dur, ſerré, convulſif, vaporeux.... On appella un Médecin des environs, qui ordonna cinq ſaignées conſécutives, à deux par jour, tant du bras que du pied... Le pouls, loin de ſe détendre, de s'aſſouplir, ſe roidit davantage; les ſelles ſe ſupprimérent, & le ventre commença à ſe météoriſer. Le Médecin conſultant étoit parti lors de ces événemens: il fut queſtion de rappeller ces évacuations; j'y réuſſis, en faiſant noyer dans une grande quantité de tiſane, d'eau panée, de petit lait, un grain de tartre ſtibié... Les urines ne donnérent jamais aucun ſigne de coction; elles ont toujours été, depuis le commencement juſqu'à la fin, claires & aqueuſes: le pouls a toujours conſervé ſon carac-

tére d'irritation ; il a toujours été convulsif ; auſſi cette femme eſt-elle en tout tems ſujette aux vapeurs ; en ſorte que ces vapeurs ont toujours bridé les efforts de la nature. (*Journ. de Med. Nov.* 1767.)

* TOUTES ces obſervations ſont également déciſives : toutes appuyent ou confirment les régles qui ſont tracées dans les *Recherches*, ſur les pouls critiques & non critiques.

Si dans la premiére obſervation, le pouls rebondiſſant ne fut pas ſuivi des effets qu'il indique, c'eſt qu'il eſt rare qu'à l'âge de ſoixante ans, ou après, on éprouve des ſaignemens de nez, ſi ce n'eſt dans des maladies décidées, & la perſonne qui fait le ſujet de cette obſervation, n'avoit aucune indiſpoſition marquée : peut-être auſſi qu'il ſurvint quelque révolution critique, quelque-temps après celui de l'obſervation, &c.

Le troiſiéme cas préſente un exemple du *Judicatoria non Judicantia* d'Hippocrate ; car toutes les criſes ne ſont pas ſalutaires : on peut dire du pouls ce que ce Maître de l'art a dit des autres ſignes des criſes, par rapport à l'é-

vénement heureux ou malheureux qu'ils préſagent. Les Médecins les plus oppoſés aux criſes, ſont forcés de convenir que leurs remédes opérent ſouvent des évacuations, dont ils ſont d'abord contens, mais qui n'aboutiſſent à rien, ſi elles ne cauſent point de mal.

L'empire qu'a le vagin ſur les organes du pouls, eſt ſinguliérement bien démontré par la quatriéme obſervation. Mais il faut prendre garde de donner trop d'étendue à ce cas particulier.

Nous l'avons déja dit (n°. 18), » l'ap» probation de M. Robin eſt d'autant » plus précieuſe à la doctrine du pouls, » que ce ſage & ſçavant Médecin a vu » mieux que perſonne cette doctrine de » tous les côtés poſſibles » : il ne peut donc pas manquer de répandre le goût, pour cette doctrine, qu'il a lui-même ſi bien ſaiſi d'abord. Enfin, autant qu'il a lieu de s'applaudir d'avoir confirmé ſes premiers eſſais (*Ibid.*), autant la nouvelle doctrine du pouls, eſt affermie & redevable à ſes lumiéres & à ſon zéle : ſa réputation qui s'étend de jour en jour, fait eſpérer de lui de nouvelles remarques & de nouvelles obſervations.

N°. XXXVI.

JUGEMENT de Monſieur le NICOLAIS du SAULSAY, Médecin à Fougeres.

LES Recherches ſur le pouls, par M. de Bordeu, forment une collection de connoiſſances les plus avantageuſes pour le progrès de la Médecine; elles ouvrent une carriére où tout Amateur de l'Art ne peut ſe diſpenſer d'entrer; l'amour de ſa réputation, l'intérêt de l'humanité, l'y déterminent.

En effet, ſans ceſſe guidé par le flambeau de l'obſervation, il devient plus que jamais, en droit de ſe regarder comme le fidéle interprête de la nature; ſes mouvemens préſens & futurs lui ſont connus : il découvre le ſiége du mal; il en diſtingue l'eſpéce, il en apprécie le dégré.

Ces rares prérogatives s'acquiérent avec la connoiſſance des principaux pouls, caractériſés par les modifications qui leur ſont eſſentielles: les moyens d'y parvenir, conſiſtent ſur-tout, à entretenir dans ſa mémoire un fidéle tableau

bleau des différens pouls, à en faire une fréquente & longue exploration, à ſe procurer autant qu'il eſt poſſible une grande délicateſſe dans le toucher; à faire une juſte application des rapports & des notions tirés du pouls, pour diſcerner les vraies vues qu'on doit ſe propoſer de remplir, & qui toujours doivent être conformes à celles de la nature. Elles apporteront ſans doute un grand changement dans la conduite de pluſieurs Praticiens.

Les uns y trouveront des motifs puiſſans, pour ſortir d'une opiniâtre & ennuyeuſe oiſiveté, & profiter de ces momens heureux, où il convient d'affoiblir, d'augmenter, de ſoutenir, de favoriſer les mouvemens de la nature: les autres au contraire, ſeront convaincus de la néceſſité de réprimer un traitement trop actif, par lequel la révolution des maladies eſt interrompue, leur caractére obſcurci, leur marche irréguliére, leur iſſue ſouvent auſſi funeſte qu'imprévue.

La différence de l'âge, du ſexe, de la ſaiſon, du climat, ne peut faire varier des connoiſſances fondées ſur le méchaniſme même des fonctions du corps humain: par-tout où l'on ob-

ſerve également bien le caractére du pouls, par-tout les réſultats ſeront les mêmes; l'enſemble de ces réſultats ne ſervira qu'à poſer le dernier ſceau à la vérité des premiéres connoiſſances.

Une Demoiſelle, âgée d'environ trente cinq ans, & d'une conſtitution aſſez délicate, au vingt-uniéme jour d'une fiévre maligne, dont elle étoit atteinte, ſe trouve avoir le pouls bien moins fréquent qu'à l'ordinaire; il étoit mol, développé, égal dans ſes pulſations, ſupérieur: le ventre eſt libre, la peau graſſe, la langue humide, le jugement ſain depuis deux jours; ſeulement, chaque nuit, revient une exacerbation de fiévre, pendant laquelle la Malade reſte dans un aſſoupiſſement conſtant, avec un peu de délire ſourd. Je me crois cependant fondé à annoncer que tout danger étoit diſſipé, & qu'en peu de tems la maladie ſeroit avantageuſement jugée. Le mari épuiſé des fatigues d'une veille conſtante, va ſe coucher, & ſubſtitue à ſa place un de ſes amis, pour veiller auprès de la Malade.

Le lendemain, de grand matin, je vais la voir; je la trouve dans une agitation continuelle; ſa raiſon eſt égaré; ſon

pouls très-fréquent, petit, ſerré, dur, tremblottant, inégal, inférieur, & comme partagé entre le pouls ſtomachal & l'inteſtinal. Je porte la main ſur la région épigaſtrique, qui eſt élevée, pleine, tendue. La malade avoit été à la ſelle une fois depuis peu de tems; l'eſtomac paroiſſoit faire d'impuiſſans efforts, pour ſe dégager du poids qui l'irrite & le ſurcharge. Toutes ces conſidérations combinées, je ſoutiens avec opiniâtreté, que ce changement ſubit vient d'une erreur commiſe dans le régime... Perquiſition faite, le mari découvre que le Garde a fait prendre, pendant la nuit, à ſon épouſe, au moins deux pintes de bouillon.

Auſſi-tôt je fais donner un grain d'émétique, & deux gros de ſel d'epſom, dans un verre d'eau : ce remede procure incontinent des évacuations abondantes par les ſelles; l'agitation de la malade ceſſe; le jugement redevient ſain; elle s'en ſert pour avertir de ſes beſoins, & ſe faire mettre ſept à huit fois au baſſin : le ſoir le pouls s'étoit rétabli dans la modification où il étoit le jour précédent; la fiévre ceſſa, & depuis ce moment, la malade fut conduite à ſa convaleſcence.

Madame de la Haye, âgée d'environ ſoixante-douze ans, eſt attaquée d'un redoublement d'aſthme ; l'oppreſſion eſt médiocre pour ce genre de maladie ; la toux, dès le commencement, eſt ſuivie de crachats ſéreux ; le pouls eſt fréquent, dur, tendu, médiocrement gros, égal dans ſes pulſations, ſupérieur. La malade eſt ſaignée deux fois au bras.

Le pouls devient plus ſouple, plus dilaté & plus pectoral ; la reſpiration auſſi eſt moins gênée ; les crachats ſortent avec plus de facilité & d'abondance ; on favoriſe l'expectoration, par l'uſage d'une tiſanne de capillaire, d'hyſope, de réglisſe & de ſyrop de marrube ; le ventre eſt libre.

Il revient, tous les ſoirs, une augmentation de fiévre pendant la nuit, le ſommeil eſt inquiet & agité ; cet état perſévere cinq ou ſix jours : le pouls alors devient tout-à-coup plus fréquent, ſerré, irrégulier dans la force & l'intervalle de pluſieurs pulſations ; quelques-unes ſont même à peine ſenſibles ; il donne ainſi le caractére de pouls inférieur & inteſtinal. J'annonçai à la malade un prochain dévoiement... elle fut ſept à huit fois à la ſelle.

Cependant le redoublement de la fié-

vre continuant de se faire, la malade fut purgée avec deux onces de manne, & une once de syrop de roses solutif ; ce reméde procura douze à quinze évacuations : le pouls redevient aussi-tôt supérieur, & plus que jamais décidé pectoral : les crachats furent plus épais & plus abondans : cet état se soutint pendant dix jours.

Les signes du pouls pectoral furent de nouveau obscurcis, par ceux du pouls intestinal : le premier purgatif fut alors répété, il procura des évacuations aussi abondantes que la premiére fois, & la maladie fut ainsi heureusement terminée.

Une fille de vingt-huit à trente ans, d'un tempérament sanguin, forte & bien constituée, ressent un violent mal de gorge, avec gonflement des amygdales : elle se fait saigner au bras. Quelques heures après, je la visite, son pouls est fréquent, élevé, dur, irrégulier, avec des rebondissemens éloignés les uns des autres, inégaux dans leur force & leur retour ; sur trois à quatre moins sensibles, il en est un bien brusque.

Ces modifications me rapportoient les signes d'un pouls supérieur compliqué avec l'utérin, & m'engagérent

à dire à la Malade, que je la croyois ſur le point d'avoir ſes régles; elle me répondit que ſi ſon mal de gorge n'y cauſoit pas de retardement, elles devoient paroître le lendemain. La Malade n'ayant pas été à la ſelle depuis quatre jours, tout indiquoit le beſoin d'un lavement émollient qu'elle reçut, & qui procura de grandes évacuations. Deux heures après, elle ſe mit dans un bain d'eau tiéde, juſqu'aux genoux... la nuit ſuivante les régles commencérent à percer, ſe ſoutinrent abondantes; le mal de gorge diminua en proportion; & dès-lors, il ne fut beſoin, ni d'autres remédes ni de Médecin. (*Journ. de Méd. Juillet* 1768.)

* JAMAIS déciſion ne put être plus flatteuſe pour la nouvelle doctrine du pouls, & particuliérement pour les Recherches, que celle de M. le Nicolais. Ses réflexions ſont comme autant de ſentences qui renferment une infinité de choſes utiles, précieuſes, capables de faire raviſer & d'intéreſſer les plus indifférens. A la richeſſe des faits ou des détails, M. le Nicolais a ſçu joindre celle de l'expreſſion.

C'eſt à de pareilles déciſions, préſentées avec autant de noble ſimplicité que de force, que nous renvoyons les détracteurs de la Pulſimantie moderne, s'il en eſt encore quelqu'un. Je ne puis m'empêcher de le dire; j'ai connu autrefois plus d'un Critique qui s'élevoit contr'elle, quoiqu'il m'avouât qu'il l'ignoroit parfaitement. Quelle conſéquence, me diſois-je à moi-même! quelle juſtice! Mais c'eſt le ſort de toutes les choſes nouvelles, de trouver des juges équitables & iniques.

Il eſt bon de faire remarquer la maniére dont le pouls inteſtinal & le pectoral, ſe ſuccédérent à pluſieurs repriſes, dans l'une des obſervations de M. du Saulſay: il eſt bien évident que la nature dirigeoit ſes efforts, tantôt du côté de la poitrine, & tantôt du côté du ventre; ſi elle ſe fût bornée à un ſeul genre d'évacuation, la matiére qui auroit trop long-tems croupi dans l'un des couloirs, n'eût pas manqué de contrarier ſes vues: ainſi on la voit quelquefois faire deux efforts preſqu'en même-tems; quelquefois auſſi elle néglige pendant un certain tems, un amas, pour s'occuper d'un autre plus preſſant, &c.

Au reſte, ou peut voir dans les Recherches, des exemples de l'eſpéce de complication dont on vient de parler.

N°. XXXVII.

JUGEMENT de Monſieur RAZOUX, Docteur en Médecine de l'Univerſité de Montpellier, Médecin de l'Hôtel-Dieu de Niſmes.

LA nouvelle méthode d'examiner le pouls, (dit M. Razoux, dans une lettre à M. de Sauvages) eſt, ſuivant votre témoignage, & ſuivant les plus grands Maîtres de l'Art, très-utile dans la Médecine pratique. Je vous avouerai pourtant, que je n'ai pas toujours penſé auſſi avantageuſement de cette doctrine; j'avois déja, depuis long-tems, entendu parler de la connoiſſance du pouls, par rapport aux criſes; mais comme je n'étois pas fortement perſuadé de leur exiſtence, je ne faiſois pas attention aux ſignes qui pouvoient me les annoncer, & je regardois comme des fictions & des rêveries, ce qu'on débitoit ſur ces mouvemens intérieurs de la nature.

J'étois dans ces disposítions, lorsque l'ouvrage de M. Cox me tomba entre les mains; je lus ce livre avec réflexion, & je fus frappé de plusieurs endroits de ces observations, & des remarques qui les suivent. Dès ce moment, je résolus de chercher à découvrir, si ce qu'on disoit des différences du pouls, étoit vrai ou faux, bien disposé à ne me laisser subjuguer par aucun préjugé pour ou contre, & même à me désister des idées avantageuses, que la lecture du livre de M. Cox auroit pu faire naître dans mon esprit. Fort peu de tems après, j'eus occasion de faire quelques observations sur différens malades; je les trouvai parfaitement conformes à celles qui m'avoient frappé.

Ce fut pour lors que je lus pour la premiére fois, & avec la plus grande application, les Recherches sur le pouls, de M. de Bordeu, les observations de Dom Solano, de Nihell & de M. Michel. Ces ouvrages me confirmérent dans toutes mes idées, & je ne doutai plus un moment, de la vérité de ce qu'avançoient ces Auteurs.

Je me convainquis bientôt, par des expériences réitérées, que l'appareil des rithmes désignés, précédoit l'éva-

cuation critique qu'ils annonçoient. J'ai été fort circonſpect, pendant quelque tems, ſur les prognoſtics, & je ne me déterminai à prédire telle ou telle criſe, que lorſque j'eus vu paroître les ſignes ordinaires concomitans, ceux que le pouls me donnoit... Comme les connoiſſances que le pouls des malades donne au Médecin, ſont les plus certaines marques de l'action intérieure de la nature, on doit s'attacher plus particuliérement à celles-ci qu'aux autres... Je puis vous aſſurer, Monſieur, de la fidélité des obſervations que je rapporte; je ne doute pas même que, pour peu qu'on ſoit verſé dans la connoiſſance du pouls, & qu'on veuille s'appliquer à diſcerner les eſpèces que j'indique, on ne trouve bientôt l'occaſion de les reconnoître, ſans pouvoir s'y méprendre. Voici les faits ſur leſquels je m'appuye : j'ai cru devoir les rendre publics ſous vos auſpices, pour faire voir les motifs de crédibilité, qui m'ont engagé à être partiſan de cette nouvelle doctrine....

Ces faits dont parle M. Razoux, ſont dix obſervations toutes favorables à la doctrine qu'il préconiſe. Dans la premiére, le pouls intermittent annonce

un cours de ventre critique, conformément aux *Recherches*, Chap. XI, qui arriva & termina heureusement la maladie. Dans la seconde, le pouls étant inégal & intermittent de 5. de 6. ou de 7. en 7. pulsations, je prognostiquai, dit M. Razoux, que la diarrhée ne tarderoit pas à paroître; elle parut en effet la nuit suivante, & elle dura tant que le pouls suivit son rithme.

La troisiéme observation fait mention d'une pareille évacuation du ventre, prédite par le pouls intestinal, évacuation qui rétablit le Malade en parfaite santé. La quatriéme, roule sur un pouls stomachal simple, tel qu'il est décrit dans le Chap. X des *Recherches*. L'Observateur prognostiqua le vomissement; le Malade vomit en effet plusieurs fois, il rendit même un ver: le lendemain, le pouls changea le caractére qu'il avoit; mais le jour d'après, il parut exactement critique, inégal, intermittent à chaque cinquiéme ou sixiéme pulsation. M. Razoux, dit pour lors au pere du Malade, que les matiéres qui avoient occasionné le vomissement, avoient passé de l'estomac dans les intestins, & qu'elles seroient bientôt évacuées par les selles; l'événement

ſuivit de près ſa prédiction. Il termine cette obſervation, en diſant que, s'il n'a pas vu conſtamment toutes les diarrhées critiques, être annoncées par l'intermittence du pouls, il peut aſſurer avoir toujours remarqué les irrégulatités & les intermittences dans le pouls, précéder les évacuations par les ſelles.

Dans les cinquiéme & ſixiéme obſervations, il s'agit de ſaignemens du nez, prédits par le pouls rebondiſſant. Dans la ſeptiéme, le pouls étoit, dit M. Razoux, un des pouls compoſés, dont parle l'Auteur des *Recherches*, Chap. 18; puiſque les rebondiſſemens annonçoient la ſortie du ſang par le nez, en même-tems que le pouls portoit le caractére propre à l'expectoration.

La neuviéme obſervation confirme le pouls *inciduus*, ou pouls critique de la ſueur; ce pouls étoit ſi bien caractériſé, qu'il eût été difficile de s'y méprendre.

Enfin dans la derniére obſervation, il s'agit du pouls indicateur du vomiſſement critique, mais qui ne fut pas ſuivi de ſes effets ordinaires, pour des raiſons que rapporte l'Obſervateur, (*voyez les Tables Noſolog. & Météorol. pag. 291 & ſuiv.*)

Réflexions de l'Editeur.

LA préocupation qui ſéduit d'abord M. Razoux, ne le captive point ; une louable émulation & la force de la vérité l'emportent ſur le preſtige de l'imagination. Combien d'autres triompheroient de ce même preſtige, s'ils avoient la même ardeur que M. Razoux, qui ne crut pas qu'étant Médecin d'un grand Hôpital, & jouiſſant d'une réputation bien méritée, il fut pour cela diſpenſé de recevoir quelques nouvelles inſtructions ! Nous ne doutons pas qu'alors ils ne tinſſent le même langage que tient ce ſçavant Méde-» cin, ſçavoir que les indications tirées » du pouls, ſont les marques les plus » certaines de l'action intérieure de la » nature, & qu'on doit s'y attacher » plus particuliérement qu'aux autres » ſignes. . . » Mais après tout, la nouvelle doctrine eſt maintenant dans le cas de pouvoir ſe paſſer de ſuffrage de quelques incrédules obſtinés ; les vrais Obſervateurs l'ont bien aſſez juſtifiée, & la poſtérité en verra naître d'autres, qui acheveront leur ouvrage.

Les obſervations faites par M. Ra-

zoux, outre l'appui qu'elles prêtent à cette doctrine, contiennent des détails de pratique très-intéressans, qui annoncent véritablement le Médecin attentif, laborieux, prudent & consommé ; on doit les lire dans l'ouvrage même : pour en mieux convaincre le Lecteur, nous ne citerons que le témoignage, non moins juste que flatteur, qu'a rendu M. de Sauvages des Tables Nosologiques & Météorologiques de M. Razoux » J'ai » été enchanté de ces tables ; j'en ai » admiré l'ordre, le détail, l'entreprise ; » si quelque chose est capable de per» fectionner notre art, c'est un pareil » ouvrage. » . . .

En effet, arrêtons-nous un moment à considérer M. Razoux, placé à la tête d'un Hôpital rempli d'un grand nombre de malades de tout âge & de tout sexe : il suit journellement leurs maladies, il en fait des tables à la manière des grands Observateurs, qui ont le plus approché de celle d'Hipprocrate ; il suit la nature pas à pas ; par-tout il ne présente qu'elle à ses Lecteurs. Mais combien il est différent de ces *Buccinateurs*, qui affichent, pour ainsi dire, leurs productions à toutes les portes, qui ne cessent de crier, qu'ils vont imiter Hippo-

crate, & qui appellent l'Europe ſçavante à leurs opérations. Nous trouverons ailleurs l'occaſion de faire l'application de ces remarques, & de comparer la conduite ſage, réſervée & éclairée de M. Razoux, avec celle de quelques *Saltimbanques* de notre art, grands copiſtes & verbiageurs, dont les ouvrages ſe réduiſent à un tiſſu de lieux communs, ſans ſel, ſans vertu, ſans utilité.

M. Razoux mérite encore des éloges, eu égard à la maniére dont il s'eſt appliqué à meſurer la fréquence du pouls, dans la fiévre : c'eſt une branche particuliére de l'art ſphygmique, déja connue de bien des Médecins, & qui étoit beaucoup du goût de M. de Senac. Il faut attendre ſur cela les travaux de quelque génie, plein du déſir de faire quelques découvertes utiles.

N°. XXXVIII.

JUGEMENT de Monſieur SAVARY, Médecin de l'Hôpital de la Marine à Breſt.

* MONSIEUR SAVARY rapporte diverſes obſervations d'Auteurs ſur le pouls. Dans la premiére, qui eſt de Bartholin, le pouls fut trouvé intermittent à différentes repriſes, ſur un ſujet attaqué d'un maraſme preſque incurable.

La ſeconde, qui appartient à Borrichius, roule ſur un malade qui avoit le pouls bon au bras droit, & mauvais au bras gauche : les principaux ſymptômes de ſa maladie, étoient une grande maigreur, une foibleſſe extraordinaire, une reſpiration laborieuſe & une fiévre erratique. Je lui tâtai le pouls du bras droit, dit l'Obſervateur, & je n'y trouvai rien de mauvais ; mais lui ayant enſuite touché celui du bras gauche, j'y remarquai beaucoup de dérangement : je lui demandai s'il n'avoit jamais eu de maladie de poitrine ? Il me répondit que probablement il ſeroit

mort de phthiſie, il y avoit cinq ans, ſans le ſecours d'un habile Médecin... Cette différence dans les deux pouls du bras droit & du bras gauche, fut bien reconnue par les plus célébres Médecins qui furent appellés en conſultation... Peu de jours avant la mort du malade, le pouls du bras droit ſe dérangea, & parut auſſi mauvais que l'autre.

La troiſiéme obſervation, qui eſt du même Borrichius, fait mention d'une Dame phthiſique, qui rendoit par les efforts de la toux, beaucoup de crachats purulens; tellement que la plûpart des aſſiſtans, croyoient qu'elle avoit craché le reſte de ſes poulmons ulcérés: ſon pouls étoit petit, mais très-vîte, rebondiſſant & quelquefois intermittent. Si l'Auteur entend par *ſubſultans* (remarque M. Savary ſur cette obſervation), le pouls que nous appellons rebondiſſant, comme je l'ai traduit, & comme il y a beaucoup d'apparence, on aura ici une obſervation fort curieuſe, & qui a échappé à M. Nihell, pour confirmer le pouls rebondiſſant de Solano; puiſque le malade de Borrichius eut pluſieurs ſaignemens de nez conſidérables. J'ai vérifié plus d'une fois ce pouls dans notre Hôpital, & je ne

ſuis pas le ſeul. Mais les obſervations antérieures au ſyſtême, ſont toujours précieuſes, elles ne doivent rien au préjugé ni à l'imagination ſéduite par la nouveauté. On peut joindre à celles-ci, celles qu'on trouve dans Proſper-Alpin & dans Wierus, ſur le pouls intermittent, (*Collection Académique, tom. 7, pag.* 153, 157 & 159.)

* LES Recherches ſur le pouls étoient connues de tout le monde, lorſque M. Savary parloit ainſi en 1766 : il les connoiſſoit lui-même ; mais il ne les citoit point. Ce ſeroit un ſujet de reproche à faire à ſa mémoire, (car il eſt mort depuis), ſi on ne ſçavoit d'ailleurs qu'il préparoit des obſervations, par leſquelles il ſe propoſoit de confirmer le ſyſtême entier des Recherches.

Ce qu'il dit ici des obſervations, qu'il appelle antérieures au ſyſtême, eſt raiſonnable au fonds : il entend par-là que les divers faits répandus dans les Auteurs anciens, bien loin d'affoiblir les recherches & les obſervations de Solano & de Nihell, leur donnent de l'appui.

Ce n'eſt pas ici le lieu de faire une revue de toutes ces obſervations précieu-

ſes, mais négligées, que contiennent nos livres anciens, & qui, ſans les Recherches, & ſans Solano, ſeroient demeurées dans le plus profond oubli : lorſqu'on les tirera de cet oubli, on verra combien elles cadrent avec nos régles modernes ; & ces régles en recevront un nouveau dégré de force : elles ſerviront d'un côté à rendre intelligibles les peintures faites par les anciens, & dont eux-mêmes ne ſentoient pas la valeur entiére ; & de l'autre, à diriger les Médecins à venir, dans leurs obſervations, à les tenir, pour ainſi dire, en haleine, & à leur rendre ſenſibles des modifications du pouls, ſur leſquelles ils euſſent paſſé trop légérement, ſans le ſecours des Recherches.

N°. XXXIX.

JUGEMENT de Monſieur BALME, *Docteur de Montpellier, & Médecin du Puy-en-Velay : où ſe voit auſſi le Jugement du célébre M. Fizes.*

SI je parcours l'hiſtoire des révolutions arrivées dans la Médecine, depuis

Hippocrate juſqu'à nos jours, je ne puis m'empêcher de faire une remarque bien triſte pour l'humanité, qui en a été, j'oſe le dire, la victime, & bien humiliante pour les Médecins de tous les tems, qui y ont donné lieu. En effet, on peut aſſurer que chaque découverte en Médecine, eſt marquée par le nombre plus ou moins grand de ſes ennemis, en proportion du bien général qui pouvoit en réſulter, ou de la réputation juſtement méritée, qu'elle pouvoit acquérir à ſon Auteur.

Nous n'irons point chercher ailleurs des exemples de ce que nous venons d'avancer ; puiſque nous en avons d'aſſez frappans dans l'hiſtoire de la *Doctrine du pouls* ; nous paſſerons ſous ſilence les premiéres époques, pour nous arrêter à celles qui nous ſont plus connues.

Les difficultés qu'éprouva Solano dans le commencement de ſes obſervations, ſont aſſez connues ; nous ſçavons la réponſe de *Pablo* à l'interrogation de Solano, ſur la remarque du pouls rebondiſſant ; nous ſçavons encore quel fut l'accueil de trois vieux Médecins Eſpagnols, à la prédiction d'une diarrhée prochaine, que le jeune Solano eut la témérité de leur faire.

On peut juger du ſort qu'auroient eu les découvertes de Solano, ſi Nihell n'eût éprouvé à la lecture du *Lap. Lydius*, cette noble curioſité qui accompagne toujours le génie, & lui fait ſaiſir avec enthouſiaſme tout ce qui peut étendre la ſphére de ſes connoiſſances.

On fut étonné, lorſque le livre des *Recherches ſur le pouls* parut : c'étoit beaucoup d'être au fait des découvertes de Solano ; on ne ſoupçonnoit pas la perfection & l'étendue que quelque génie heureux pouvoit leur donner. Nous devons être à préſent d'autant moins ſurpris de cet étonnement général, vu la matiére qui eſt traitée dans cet excellent ouvrage, & les nouvelles lumiéres qui y ſont répandues, tant pour la théorie, que pour la pratique de la Médecine.

On demandoit un jour au fameux M. Fizes, dont la mémoire ſera toujours chére à l'Univerſité de Montpellier, ce qu'il penſoit de l'ouvrage des Recherches ſur le pouls. » J'ai connu » l'Auteur, répondit-il, lorſqu'il pre- » noit ſes grades dans notre Faculté ; » je fus frappé du génie que je lui re- » connus ; je lui trouvois une façon de » penſer qui n'étoit pas commune ; il

» étoit fort docile à l'inſtruction ; mais » on le voyoit très-peu ſatisfait de l'ex- » plication que nous donnons des phé- » nomènes de l'économie animale, & » je n'ai jamais douté qu'il ne parvint » un jour à ce point de réputation ſi » *envié*. Du reſte, je connois bien ſon » ouvrage ſur le pouls... Je ne nierois » pas la vérité des connoiſſances & des » prédictions qui y ſont contenues ; » mais vous ſçavez que nous avons appris » à préſent, à ne point nous embarraſſer » de toutes ces criſes, que les Anciens » croyent devoir attendre avec tant de » patience ; que nous nous ſommes » rendus Maîtres de la nature ; que » nous ſçavons la diriger, la corri- » ger, &c...

L'ingénieux Auteur de l'Eſſai ſur le pouls, n'a pas été plus heureux, ou plus à l'abri des traits de l'envie & de la critique, que ſes prédéceſſeurs....

Ne mépriſons rien avant de connoître ; ne jugeons point avant d'avoir entendu. Que chacun de nous s'applique à participer au bien général ; faiſons des vœux ſincéres pour la découverte de la vérité, en ſuivant les traces, & en imitant les travaux de ceux qui nous ont éclairés ; en foulant aux

pieds tout ſentiment intérieur d'orgueil & de jalouſie.

Dans le tems que je travaillois à prendre mes grades à Montpellier, la doctrine du pouls y avoit fait quantité de Proſélytes ; on en voyoit même chaque jour augmenter le nombre ; & à l'heure de la viſite du Médecin de l'Hôpital, ſur-tout, lorſque M. Fouquet y aſſiſtoit, on remarquoit chez la plûpart de ceux qui y étoient aſſidus, une certaine ſatisfaction, une ſorte d'empreſſement, que la ſimple curioſité n'eût pas été ſeule capable d'inſpirer.... Je me trouvois quelquefois témoin de pluſieurs prognoſtics vrais ; on annonçoit un ſaignement de nez, le rétabliſſement d'une expectoration ſupprimée, l'évacuation prochaine des menſtrues, quelque cours de ventre, qui avoit lieu, ou qui étoit ſur le point de paroître, &c. Mon admiration étoit égale à ma ſurpriſe, en vérifiant la réalité de toutes ces prédictions, ſouvent dans le court eſpace de tems que l'on aſſignoit. La ſatisfaction & le plaiſir bien vif que devoient éprouver, & que reſſentoient effectivement ceux qui avoient porté de tels jugemens ; les diſputes que je voyois

s'élever ſouvent, & ſe terminer à leur avantage ; l'approbation des hommes célébres, l'exhortation de nos Maîtres, enfin la fauſſeté évidente des oppoſitions, ou le peu de fondement des objections, me firent préſumer de la néceſſité de l'étude de cette doctrine, & des précieux avantages qu'on pouvoit retirer de ſi belles connoiſſances.... (*a*)

Je lus & j'étudiai le livre admirable des *Recherches ſur le Pouls* ; je fus pénétré de l'étendue & de l'importance du ſujet ; & je ne balançai plus à profiter de toutes les occaſions, à me ſervir de tous les moyens pour ſatisfaire l'empreſſement que j'avois d'acquérir des connoiſſances, de la réalité deſquelles je n'avois plus lieu de douter. Mais je ne pouvois parvenir à ce que je déſirois ; & je m'a-

(*a*) On demandoit ſouvent à l'Illuſtre M. de Sauvages, ſon avis ſur la Doctrine du Pouls, & ſi l'on pouvoit compter ſur le profit d'un tems que l'on ſacrifieroit pour acquérir les connoiſſances qui y étoient annoncées ? On étoit fort étonné que la réponſe de M. de Sauvages, fût conſtamment décidée à l'exhortation de ne rien négliger, de ce qui pouvoit mettre au fait d'une ſi précieuſe découverte....

buſois

buſois ſouvent ſur quelques irrégularités du pouls, & j'avoue qu'il m'en coûtoit de vérifier la maxime de Solano, dont on rapporte qu'il diſoit, *ne ſçavoir point de remédes pour ceux qui n'avoient nulle aptitude au tact du pouls; attendu que cela venoit d'un défaut d'imaginative.*

Cependant les mauvais ſuccès que j'avois eus dans mon étude, bien loin de me décourager, augmentérent l'envie que j'avois de m'inſtruire.... J'eus bientôt occaſion de m'exercer : l'Hôpital de S. Eloi me fourniſſoit pour cela un champ aſſez vaſte; le commencement de mes obſervations me parut aiſé; ſouvent je m'applaudiſſois d'être parvenu avec autant de facilité; mais quelques erreurs trop ſouvent multipliées, diminuérent bientôt ce plaiſir.

Différentes occupations n'avoient point permis à M. Fouquet, mon guide, de me donner des inſtructions ſuffiſantes, ou aſſez développées, moins encore de m'aider & de me diriger; auſſi mes connoiſſances étoient très-ſuperficielles... Je me contentois de reconnoître le caractére le plus apparent du pouls, pour me convaincre de l'affection de l'organe qu'il me pré-

sentoit. On doit juger, que, s'il m'arrivoit de rencontrer, le hasard me favorisoit beaucoup : si par exemple, trouvant le caractére du pouls stomachal, assez bien marqué, j'apprenois du Malade la certitude de mon jugement, peu soigneux, ou peu embarrassé des autres signes, ou caractéres que je pouvois découvrir, je me retirois fort content de ma découverte.

Mais je ne fus pas toujours aussi heureux dans mes prédictions ; elles se trouvoient le plus ordinairement fausses ; mes erreurs étoient trop fréquentes, pour que je n'en cherchasse pas la cause & l'origine, afin de les prévenir. J'appris du livre des *Recherches*, que l'on observe très-fréquemment, que le travail de la digestion, comme l'action d'un purgatif, donne au pouls un caractére propre à l'organe, dont l'action est augmentée, ou l'excrétion forcée, & que ce caractére prédomine souvent sur tous les autres, qui dénotent, ou constituent l'état maladif de tel ou tel organe. C'est la raison pour laquelle il m'arrivoit souvent de ne reconnoître que le pouls stomachal, ou le pouls intestinal, & de me tromper, d'après ces caractéres ;

puiſque les Malades, ou venoient de prendre depuis peu de tems de la nourriture, ou éprouvoient encore l'action d'un purgatif, qu'ils avoient pris le même jour.... Je trouvois le pouls capital à preſque tous les malades que j'approchois; & j'étois ſurpris de ne pas en trouver la vérité dans leur réponſe....

M. Fouquet, voulut bien venir avec moi à l'Hôpital; je trouvai un pouls capital, où il n'en connoiſſoit pas la moindre apparence; il s'apperçut que je preſſois trop, & inégalement l'artére; il m'avertit d'appuyer au contraire légérement, obſervant que l'extrêmité de chaque doigt, fût toujours au niveau des autres, afin de bien embraſſer la ſurface de l'artére. Je me conformai à ſon avis; & le pouls capital ſe diſſipa auſſi vite qu'il étoit venu, par une trop forte & inégale compreſſion. Cela a beaucoup de rapport, ce me ſemble, avec ce pouls dicrote, que Bellini diſoit qu'on pouvoit faire par ſupercherie, en appliquant inégalement les doigts ſur l'artére....

Je crois parfaitement inutile d'entreprendre le détail des obſervations, que j'ai été à portée de faire dans

faire dans la ſuite, avec plus de ſoin & de ſuccès....

J'ai reconnu le pouls capital chez beaucoup de Malades, malgré qu'ils ne ſe plaigniſſent aucunement de la tête; c'étoit dans le tems d'un ſommeil profond, ou peu après le réveil: mais il m'a paru bien plus lent, plus mol & plus dilaté, que lorſque la tête étoit véritablement affectée. J'ai auſſi trouvé le pouls capital dans ceux qui étoient bleſſés aſſez gravement à la tête, ou qui avoient des véſicatoires à cette partie. Il s'en faut bien que j'aye trouvé alors le même caractére de dilatation & de molleſſe, qu'à ceux qui, comme je l'ai déja dit, étoient dans un ſommeil profond, ou qui ſortoient d'un aſſoupiſſement aſſez fort... J'ai rencontré quelquefois dans un même bras, juſqu'à quatre eſpéces de pouls, que je diſtinguois aſſez bien, malgré qu'il y ait beaucoup de difficulté.

Il eſt bon de faire remarquer que ſi le pouls capital eſt beaucoup plus apparent que l'inteſtinal, on reſte long-tems à découvrir ce dernier. C'eſt ordinairement dans cette occaſion, que, ſi on preſſe un peu trop l'artére, ou ſi, ſur

le ſoupçon de quelque hémorragie prochaine, on cherche par une plus forte preſſion de l'index, à découvrir les ſignes qui l'annoncent, on ne trouvera aucune trace du pouls inteſtinal, & tout caractériſera le pouls capital.

Je ferai encore une remarque au ſujet du caractére de ce pouls, ſur-tout lorſque le mode critique y eſt joint; c'eſt le ſentiment vif qu'éprouve l'Obſervateur, lorſqu'il eſt parvenu à le reconnoître : combien il ſe ſent flatté de percer dans l'avenir, de ſe voir le témoin du travail trop long-tems caché de la nature, & de prévenir, avec fruit, l'adminiſtration de quelques prétendus ſecours, plus pernicieux encore qu'inutiles...

J'ai eu ſouvent occaſion de trouver le pouls pectoral : j'ai été inſtruit qu'il ſe rencontroit dans le cours de pluſieurs fiévres intermittentes, & de beaucoup de fiévres continues, auſſi bien que dans les maladies propres à la poitrine. Mais j'ai trouvé par exemple, qu'une pleuréſie ou une fluxion de poitrine, ſe terminant heureuſement & facilement, par l'expectoration, le caractére du pouls pectoral acquéroit un plus grand dégré de dilatation & de molleſſe, &

un état plus dégagé ou plus libre, qu'à la terminaiſon de ces fiévres continues, où l'expectoration avoit auſſi lieu, avec abondance, & ſans beaucoup de gêne.

J'ai très-ſouvent vérifié encore, que, pendant l'uſage continué du quinquina, le pouls acquéroit le caractére vraiment pectoral. Je me ſerois auſſi très-ſouvent trompé au pouls des phthiſiques, dont le mode principal eſt d'être ſerré, vif, petit; ſouvent foible & déprimé, & avec quelques intermittences, ſi, malgré ce caractére prédominant de pouls inférieur, je n'avois reconnu le pectoral compliqué avec l'inteſtinal, qui dans cette maladie eſt ſi marqué, qu'il eſt preſque impoſſible de s'y méprendre. (Ceci ne doit s'entendre que du pouls inteſtinal, & ſeulement lorſque le cours de ventre colliquatif a lieu.)

De la connoiſſance du pouls pectoral, j'ai retiré quelques avantages précieux; celui de mieux connoître l'état critique de l'organe affecté, qu'il dénote, & de prévenir par-là bien des dangers & bien des bévues, que l'ignorance de ce caractére m'eût fait commettre.

Toutes les fois que j'ai reconnu le pouls ſtomachal bien marqué, ſans au-

cun ſigne d'inflammation, ou d'irritation trop grande, au commencement des fiévres, ſoit continues, ſoit intermittentes, de ces toux, même de ces fluxions de poitrine, qui régnent ſurtout en automne, je n'ai point balancé à preſcrire l'émétique, dont je me ſuis très-bien trouvé par les évacuations abondantes qu'il procuroit, & par la diminution des ſymptômes qui ſembloient devoir augmenter dans le cours de la maladie, & dont cependant la plûpart ne reparoiſſoient plus. Il m'eſt auſſi ſouvent arrivé, qu'appellé fort tard auprès d'un malade, à qui on avoit fait tout, excepté ce qui étoit néceſſaire, & le trouvant dans un état affreux, ſur la connoiſſance du pouls ſtomachal bien marqué, bien caractériſé, d'ailleurs ſans aucun ſigne bien déterminé de criſe prochaine, par le vomiſſement, il m'eſt, dis-je, arrivé de me décider à preſcrire l'émétique d'emblée, & d'en retirer des ſuccès difficiles à apprécier.

Dans le commencement des fiévres intermittentes, j'ai ſollicité avec ſuccès le vomiſſement d'après les caractéres eſſentiels du pouls ſtomachal ; j'ai vu diſparoître, d'après cette évacuation, la plûpart des ſimptômes étrangers à

cette maladie, dont le malade étoit affligé, en proportion de leur dégré de force ou d'activité, &c. J'ai vu auſſi la maladie entiére, céder totalement à la même évacuation, ſollicitée deux, trois fois de ſuite.

La connoiſſance du pouls inteſtinal m'a fourni des indices ſûrs & favorables, pour découvrir l'organe affecté, que je n'avois ſouvent pas lieu de ſoupçonner ; or cet avantage m'a procuré celui d'éviter de preſcrire pluſieurs purgatifs, que j'euſſe peut-être ſans cela jugé néceſſaires ; celui encore d'être plus circonſpect dans leur uſage, qui n'eſt que trop fréquent parmi nous ; celui enfin de placer ces remédes dans des tems plus convenables, &c.

Le pouls des régles, eſt celui qui m'a coûté le plus à découvrir... Je ſuis venu à bout de le reconnoître aſſez ſouvent ; mais j'ai été ſurpris de remarquer chez la plûpart des perſonnes qui ſont à la veille d'éprouver cette évacuation périodique, ou qui l'avoient pour lors, un ſigne particulier que nous donne l'Auteur des *Recherches*, & qui a été ſouvent pour moi un ſigne général : c'eſt le reſſerrement du pouls & l'irrégularité des pulſations, avec un certain dé-

ſordre que je ne puis aſſez bien définir, mais que je reconnois aſſez facilement; caractére que je diſtingue bien de celui du pouls inteſtinal, avec lequel il a beaucoup de reſſemblance.

C'eſt à la fin des maladies, ou dans la convaleſcence, que j'ai plus parfaitement reconnu le pouls utérin. Ce n'eſt même qu'alors, ou dans des cas à peu-près ſemblables, que j'ai pu favoriſer & aider l'évacuation prochaine qu'il annonçoit, par quelques légéres frictions aux jambes, ou par quelques pédiluves, qui ont bien réuſſi...

Chaque Obſervateur du pouls, peut avoir un mode à lui propre; une façon particuliére de ſentir, qui ne pourra ſouvent avoir lieu pour d'autre que pour lui. Dans le fait, qu'importe que l'on reconnoiſſe ou non, le caractére du pouls propre & entier, tel que le décrit le premier Obſervateur; pourvu que l'on ait acquis l'eſſentiel, & que l'on arrive au même but? Je dis bien plus; ce ſont autant de nouvelles découvertes très-précieuſes; ce ſont de nouvelles routes qui nous ſont ouvertes pour nous conduire plus ſûrement, au cas que les premiéres viennent à être inſuffiſantes. Ce ſeroit

encore beaucoup, ſi, par la certitude de ces nouvelles modifications, ou par celles que chacun peut encore trouver, nous apprenions ſeulement à nous prémunir davantage contre ces généralités, devenues dans l'art d'un abus ſi dangéreux. (*Journal de Méd. Juillet* 1768.)

Réflexions de l'Editeur.

M. BALME n'eſt pas le premier qui ſe ſoit plaint des cataſtrophes attachées aux nouvelles découvertes, & qui en ait recherché les cauſes. L'ambition & l'orgueil jouent ſans doute le premier rôle parmi ces cauſes, & il eſt peu d'hommes qui ſçachent faire le ſacrifice de ces paſſions, ſur-tout ſi quelque ſuccès les a déja flattées, ou plutôt irritées. La foibleſſe, l'ignorance, la pareſſe & la crainte, ſont autant de cauſes ſecondaires des mêmes déſordres : c'eſt par elles qu'on eſt entraîné dans le parti des contradictions que l'envie ſuſcite ; c'eſt elles qui portent comme irréſiſtiblement, à ſuivre une route déja frayée, quelle qu'elle puiſſe être, & à la préférer à une meilleure, &c. Ce n'eſt que des hommes vraiment éclairés & raiſonnables, que le génie doit atten-

dre la juſtice : eux ſeuls ſçavent au moins garder les bornes, le tempérament, que la ſageſſe requiert ; juſqu'à ce que la vérité les ait entiérement convaincus par ſon évidence.

Nous ne ſommes donc point ſurpris, que les Fizes & les Sauvages ayent tenu le langage & la conduite qu'ils ont tenu, par rapport à la doctrine du pouls, lorſqu'elle n'étoit encore que naiſſante : ce n'eſt guères qu'aux hommes de cette trempe, qu'il appartient de » ne rien mépriſer avant de connoître, de ne point » juger avant d'avoir entendu, &c. «

Feu M. Lanuſcon, Docteur de Montpellier, mon ami & mon compatriote, dont les talens pour la Médecine furent aſſez connus de ſes Condiciples & de ſes Maîtres, (c'eſt un foible tribut que je paye à ſa mémoire), m'a plus d'une fois raconté de M. Fizes, les mêmes propos que M. Balme rapporte. » La » théſe des eaux d'Aquitaine, diſoit » auſſi ce célébre Médecin, renferme » des vues qui ne ſont point ordinaires ; elle m'a fait vraiment une vive » ſenſation ; cette théſe me confirme » dans la haute idée que j'avois conçue » de ſon Auteur. Je voudrois avoir plus » de temps & de vigueur que je n'en

» ai, pour profiter de ſes découvertes » ſur le pouls, ou au moins pour les » vérifier. ».

Les eſſais de M. Balme, ſur la nouvelle doctrine du pouls, peuvent parfaitement ſuppléer à ceux qu'auroient pu faire MM. Fizes & Sauvages : ſi nous nous ſommes étendus ſur les détails qu'il donne, c'eſt parce qu'ils peuvent inſpirer du courage à ceux qui en manqueroient, & parce qu'ils renferment beaucoup de maximes utiles. Nous nous contenterons d'exhorter le Lecteur à bien réfléchir ſur toutes ces maximes, & d'aſſurer M. Balme de l'approbation de tous les gens de bien.

Le jugement que M. Fizes portoit de l'Auteur des Recherches, peut me permettre une petite digreſſion au ſujet de ce même Auteur. M. Fizes & M. de Sauvages, & tous les autres Profeſſeurs, l'ont connu il y a environ trente ans, & l'ont compté au nombre de leurs Diſciples : quoique fort jeune alors, il fut chargé par le corps des Etudians de faire des leçons publiques d'anatomie ; il s'acquitta de cette miſſion, avec autant de gloire que de ſuccès : il prit ſes dégrés avec des applaudiſſemens ſi rares, que les Profeſſeurs crurent le devoir

exempter de quelques actes ; ils écrivirent, ainſi que les Etudians, à M. ſon père, Médecin célébre dans la Province du Béarn, ſa patrie, où il eſt auſſi du Corps de la Nobleſſe. Nous l'avons vu, cette année 1771, cet heureux pére octogénaire, venir cueillir à Paris, le fruit de ſes longs & utiles travaux : il a eu l'honneur d'être préſenté au Roi, qui a été ſatisfait de ſes réponſes, & qui lui a donné une marque éclatante de ſa juſtice, en lui faiſant expédier un brevet de Conſeiller-d'Etat, titre non moins honorable, que flatteur, pour la Médecine, & ſur-tout pour le reſpectable vieillard auquel il a été donné.

N°. XL.

JUGEMENT de Monſieur DUCHEMIN de l'ETANG, Docteur de la Faculté de Montpellier.

LA nouvelle doctrine des pouls, tant critiques qu'organiques, eſt d'une trop grande conſéquence en Médecine, pour que tous les Médecins qui aiment leur

art, ne mettent pas tout en œuvre, pour vérifier les faits ſur leſquels elle eſt fondée, & faire part au public du réſultat de leurs expériences. Mon témoignage doit être d'autant moins ſuſpect, que ceux qui me connoiſſent, ſçavent aſſez que je ne ſuis rien moins que crédule, & que j'ai été moi-même un des plus zélés frondeurs de l'art ſphigmique... Les détails ſuivans apprendront aux Etudians en Médecine, que la longueur du tems & les difficultés qu'ils éprouveront dans le commencement, ne doivent point les rebûter, & comment ils parviendront à acquérir une connoiſſance, qui eſt d'une ſi grande utilité dans la pratique, que je ne crois pas qu'on puiſſe jamais l'acheter trop cher.

Dès ma premiére année d'étude en Médecine, je m'attachai beaucoup à la recherche du pouls, dans l'Hôpital de Bicêtre, où je ſuivois exactement les maladies qu'on y traitoit. Mais certaines raiſons m'ayant dégouté de cet exercice, j'allois y renoncer tout de bon, lorſque le livre des Recherches de M. de Bordeu, me tomba entre les mains. Je n'en eus pas plutôt fait la lecture, que je retournai à l'Hôpital,

pour voir ſi je ſerois plus adroit ; mais non : comme je n'avois pas aſſez d'uſage & d'exercice, ou plutôt comme je manquois d'un Maître qui m'expliquât les préceptes, & me mît en même-tems l'exemple ſous les doigts, je ne pus jamais venir à bout d'en découvrir un ſeul.

C'eſt à partir de ce moment là, que je commençai à ſoupçonner, qu'il pouvoit bien y avoir un peu d'enthouſiaſme & d'imagination dans toute cette affaire : cependant avant de porter un jugement définitif, ſur un point de cette importance, je crus qu'il ne ſeroit pas hors de propos de prendre l'avis de quelques Médecins habiles & experimentés. J'eus donc recours à deux ou trois des plus anciens, & qui jouiſſoient d'une aſſez grande réputation dans la capitale, pour ſçavoir à quoi je devois m'en tenir, ſur la nouvelle Doctrine des pouls. Ces MM. ne biaiſérent point ; ils me dirent poſitivement, que tout ce qu'on débitoit depuis peu, là-deſſus, ſi on en exceptoit cependant les notions générales, qui apprenoient à juger du dégré plus ou moins fort de la fiévre, étoit une pure charlatanerie.

On penſe bien que, d'après de telles autorités, & les tentatives inutiles que je venois de faire moi-même, je me tins la choſe pour dite. Mais toujours avide d'acquérir des connoiſſances utiles, après avoir achevé mes études & pris mes inſcriptions à Paris, je me déterminai à aller à Montpellier, pour y prendre mes dégrés.

Il n'y avoit pas ſix mois que j'y étois, lorſque j'entendis parler des prognoſtics étonnans que M. Fouquet, Docteur de cette Faculté, faiſoit, d'après le pouls. On me dit tant de choſes là-deſſus, & tant de bien de ce Médecin, que dans ce moment même, je deſirai paſſionnément de le connoître; l'occaſion ne tarda pas à s'en préſenter.... Je fis pluſieurs objections auxquelles M. Fouquet répondit, avec toute la complaiſance & la modération poſſibles.

M'étant aſſuré dans le cours de cette converſation, que ce célébre Médecin avoit autant de candeur, de probité & de lumiéres, qu'on me l'avoit dit, j'acceptai avec reconnoiſſance l'offre qu'il me fit, de venir tous les jours me donner des leçons en particulier, ſur les Malades de l'Hôpital de St. Eloi.

Mon ſçavant Maître m'expliqua d'abord, ſuccintement, les caractéres des pouls organiques; il m'en traça même la figure ſur une carte, avec un crayon; & après m'avoir montré comment il falloit poſer ma main, & arranger mes doigts, il me fit approcher du lit des malades, pour tâter leur pouls. J'avoue que je fus long-tems, ſans pouvoir découvrir aucun des caractéres que cet habile Obſervateur me décrivoit. Mais frappé de la juſteſſe de ſes diagnoſtics, fondés ſur la ſimple exploration du pouls, j'étois très-indécis... Cependant je me trompois beaucoup moins ſouvent ſur les pouls capital & inteſtinal.

En revenant de Montpellier à Paris, & paſſant à Autun, il ſe rencontra d'aventure dans la maiſon où j'étois logé, une fille cacochyme, qui ſe diſoit un peu plus indiſpoſée que de coutume. Je m'approchai pour lui tâter le pouls, comme ſi j'euſſe voulu badiner & m'amuſer. Mais quelle fut ma ſurpriſe, de ſentir très-diſtinctement le pouls capital! Je ne balançai point à dire à cette fille, qu'elle devoit avoir mal à la tête; & ſur ce qu'elle me dit, qu'à la vérité, elle ſouffroit beaucoup de

cette partie, mais d'un côté ſeulement, je lui tâtai le pouls de l'un & de l'autre bras ; je découvris facilement le côté affecté, ce qui ſurprit beaucoup les Aſſiſtans & un Médecin de la ville, qui vint ce jour-là dans la même maiſon.

Je ne fus pas plutôt de retour à Paris, que j'étudiai avec ardeur la doctrine du pouls dans l'eſſai de M. Fouquet, & dans les Recherches, & que je me mis, tout de bon, à tâter des pouls, à l'Hôpital de la Charité : mes doigts s'aiguiſérent ſi bien, & mes idées ſe développérent, au point que je fis pluſieurs prognoſtics de ſuite, tant ſur les pouls organiques, que ſur les critiques.

Pluſieurs de mes Confréres qui avoient été préſens, & qui ſuivoient, comme moi, réguliérement la viſite du Médecin de cet Hôpital, en furent frappés, & me demandérent mon ſecret. J'appris à quelques-uns d'entr'eux à diſtinguer très-bien pluſieurs ſortes de pouls, tel, par exemple, que celui de l'hémorragie par le nez, & le pectoral, qui ſe rencontroient le plus ſouvent, ainſi que l'inteſtinal. Ces petits ſuccès mirent une telle émulation parmi une trentaine de jeunes gens, tant Médecins de di-

verſes Facultés, qu'Etudians en Médecine, & Eleves en Chirurgie, qu'on abandonnoit preſque le Médecin qui faiſoit la viſite, pour ſe répandre dans les ſalles, & tâter des pouls à loiſir....

Parmi pluſieurs de mes obſervations, je ne citerai que les plus frappantes; je les ai faites ſous les yeux des perſonnes de l'art, qui ſuivoient alors la viſite du Médecin.

La premiére obſervation regarde un Laquais, qui fut tourmenté pendant pluſieurs jours d'un dévoiement, très-bien marqué par tous les caractéres du pouls de cette évacuation, mais ſurtout par des intermittences fréquentes & ſenſibles : auſſi, de tous ceux qui ſuivoient la viſite, n'y en eut-il pas un, qui ne lui tâtât le pouls, & qui ne le trouvât tel qu'il eſt décrit par les Docteurs Solano & Bordeu. Non-ſeulement, je lui avois prédit ce dévoiement; mais je l'aſſurai même, au bout de quelques jours, qu'il ne tarderoit pas à en être délivré; parce que je m'apperçus que les intermittences commençoient à s'éloigner, & à devenir plus rares. En effet trois ou quatre jours après, il ſortit de l'Hôpital.

Je fis la ſeconde obſervation ſur un

garçon Sellier .. Je lui avois annoncé la veille une ſueur critique, qui parut en effet pendant la nuit ſuivante, ce que lui & ſes voiſins m'apprirent le lendemain.

La troiſiéme obſervation fut faite ſur un garçon Paveur.... Je lui avois trouvé le pouls ſupérieur très-rebondiſſant : ce pouls m'ayant paru bien déſigné ſur le poignet droit, je ne laiſſai pas, ſelon ma coutume, de lui tâter celui de l'autre bras : trouvant celui-ci moins rebondiſſant, je dis au malade, non-ſeulement qu'il ſaigneroit du nez, mais même que ce ſeroit de la narine droite... Tout arriva comme je l'avois prédit ; ce qui convainquit les plus incrédules....

* Nous ſommes obligés, pour éviter les longueurs, d'omettre les détails de quatre autres obſervations que M. Duchemin rapporte, & les circonſtances qui les rendent ſur-tout intéreſſantes. Qu'il nous ſuffiſe de dire que la premiére regarde une criſe annoncée par le pouls des crachats ; la ſeconde un ſaignement de nez, critique, qui fut prédit, & arriva tout comme celui qui vient d'être rapporté : la troiſiéme ob-

ſervation offre un exemple du pouls de la ſueur, combiné avec l'inteſtinal : les choſes s'y paſſérent ainſi que l'Obſervateur les avoit prédites.

La derniére obſervation exige néceſſairement un peu plus d'étendue : elle roule ſur un homme attaqué, depuis quelque-temps, d'une hémorragie conſidérable, qui lui étoit ſurvenue à la ſuite d'une longue maladie ; on avoit même été obligé, pour en arrêter les progrès, de lui tamponner les narines avec des bourdonnets : cet homme continuoit à perdre ſon ſang, il s'affoibliſſoit à vue d'œil, & l'on n'en attendoit preſque plus rien.

Un ſoir que la pluie me ſurprit, dit M. de l'Etang, en paſſant près de la Charité, j'y entrai pour mettre le tems à profit, en attendant que l'orage fût paſſé. Ce malade m'ayant apperçu, il me dit d'un ton mourant, quoiqu'aſſuré : approchez, Monſieur, examinez-moi bien, & tâtez-moi le pouls ; demain vous ne me trouverez plus ici... Après avoir tâté fort attentivement ſon pouls à un bras, je le tâtai à l'aute bras ; parce qu'il me ſembloit avoir reconnu, dans le premier, quelque tendance au pouls inférieur. Ayant trouvé ici le pouls inteſtinal

très-marqué : ſoyez en repos, lui dis-je, mon camarade ; non-ſeulement vous ne mourrez point cette nuit, & nous aurons encore le plaiſir de vous revoir demain matin ; mais vous aurez d'ici à ce tems-là, un dévoiement, qui ſans doute fera diſparoître votre hémorragie, & vous apportera du ſoulagement. Mon homme m'ayant diſtingué le jour ſuivant, au milieu de la foule qui ſuivoit le Médecin : eh ! venez, me dit-il, Monſieur, en me tendant un de ſes bras ; tandis qu'il préſentoit l'autre au Médecin ; vous m'avez hier rendu le courage & la vie ; le dévoiement que vous m'aviez annoncé, m'a travaillé toute la nuit, & je me ſens beaucoup mieux ce matin. Le malade conta alors à M. Maloet, qui faiſoit la viſite, tout ce que je lui avois dit la veille ; ce que je lui aſſurai moi-même être véritable, en préſence de toute l'aſſemblée, qui trouva qu'en effet, ſon pouls avoit paſſé du dicrote à l'inteſtinal.

En voilà, je penſe, aſſez, pour réveiller au moins l'attention des jeunes gens... Quoique je me ſois appliqué à donner à ces obſervations, toute l'authenticité qu'on peut raiſonnablement exiger en pareilles circonſtances, je

penſe qu'il ſeroit ſage de ne pas prononcer ſur cette matiére à la légére, & encore moins de la condamner & proſcrire ; parce qu'elle ne ſeroit pas encore venue à notre connoiſſance ; car, comme dit fort bien Montagne, *il eſt ridicule de meſurer la vérité à notre inſuffiſance* ; c'eſt cependant ce qui arrive tous les jours. En effet, nous voyons des gens qui ſont toujours diſpoſés à nier tout ce qu'ils ne ſçavent pas, ou ce qu'ils ne peuvent comprendre....

La diviſion générale que fait M. de Bordeu, en pouls critique & pouls d'irritation, eſt capable de produire le plus grand bien en Médecine.... C'eſt par le ſecours de cette ſimple connoiſſance, bien aiſée à acquérir, que je ſoutins, pendant pluſieurs jours, à quelques-uns de mes Confréres, qu'un Malade, qui avoit une fiévre putride, compliquée de malignité, & dans lequel la langue étoit extrêmement noire, & les hyppocondres fort tendus, ne releveroit point de cette maladie, & que malgré l'émétique qu'on lui donnoit à grande doſe, dans preſque toutes ſes boiſſons, le ventre n'obéiroit point, & reſteroit tendu ; parce que je lui trouvai juſqu'à la fin, le pouls

d'irritation bien marqué, tel qu'il eſt décrit dans l'excellent livre des Recherches de M. de Bordeu, & qu'on ſçait qu'il n'y a pas d'évacuation critique à attendre, tant que ſubſiſte un pareil pouls. (*Journ. de Med. Nov.* 1768.)

* Ces détails de M. Duchemin de l'Etang, nous démontrent en lui, un homme ardent à s'inſtruire de ſa profeſſion; un homme rempli de candeur, qui avoue les difficultés & les contradictions qu'il a eues à ſurmonter; un homme ſage & aviſé, qui apporte un examen réfléchi dans une choſe encore incertaine, douteuſe pour lui; enfin, un Obſervateur exact & preſque infatigable: ſon exemple ne peut manquer d'encourager ceux qui auroient quelque goût pour une ſcience à laquelle il donne tant de prix, par la juſteſſe & l'importance de ſes obſervations.

A parler vrai, j'aurois fort deſiré que M. Duchemin, nous eût fait part des converſations, qu'il eut ſans doute depuis ſon retour à Paris, avec les trois Docteurs dont il parle. Les auroit-il charitablement inſtruits? On me dira qu'on n'inſtruit guéres ceux qui n'aiment point à l'être: j'en conviens.

Mais

Mais je puis féliciter M. Duchemin, d'avoir eu la même aventure, qu'eut Solano avec son Docteur Pablo. Que de Pablo pourroit-on compter, & combien peu de Solano ! Malgré cela, ne nous lassons pas de faire le bien. Il y a, à-peu-près, dix ans, que se passa l'aventure de M. Duchemin ; les choses sont bien changées depuis ce tems.

N°. XLI.

DEUXIEME (*) JUGEMENT de Monsieur Gardane, Docteur Régent de la Faculté de Paris.

UN jeune Officier fut attaqué, il y a quelque tems, d'une colique violente, accompagnée d'envies de vomir, de rétention d'urine, & d'une constipation opiniâtre. On crut d'abord qu'il avoit un volvulus.

Appellé pour voir ce Malade, avant de l'interroger sur son état, je tâtai son pouls qui me parut approcher du

(*) Le premier se trouve dans le deuxiéme Volume, N°. XIX.

critique ſimple des urines. Je ſentis une grande pulſation, ou plutôt un ſeul globe pulſant ſous le doigt annulaire, qui ſe diviſant enſuite en pluſieurs autres globes ſous le médius, alloit inſenſiblement en décroiſſant; au point que le dernier des globules, par lequel ſe terminoit la diaſtole, venoit ſe briſer contre l'apophyſe ſtyloïde du rayon. Cette proportion décroiſſante étoit telle, qu'à chaque battement d'artére, on auroit dit ſentir une ſuite de petites boules, dont la premiére qui répondoit à l'index, étoit la plus petite; & celle qui frappoit le doigt annulaire, la plus conſidérable. Toutes ces boules paroiſſoient ſe détacher ſucceſſivement de la principale, & n'en être qu'une émanation.

Ce pouls ſingulier me fit porter toute mon attention, vers le département des reins & de la veſſie. M'appercevant d'ailleurs que le côté droit du bas-ventre étoit mol, & ſans douleur; que le gauche au contraire, étoit très-ſenſible; qu'avec cela le malade ne pouvoit ſupporter la moindte preſſion ſur la région lombaire du même côté; qu'enfin il avoit un priapiſme conſidérable, je ne balançai plus de placer cette affec-

tion dans le rein gauche, & dans la veſſie. En conſéquence, j'ordonnai des bains domeſtiques; je mis le malade à l'uſage fréquent de la limonade nitrée, & je lui preſcrivis des lavemens émolliens. Tous ces remédes ſecondérent ſi bien la nature, qu'en peu d'heures cet Officier rendit une quantité prodigieuſe d'urine, & fut entiérement délivré de ſa colique. (*Journ. de Med. Janv.* 1770.)

Reflexions de l'Editeur.

Le pouls des urines & celui de l'eſtomac, ſont, à mon avis, très-remarquables dans le ſyſtême des Recherches; ils ſont l'inverſe de celui de la ſueur, qui (lorſque la ſueur eſt critique, bien préparée, bien amenée, & l'effet d'une derniére coction), eſt ordinairement le plus ouvert, le plus large, le plus extérieur de tous les pouls. Le pouls des reins, au contraire, eſt le plus concentré, le plus intérieur.

Voilà donc une diviſion générale du pouls, en extérieur, ou ouvert, & en intérieur, ou concentré.

Il ne faut pas, d'ailleurs, aller chercher le pouls critique de la ſueur, dans ces ſortes de fontes ou de débordemens

d'eau qui ſe font à la peau, & qui ſont purement ſymptômatiques : le pouls critique des urines, n'a pas non plus lieu dans les flux purement ſpaſmodiques de cette liqueur, &c.

Les Anciens qui furent des Peintres fidéles, qui décrivirent les ſymptômes des maladies, d'après nature, & non d'après leur imagination, connurent cette ſortie, ou ce développement extérieur du pouls, dans les criſes extérieures, ils connurent auſſi ſa dépreſſion dans les criſes internes.

Ce n'eſt point ici le lieu de rendre à ces Maîtres de l'art, les louanges & la juſtice qu'ils méritent ; on s'acquittera de ce devoir, lorſque, le flambeau des Recherches à la main, on parcourra leurs ouvrages, pour donner un nouvel appui à la doctrine moderne du pouls. Un des principaux avantages de cette doctrine, eſt de pouvoir ſervir à éclaircir des traits épars dans les écrits des Anciens, & ſur leſquels les Modernes n'ont pas aſſez réfléchi.

L'obſervation de M. Gardane, me fournit l'occaſion de faire quelques remarques utiles. Ces remarques regardent ce que Boerhaave enſeigne ſur le pouls, dans ſes aphoriſmes ; elles ſer-

viront comme de supplément à ce que j'ai déja dit dans mes Réflexions préliminaires : encore me trouvai je contraint de taire bien des choses, pour raison de la vénération consacrée à la mémoire d'un grand homme. J'aurois désiré que M. Gardane, qui a donné tant de preuves de fermeté, sur divers sujets de Médecine, eût voulu examiner à fonds ce que nous ne pouvons toucher que d'une main craintive & tremblante.

D'abord Boerhaave appelle fiévre aiguë, *febris acuta*, celle qu'accompagnent la vélocité du pouls, *pulsus velox*, le frissonnement & la chaleur. (*a*) On peut même dire que, suivant l'opinion de cet Auteur, la fiévre elle-même n'est que la vélocité du pouls, avec quelques autres accidens, & que cette vélocité étant une fois posée, la fiévre est aiguë : d'où il résulte, que toutes les fois que cette fiévre aiguë existe, le pouls a de la vélocité ; & réciproquement.

Mais les maladies inflammatoires des reins, sont, suivant Boerhaave, accompagnées de la fiévre aiguë, *febris*

(*a*) Aphorism. 564.

acuta (*a*) ; c'eſt-à-dire, qu'elles ont pour ſymptôme néceſſaire, la vélocité du pouls, *pulſus velox*. C'eſt-là tout ce que Boerhaave dit du pouls, touchant les affections aiguës des reins.

La même fiévre aiguë, *febris acuta*, ſe retrouve dans l'inflammation des inteſtins : Boerhaave ajoute ſeulement qu'elle eſt aiguë & continue, *febris acuta, continua*. (*b*)

Les reins attaqués d'inflammation, ont donc, ainſi que les inteſtins, un pouls marqué par ſa vélocité, *pulſus velox* ; la fiévre eſt aiguë dans les deux maladies, *acuta* ; & s'il y a quelque différence, c'eſt que cette fiévre eſt aiguë & continue dans la maladie des inteſtins, *acuta continua*. Voilà auſſi tout ce qui regarde le pouls, dans les affections vives des entrailles.

Je retrouve, dans l'inflammation de l'eſtomac, le même pouls, la même fiévre, *febris acuta continua* (*c*) ; & il n'y a que cela dans Boerhaave, ſur le pouls de l'eſtomac.

Le pouls a auſſi de la vélocité, la

(*a*) Aphor. 993.
(*b*) Aphor. 962.
(*c*) Aphor. 951.

fiévre eſt de même aiguë, dans l'angine inflammatoire : de plus la fiévre y eſt chaude, *febris acuta calida* (*a*). Il faut ajouter que dans l'angine, le pouls eſt admirablement & précipitamment vacillant, *pulſus mirè & citò vacillans* (*b*); ce qui, ſuivant Boerhaave, n'a pas lieu dans le pouls des reins, dans celui des entrailles & de l'eſtomac.

La péripneumonie vraie a le pouls petit, mol, & tout-à-fait inégal, *pulſus exilis, mollis, omnimodè inæqualis* (*c*).

Le pouls, ſelon le ſyſtême que j'expoſe, n'eſt donc pas petit, mol & inégal, dans les maladies inflammatoires des entrailles : il n'eſt tel que dans la péripneumonie. *

(*a*) *Aphor.* 801.
(*b*) *Ibid.*
(*c*) *Aphor.* 826.

* M. de Haen contredit formellement ſon Maître, ſur ce qui regarde le pouls de la péripneumonie. Boerhaave le veut mol, & de Haen le veut dur, (*Rat. Med. pars* 9.) Au reſte, Boerhaave, en parlant du pouls de la péripneumonie aiguë, dans ſa pathologie, dit que le pouls mol trompe ſinguliérement dans cette maladie, (*fallit maximè in peripneumonia acuta*). Mais s'il eſt toujours *mol*

La fiévre dans l'hépatite, ou inflammation du foie, a quelque chose de singulier (il y a ici plus que du *febris acuta*, plus que du *pulsus velox*); elle y est très-vive, *febris intensissima*; (*a*) & le pouls y est par conséquent très-fréquent.

Dans la phrénésie, le pouls est dur, *pulsus durus* (*b*); ce qui n'a pas lieu dans l'angine, dans l'inflammation du foie, & dans les autres affections de ce genre : mais le pouls dur se rencontre dans la pleurésie, qui est accompagnée de la fiévre aiguë-continue, avec le pouls dur, *febris acuta, continua, cum pulsu duro* (*c*).

La fiévre ardente, *febris ardens*, n'offre rien qui soit digne d'attention, par rapport au pouls. Il est évident que cette fiévre étant aiguë, *acuta*, & que le pouls y ayant de la vélocité,

---

dans cette maladie, comment trompe-t-il? il eût fallu que l'histoire de la péripneumonie, expliquât ce qui se trouve dans la pathologie, au sujet du pouls.

(*a*) Aphor. 949.
(*b*) Aphor. 973.
(*c*) Aphor. 875.

pulſus velox, elle rentre par rapport au pouls, dans la claſſe de l'inflammation des entrailles, & de l'inflammation des reins.

Mais Boerhaave ne s'explique pas ſur le pouls de la fiévre ardente, non plus que ſur celui de bien d'autres maladies.

L'augmentation déméſurée de la circulation du ſang, *exceſſus motûs circulatorii*, dont Boerhaave fait un état de maladie, particulier (*a*), préſente un pouls prompt & dur, *pulſus celer & durus* (*b*) : ainſi cette maladie tient un peu de la phrénéſie.*

(*a*) *Aphor.* 92.
(*b*) *Aphor.* 101.

* On me demandera ſans doute, comment cette augmentation de la circulation, qui procéde de celle des mouvemens du cœur, *corde ſæpiùs & fortiùs contracto*, ſe diſtingue de la fiévre, laquelle ſe connoît, ſuivant le même Boerhaave, à la vîteſſe du pouls (*a*); puiſque l'augmentation de la circulation ne peut ſe concevoir ſans cette vîteſſe.

On pourra de même déſirer de ſçavoir, quelle différence il y a entre l'augmentation de la circulation, & l'inflammation. La pre-

(*a*) *Aphor.* 570.

La fiévre éphémére, ou de courte durée, ſe connoît en ce que, quand elle a ceſſé, le pouls reprend bientôt ſon état d'intégrité parfaite, *pulſus*

---

miére occaſionne, ou ſuppoſe néceſſairement l'effort augmenté du ſang ſur ſes vaiſſeaux, & l'effort des vaiſſeaux ſur le ſang, ſa compreſſion, ſon broyement & celui des vaiſſeaux, la chaleur, &c. (*Majorem vim pulſi ſanguinis in vaſa excipientia, majorem renixum vaſorum, ſanguinis fortem compreſſionem, vaſorum ſanguiniſque attritum validum ad ſe mutuò, partium ſanguinis attritum validum in ſe, calorem majorem, &c.* (*a*)

L'inflammation n'eſt autre choſe que l'effet d'un ſang croupiſſant dans les plus petits vaiſſeaux, d'un ſang preſſé & broyé par celui qui coule derriére, & par la fiévre qui augmente ſon mouvement. (*Sanguinis in minimis canalibus ſtagnantis preſſio & attritus, à motu reliqui ſanguinis moti, & per febrim fortiùs acti* (*b*).

Comment, dis-je, peut-on diſtinguer ces maladies, d'après de pareilles définitions? C'eſt toujours du ſang incuné, briſé, égaré, ſerré, comprimé: c'eſt toujours la même idée, le même effet qui revient, & pour la fiévre, & pour l'inflammation, & pour l'augmentation de la circulation, qui n'eſt que la fiévre elle-même, ſuivant cette maniére vague & incertaine de peindre les maladies.....

(*a*) *Aphor.* 100.
(*b*) *Aphor.* 371.

mox à febris exitu, planè reſtitutus (*a*); c'eſt-à-dire, que la fiévre n'exiſte plus quand elle a ceſſé.

Dans la fiévre continue, *febris continua*, le pouls demeure fiévreux tant qu'elle ſubſiſte; ou la fiévre ſubſiſte, tant que le pouls reſte fiévreux.

Tout cela me paroît auſſi évident, que peu néceſſaire & peu inſtructif, ſur le fait du pouls.

Voici un aphoriſme qui regarde la fiévre continue putride, *febris continua putrida*. Plus le pouls y eſt foible, fréquent & inégal dans ſa force, déſordonné dans ſes tems, & intermittent, plus la maladie eſt dangereuſe & mortelle. *Pulſus, quò debilior, frequentior, inæqualior robore, inordinatior tempore, intermittentior, eò morbus pejor, lethalior* (*b*).

Je trouve dans cet aphoriſme la

Dans le vrai, je ne puis comprendre quelle utilité, ou quel avantage, on peut retirer de toutes ces diſtinctions fines & ſublimes, ſi chéries des Médecins méchaniciens, ou ſoi-diſants tels.

(*a*) *Aphor.* 729.

(*b*) *Aphor.* 734.

même eſpéce de pouls, que Boerhaave a dépeint dans ſa patho ogie (*a*), & dont j'ai parlé dans mes Réflexions préliminaires. Ici, ce pouls paroît reſtraint à la fiévre putride; dans la pathologie, il eſt bien autrement généraliſé.

Mais enfin de quel uſage peuvent donc être toutes ces remarques ſur le pouls? N'eſt-il pas évident, au ſujet de l'inflammation des reins, de celle des inteſtins & de l'eſtomac, que les caractéres que Boerhaave donne au pouls, ſont les mêmes que ceux qu'il a aſſignés, comme propres & néceſſaires à la fiévre aiguë? Il ne fait que répéter la même choſe en deux façons : ſon ſens ſe réduit à dire, que l'inflammation des reins, celle de l'eſtomac, & autres, ſont accompagnées de la fievre; ce qui n'apprend rien, ni ſur la nature de cette affection, ni ſur les rithmes particuliers du pouls. Cependant l'hiſtoire du pouls, doit rapporter ſes différences dans les diverſes maladies, & de ces différences qu'on ne puiſſe pas confondre.

Que ſert-il de ſçavoir, que les ma-

(*a*) *Inſtitut. de pulſu ut ſigno.*

ladies vives & aiguës des reins, de l'eſtomac, &c, amènent la fiévre? Qui peut douter d'une telle vérité? Mais le pouls, qui, dans ces maladies, eſt conſtamment plus ou moins fiévreux, ou plus ou moins fréquent, a-t-il toujours le même rithme dans tout le cours de ces maladies, pendant l'irritation, pendant la coction, pendant l'évacuation? Voilà ce que l'hiſtoire du pouls doit apprendre, & ce à quoi Boerhaave n'a pas penſé.

Je me trompe: il y a penſé, mais d'une maniére qui le rend moins excuſable. En effet, il annonce dans ſa pathologie, *qu'il faut bien obſerver le pouls, parce qu'il indique les mouvemens de la matiére morbifique; parce qu'il marque les tems & les momens où on doit la mouvoir, où elle ſe meut, où elle eſt prête à l'excrétion, ou l'excrétion eſt déja commencée; d'où réſulte clairement, & d'une maniére sûre & brillante* (egregiè), *la connoiſſance du moment auquel le Médecin doit agir* (a).

Boerhaave a-t-il dépeint, dans les diverſes maladies, ces différentes modifications du pouls, qui, comme il

(a) *Inſtit. de pulſ. ut ſigno.*

l'avoue, annoncent leurs révolutions critiques? non.

Un de ſes Diſciples, M. de Haen, m'apprend que ſon Maître n'expoſe pas toujours dans ſes ouvrages, ſes vraies opinions; c'eſt ce que j'ai déja rapporté dans mes Réflexions préliminaires.

M. de Haen va plus loin; il prépare vraiſemblablement des commentaires ſur les ouvrages de Boerhaave : en attendant, il nous ôte la confiance que nous pourrions avoir dans ceux qui ont déja été faits. *Eſt fatendum*, dit-il, *per totum hoc Inſtitutionum Boerhaavianarum opus*, (Inſtit. Boerh. ab Ill. Hallero edit.), *defectuoſiores notas, tam ad pathologica, quàm ad phyſiologica, adjectas eſſe... Novit Ill.* (Hallerus): *novi ego, quàm defectuoſi ac mendoſi ſint plerumque ejuſmodi pugillares.* *

Il ne nous reſte donc d'autre reſ-

---

* De Haen pars 12. Rat. med. cap. IV.... *pugillares*; ce ſont des eſpéces de tablettes où l'on fait des notes. M. de Haen ſuſpecte celles de ſes condiſciples, mais non les ſiennes. *In meo exemplari.... quod ex ore dictitantis Boerhaavii, conſcripſi, per quatuor diverſos Inſtitutionum curſus, hæc* (ce que Haller a dit) *non invenio.*

ſource, que celle d'attendre que M. de Haen nous éclaire, ſur ce que Boerhaave a dit du pouls.

M. de Haen, eſt au moins auſſi sûr de ſes propres Journaux, dans leſquels il a conſigné cinq cent obſervations.... (*Quingentorum & ultrà ægrorum*, *DIARIIS*, *exactè omnia.... notantibus* (*a*): on n'oſeroit ſans doute pas dire de ces Journaux, *quàm defectuoſi ac mendoſi ſint*; cela s'entend.

Pour nous qui n'étant point de l'Ecole de Boerhaave, ne ſçaurions prendre part à toutes les querelles nées dans ſon ſein, que pouvons nous faire de mieux, que nous en rapporter à M. de Haen, qui parle d'un ton ſi aſſuré?

(*a*) *Id. Ibid.* cap. 117.

N°. XLII.

JUGEMENT de Monſieur COULAS, Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier.

* MONSIEUR COULAS, encore jeune, & exerçant la Médecine à Montpellier, ſa patrie, y mourut l'année derniére 1770. Il a laiſſé une réputation déja formée, dans un âge où l'on eſt à peine connu : il s'étoit ſur-tout diſtingué par ſon attachement à la nouvelle doctrine du pouls.

Entiérement convaincu de la vérité de toutes les obſervations, qu'on peut appeller préliminaires, ſur le pouls ; c'eſt à-dire, de celles qui démontrent la réalité, & l'exiſtence des divers rithmes propres à chaque eſpèce d'évacuation, & à l'action de chaque organe ; M. Coulas s'occupoit principalement, à débrouiller les pouls compoſés & compliqués, dans les maladies nerveuſes, les mieux décidées telles, où le pouls eſt le plus difficile à ſaiſir.

Entr'autres maladies de cette eſpéce,

il parle de celle d'une fille âgée de 22 ans, atteinte de convulsions affreuses, qui lui étoient survenues à la suite d'une espéce de gale à la tête, ou de teigne rentrée. Il fit ses diverses remarques sur cette maladie extraordinaire, devant des témoins irréprochables, tels que » M. *Camuti*, l'un des Médecins » de la Chambre de son Alteſſe Royale, » l'Infant Duc de Parme; M. *Moli-* » *nelli*, fils du célébre Médecin de ce » nom, exerçant à Bologne, M. *Fabre*, » Médecin de Cadix, & M. *de Mainve*, » Médecin à Châlons-sur-Sône ».

C'eſt devant ces témoins inſtruits; c'eſt de concert avec eux, que M. *Coulas*, faiſoit ſes obſervations: ce n'étoit point en Maître qui en impoſe à des Etudians; ce n'étoit pas avec le ton d'un Profeſſeur qui veut entraîner les ſuffrages par ſon autorité; ce n'étoit point en homme qui veut faire du bruit, & ſe faire ſuivre par une cohorte de jeunes gens choiſis & ſoumis à ſes ordres, que M. Coulas ſe conduiſoit: il mettoit dans ſa maniére d'obſerver, la prudence, la ſageſſe & le reſpect pour les opinions de ſes Confréres, requis en pareil cas; tout autre pro-

cédé eût fait ſuſpecter ſes vues. La démangeaiſon d'inſtruire les autres, lorſqu'elle eſt portée à un certain point, dégénére en fanatiſme, auquel ne ſont point ſujets les grands hommes, que ne ceſſe de fournir la Faculté de Montpellier, depuis tant de ſiécles. L'Art d'enſeigner la Médecine, eſt trop ancien, trop connu, dans cette ville, pour qu'on y tolérât les *algarades* de ces Docteurs paſſionnément ſçavans, & uniquement amoureux d'une grande réputation, contre leſquels nous devons nous tenir en garde, comme j'aurai encore lieu de le remarquer dans la ſuite.

La Malade de M. Coulas, qui étoit auſſi vive, qu'ont coutume de l'être les filles de Montpellier, parut jouir d'une aſſez bonne ſanté, pendant deux mois, après la diſparition de ſa teigne, qui ſe fit ſubitement & ſans cauſe apparente. Mais enfin les régles ſe dérangérent: à ce dérangement ſe joignirent la perte de l'appétit, un flux abondant d'urines crues, la proſtration des forces, un grand fonds d'agitation de l'ame, & une douleur vive à la mamelle gauche, avec enflure de cette partie;

mais ſans dureté, & ſans aucun changement de la couleur de la peau.

Cette douleur à la mamelle, jointe aux autres ſymptômes purement nerveux, faiſoit reſſouvenir M. Coulas de la déciſion d'Hippocrate, au ſujet de ces femmes, dont le gonflement aux mamelles, annonce le mauvais état de la tête. L'état déplorable de la malade, faiſoit ſonger à des remédes, qu'on n'auroit même oſé tenter dans une femme, dont le genre nerveux eût été moins affecté. On craignoit la manie; & cependant la ſaignée paroiſſoit d'ailleurs contr'indiquée. On ſe détermina pour l'uſage des bains, & des bains froids plutôt que des chauds & tiédes, à cauſe de l'ardeur extrême que reſſentoit la malade, & parce qu'on avoit éprouvé, que le dégré de chaleur favorable aux malades ordinaires, faiſoit une vive impreſſion ſur la tête de celle-ci, qui ne pouvoit ſupporter, même en ſanté, les pédiluves chauds ou tiédes.

Dès l'uſage du premier bain froid, & enſuite pendant chacun des cinq ou ſix ſuivans, on vit une éryſipéle couvrir la mamelle douloureuſe. Les Aſſiſtans,

accoutumés à l'odeur que répandoit la tête de la malade, lorſque ſa teigne exiſtoit encore, reconnurent la même odeur qui empuantiſſoit la chambre pendant le bain; preuve que la maladie venoit de cette humeur répercutée, & que les bains froids, qui auroient pu la faire rentrer dans tout autre ſujet, la portoient dans celui-ci au dehors. Cependant la toux, un crachotement continuel, & des cardialgies fréquentes, obligérent de ſuſpendre les bains, & de ſe borner à l'uſage des boiſſons délayantes, établi dès le commencement.

Cette interruption des bains n'empêcha pas l'éryſipéle de paroître; mais ce ne fut plus à la mamelle, ce fut à la région épigaſtrique qu'elle ſe montra. Elle diſparut bientôt, & ſa diſparition fut ſuivie d'un accès d'épilepſie des mieux marqués. On uſa, pendant l'accès, de l'application de linges trempés dans de l'eau froide, ſur l'épigaſtre; ils y rappellérent la rougeur; & l'accès épileptique ceſſa.

Il étoit démontré par pluſieurs épreuves, que la froideur de l'eau portoit l'humeur au dehors. On eut recours au

bain, l'éryſipéle revint ſur la mamelle, & ſur le ventre, qui ſe tendit & ſe gonfla. La malade ſe plaignit d'une ardeur inſupportable aux parties de la génération, intérieurement : la cauſe étoit le flot de la matiére, qui ſe portoit d'une partie à l'autre ; on s'occupa à ſuivre ſa marche, à étudier la nature, pour connoître l'endroit par lequel il falloit favoriſer ſa ſortie. On eut recours au pouls, qui juſqu'ici avoit été trop agité, trop convulſif, trop confus, pour qu'on pût reconnoître, par ſon moyen, l'organe déterminé vers lequel l'humeur vouloit ſe porter.

Le pouls s'expliqua enfin ; il étoit *inteſtinal, ſans intermittences ; ſon inégalité étoit telle, qu'on y découvroit un rétréciſſement conſidérable de l'extrémité digitale de l'artére ;* il y avoit auſſi *de l'inégalité du pouls de la matrice, quelques eſpéces de rebondiſſemens, & de plus des eſpéces de petits flots, qui ſembloient courir dans la cavité de l'artére.* Le tems des régles étoit encore éloigné : cependant on crut devoir ſuivre l'intention de la nature, & employer le reméde dont la malade s'étoit bien trouvée, lors du retard des régles, en

bonne ſanté. Les diverſes épreuves faites en ces occaſions, avoient appris, que, dans cette fille, les pédiluves froids étoient plus favorables, pour porter du relâchement, que les chauds. Leur uſage diminua la tenſion du ventre; mais au lieu de provoquer les régles cette fois, il fut ſuivi d'une révolution particuliére dans le pouls, qui devint *ſupérieur décidé*; il ſe mit à *rebondir, avec une élévation marquée de la portion digitale de l'artére, dans l'intérieur de laquelle rouloient ou fourmilloient de petits flots, des eſpéces de globules.*

M. Coulas annonça une hémorragie du nez; il dit que la choſe preſſoit, que tout d'un coup le pouls qui *portoit en bas* avoit changé de détermination, & *portoit en haut d'une maniére très-marquée.* Ayant de plus obſervé, que le pouls *nazal* étoit plus exprimé au bras gauche, qu'au droit, il aſſura que la malade ſaigneroit de la narine gauche: il penſoit à rappeller le ſang vers les parties inférieures: il ſongeoit à la ſaignée du pied, & au bain des parties inférieures; mais il héſitoit, ayant à contrarier ſi évidemment la nature: elle décida la queſtion; l'hémorragie de la

narine parut, & bientôt après une attaque d'épilepſie la ſuivit.

Quel parti prendre après l'attaque qui fut violente, & qui déconcerta toutes les fonctions, qui fit rentrer le pouls dans ſon état habituel *d'irritation, d'incertitude, d'acriſie ?* L'Obſervateur crut devoir appeller un de ſes Confréres. On donna la préférence à M. Fouquet, comme étant plus habitué à s'occuper du pouls, qui avoit été pris pour la bouſſole de la maladie, & avoit été ſuivi juſqu'ici, d'après les explications & les deſcriptions qu'en avoit donné M. Fouquet lui-même. Ce Médecin craignit que l'épilepſie ne devint habituelle & déſeſpérée; il diſcuta avec M. Coulas, les avantages & les déſavantages de la ſaignée, des purgatifs & des autres remédes; il eut égard à l'idioſyncraſie de la malade, qui rendoit, pour elle, les bains tiédes ſi funeſtes, & les froids ſi ſinguliérement favorables; il remarqua ſur-tout que, s'il étoit vrai que les bains froids avoient coutume de porter le ſang vers la matrice, il n'étoit pas moins à craindre, (ſuivant les notions ordinaires qu'on a ſur cette matiére) que ces bains ne fuſſent, comme les pédiluves

froids, ſuivis de quelque attaque. On héſita, on demeura dans l'incertitude pendant quelque tems.

Enfin voici ce qui fut arrêté entre ces deux connoiſſeurs du pouls. Voyant qu'il redevenoit *portant à la matrice*, ils ne purent s'empêcher de ſe livrer entiérement aux vues de la nature : nous verrons, diſoient-ils, ce que le pouls exprimera lorſque nous baignerons la malade, qui a beſoin de ſecours; puiſqu'elle continue de ſouffrir beaucoup de ce feu, qui a gagné le vagin & la matrice; puiſque les boiſſons intérieures ſont ſans effet : baignons-là comme elle aime à être baignée : ſi lorſqu'elle ſera dans l'eau, le pouls demeure inférieur, on s'en tiendra là; ſi au contraire il devient ſupérieur, comme lors du pédiluve, on la retirera du bain.

Ce parti ayant été pris, on plongea la malade dans l'eau froide; on la mit dans un lieu obſcur & privé de toute lumiére, qui auroit pu déranger un genre nerveux ſi facile à émouvoir, ſi ſinguliérement diſpoſé. On garda un profond ſilence, conformément aux ſages avis des Anciens, qui avoient calculé les effets des impreſſions de la lumiére

lumiére & du bruit, ſur des malades menacés de phrénéſie, ou de quelqu'autre affection de ce genre.

M. Coulas ſe met en poſition de tâter le pouls, pendant que la malade entre dans le bain : elle ſe tint d'abord droite, baignant ſeulement ſes jambes. Le pouls eſt alors *irrité, ſaiſi, retréci ;* ce premier effet n'étonna pas l'Obſervateur : cependant il y a un peu du pouls *capital ; l'artére eſt ſaillante & ſortante en dehors, à l'extrémité digitale ;* mais cette *ſaillie* diminue, & la malade dit qu'elle a moins de mal à la tête : l'artére *ſe développe dans toute ſa longueur ;* M. Coulas demande s'il y a encore du mal à la tête ; la malade répond que non. On la fait aſſeoir dans l'eau : le caractére *ſupérieur & capital*, ne reparoît point ; au contraire le pouls devient *inteſtinal, inégal & retréci ſenſiblement vers l'extrémité digitale.* A ce ſigne M. Coulas s'informe de l'état du ventre ; la malade répond qu'il s'étend & ſe gonfle, & que la tête eſt tout-à-fait dégagée. Bientôt après le pouls devient *roide, ſes battemens ſe font avec fougue ;* il paroît une éryſipéle ſur tout l'hypogaſtre ; M. Coulas annonce les régles, & qu'il n'y aura point d'atta-

que d'épilepſie : il eſt confirmé dans ſon jugement, par le *fourmillement utérin* qu'il ſent dans le pouls ; ce *fourmillement* ſe fait ſentir à chaque pulſation : vous avez vos régles, dit M. Coulas à la malade ; elle répond que cela eſt vrai.

Le pouls ſe dérange encore, ou plutôt il ſe complique ; il prend les irrégularités & les *inégalités de l'inteſtinal*, ſans perdre le rithme utérin. L'Obſervateur annonce le dévoyement : la malade va à la garde-robe dans ſon bain, & en maniére de fonte. Le pouls utérin reprend le deſſus avec force ; il ſurvient une évacuation conſidérable de ſang, annoncée : on craignit qu'il ne s'enſuivît une perte ; on tira la malade du bain ; ſes régles s'arrêtent, & l'éryſipéle de l'hypogaſtre diſparut ; le jugement ne fut pas complet.

Le lendemain, mêmes raiſons s'offrent pour l'emploi du bain froid ; on eſt encouragé par l'effet du précédent : tout s'y paſſe du côté du pouls, & du côté de l'apparition des régles, comme dans le premier bain. Mais la malade qui a les régles dans le bain, tombe dans le ſilence ; elle ne répond pas lorſqu'on l'appelle ; elle eſt dans un aſſoupiſſe-

ment qui allarme : on la réveille, elle se rendort ; elle se plaint au bout de quelque tems d'un besoin pressant de prendre nourriture ; & toujours l'écoulement menstruel, décélé par le pouls, autant que par la teinte rouge que prend l'eau du bain, va son train. Elle sort enfin du bain.

Bientôt après, le visage se couvre d'une éryſipéle, non sans que le pouls prît le caractére *supérieur & capital.* On crut pouvoir encore faire prendre le bain ; & à la grande surprise des Observateurs, l'éryſipéle descend, comme à vue d'œil, sur toute l'étendue de la poitrine ; elle quitte le visage, & le pouls devient *pectoral bien marqué, large, mollet, élevé du côté de la portion cubitale de l'artére.* On aura peine à le croire ; le fait est pourtant vrai : l'éryſipéle descend de la poitrine sur le ventre, comme une flamme qui passe d'un lieu à un autre, le pouls suit & indique cette marche ; le voilà *inférieur*, & toujours la malade est dans le bain ; peu-à-peu il redevient utérin ; & les régles qu'on annonce, & qu'on voit, pour ainsi dire, descendre de la face, jusqu'aux parties de la génération,

(s'il eſt permis de juger ainſi la marche du ſang), coulent abondamment.

Il arriva dans le cours de ce traitement, qui dura pluſieurs jours, qu'on s'apperçût que l'eau, échauffée à un certain point, par la chaleur de la malade, lui devenoit préjudiciable: le pouls dans ce cas, perdoit ſon *rithme utérin*, & devenoit capital; on ne le fixoit, on ne le déterminoit inférieur, on n'aſſuroit les régles, qu'en renouvellant l'eau du bain, même dans le tems que la malade y étoit plongée.

Ici finit l'obſervation de M. Coulas, qui n'a prétendu faire que l'hiſtoire d'un mouvement des régles extraordinaire, celle du pouls dans un tems ſingulier, d'une maladie devenue chronique: il ſe propoſoit de donner la ſuite, dans un ouvrage qu'il méditoit. » Ce » que je rapporte, dit-il, paroîtra ſans » doute extraordinaire: il y a lieu de » craindre qu'on ne refuſe à mon rap- » port, la croyance que je me flatte » pourtant de mériter: j'aſſure ce fait » avec toute la bonne foi, dont un » honnête Médecin eſt capable: je » n'annonce rien qui ne ſoit conforme » en tout point à la plus exacte vérité ».

M. Coulas en appelle enſuite au témoignage des Médecins nommés ci-deſſus, qui étoient préſens.

J'ai cru devoir recueillir cette obſervation importante, qui fait époque dans l'hiſtoire du pouls : les Obſervateurs curieux, qui apprendront un pareil fait, pourront eſſayer de le vérifier. Si quelqu'un ſuſpectoit le traitement, il doit faire attention qu'il a été amené par une ſuite de circonſtances qui ne ſe rencontrent que difficilement, & qu'il ſervira de point de partance, ou de régle, pour des Médecins qui pourroient ſe trouver embarraſſés au ſujet des régles, dans des femmes éminemment nerveuſes, & dont la tête ſe reſſent de l'effet d'un levain qui fait ſurabonder la ſenſibilité naturelle. Mais les mouvemens critiques, apperçus, ſaiſis, ſi bien débrouillés par le tact du pouls, rendent ſur-tout l'obſervation de M. Coulas précieuſe : elle offre de ces complications, dont l'Auteur *des Recherches* a le premier ſenti l'exiſtence & la ſingularité, & qu'il a eſſayé de dénouer. Si l'on dit que ces cas rares, ne peuvent pas être d'une grande utilité : on répond que de pareilles allures du pouls, ſe rencontrent dans les maladies les

plus ordinaires; que les divers rithmes ſont autant de modifications qu'il prend, comme un inſecte, ſi je l'oſe dire, remue ſes diverſes pattes : la nature pourſuit la matiére de la maladie alternativement dans chaque organe, & à coups redoublés, en employant des intervalles plus ou moins longs; elle ſe retourne ſuivant le beſoin le plus preſſant; ces tours & détours ſont expliqués par le pouls, & peut-être par les urines, & par d'autres ſignes.

Appliquez-vous donc à entendre la nature, & à l'écouter, à la prendre ſur le fait; occupez-vous de la guériſon de vos malades, c'eſt votre objet principal. Apprenez comment la nature ſe conduit, & par quelles voyes elle marche; juſqu'où elle a beſoin que vous l'aidiez; en combien de cas elle rejette vos ſecours; combien de fois vous cauſez l'épouvante & l'allarme, tandis qu'elle opére bien, & va droit à la ſanté, par des moyens qui vous ſemblent devoir amener la mort. Si vous n'êtes point frappé de ce dégré de ſenſibilité induſtrieuſe que le génie ſeul enfante; ſi vous n'êtes un amant tendre, curieux, & même jaloux de la nature, faites ſaigner vos malades lorſqu'ils ont chaud,

& n'oubliez pas de leur faire boire pluſieurs pintes d'eau par jour : purgez les toutes les fois que vous pourrez leur perſuader qu'ils ont beſoin d'être nettoyez ou recurez, comme des chaudrons, & qu'ils ont un amas énorme de pourriture ; purgez-les, dis-je, au moins *alternis diebus*, ou même réglément tous les jours ; pourquoi non ?

Enfin, lorſqu'ils ſeront guéris, ils penſeront à vous témoigner leur reconnoiſſance ; & lorſqu'ils ſeront morts, d'autres vous la témoigneront pour eux : enſuite vous ferez des hiſtoires de ceux que vous avez ſaignez & purgez tant de fois, & qui ſont guéris, & de ceux que vous avez ſaignez & purgez tant de fois, & qui ſont morts. Serez-vous Médecin ! de bonne foi y verrez-vous bien clair ! ne vous direz-vous pas quelquefois à vous-même : comment ! M. Coulas voyoit tant de choſes au pouls, & moi je n'y vois rien.

N°. XLIII

JUGEMENT de Monſieur DESBREST, Docteur de Montpellier, & Médecin à Cuſſet.

JE vois avec un vrai plaiſir, que pluſieurs Médecins s'attachent à la Doctrine du pouls : le Journal de Médecine, dépôt précieux des progrés de l'Art, commence à retentir des nouvelles découvertes que l'on fait en ce genre, & qui nous en font eſpérer encore de plus grandes. L'Art de guérir acquerra, par l'uſage de cette doctrine, le dégré de perfection dont il eſt ſuſceptible, & par là, deviendra auſſi utile, qu'il a été funeſte, lorſqu'il a été exercé par certaines gens....

Si nous ne pouvons pas nous flatter de voir ceſſer les abus dont nous nous plaignons, qu'il nous ſoit permis d'eſpérer, que la doctrine du pouls ſera l'époque d'une révolution heureuſe, dans la Médecine.... Je me garderai bien de dire, que je diſtingue toutes les nuances qui caractériſent les diffé-

rens pouls critiques... Mais ce que je puis dire, ce que j'oſe même dire hardiment, c'eſt que depuis que je connois l'ouvrage des Recherches ſur le Pouls, & les autres ouvrages de ce genre, j'ai été plus réſervé dans l'application des remédes, ſur-tout de ceux qui produiſent de grands effets, qui occaſionnent des effets très-ſenſibles dans les maladies, de ceux enfin qui décident ſouvent de la vie des hommes. Les ſaignées & les purgations qui s'oppoſent ſi puiſſamment aux efforts critiques de la nature, doivent particuliérement être comptées dans ce nombre....

La doctrine du pouls traverſe les ſyſtêmes, qui n'ont pas l'expérience & l'obſervation pour fondemens: elle demande une étude particuliére, & une application conſtante à un nouveau genre d'obſervations difficiles à ſaiſir, & qui rebutent par la difficulté qu'elles préſentent....

Je crois qu'avec un peu d'attention, on peut parvenir à connoître les pouls critiques ſimples. Quant aux pouls compoſés, la choſe eſt plus difficile; & la difficulté augmente, lorſqu'ils ſont compliqués: cependant en ſuppoſant qu'on ne puiſſe parvenir à ce dégré de con-

noiſſance, qui caractériſe les obſervations de l'Auteur des *Recherches*, il n'eſt pas moins vrai que cette étude doit être d'un grand ſecours, dans la pratique de la Médecine... J'ai ſouvent annoncé des ſaignemens de nez, qui ont répondu à ma prédiction : je crois pourtant qu'il eſt poſſible, qu'un autre Obſervateur ne trouve pas dans le pouls, qui annonce le ſaignement de nez, les marques auxquelles je l'ai reconnu, mais qu'il ſe forme une autre idée de ce pouls, & qu'il le reconnoiſſe aux ſignes qui lui ſervent à le déſigner lui-même. Les hommes ont ſouvent une façon de ſentir différente les uns des autres : nous avons mille exemples de cette vérité ; mais qu'importe au reſte, que l'impreſſion que fait ſur mon doigt, le pouls rebondiſſant nazal, ſoit différente de celle qu'il fait ſur le doigt de M. de Bordeu ; pourvu que nous connoiſſions l'un & l'autre ce pouls, aux ſignes qui nous ſervent à le diſtinguer, & à l'idée que nous nous en formons... Chaque Obſervateur peut en ſon particulier, ſe former une idée particuliére de chaque pouls, & le connoître à l'idée que ce pouls lui fournit, & à l'impreſſion qu'il fait ſur ſon doigt : le

point essentiel est de distinguer les pouls les uns des autres; & je pense qu'on peut y parvenir, ainsi que Solano, Nihell, M. de Bordeu, &c.

Le pouls simple des régles, me paroît un des plus aisés à connoître, & je m'y trompe rarement: cependant ce pouls ne fait pas exactement sur moi la même impression qu'il fait sur M. de Bordeu; il me paroît moins développé que dans l'état naturel: il a bien un petit rebondissement, presque à chaque pulsation; mais ces pulsations semblent finir en pointe; on diroit que ce pouls va se perdre & s'échapper au doigt qui le touche. Pour le sentir de la maniére dont je l'exprime, il faut appuyer légérement le doigt sur l'artére: si on presse davantage, alors il acquiert plus de force, les vibrations sont plus vives.... C'est particuliérement dans le tems que les régles coulent, qu'on sent ce pouls tel que je viens de le décrire. Mais quelques jours après, ou avant l'écoulement des régles, ce pouls est différent; il est plus vif, plus élevé, plus développé, plus fort; les pulsations paroissent arrondies, au lieu que dans le premier cas, elles finissent en pointe.

Je dis aussi que le pouls, quelques

jours avant, ou après l'écoulement des régles, reſſemble beaucoup au pouls de la groſſeſſe, & que plus on approche de l'inſtant où elles vont couler, ou de celui où elles doivent finir, plus il diminue de force, & s'approche de l'état de celui qui accompagne leur écoulement. Entre plus de cent obſervations que je pourrois citer, & où j'ai annoncé l'écoulement des régles, je me contenterai de deux ou trois.... Le pouls de la groſſeſſe a des caractéres particuliers, qui le diſtinguent du pouls naturel des femmes, & qui pourroient le faire confondre avec celui qui annonce que les régles vont paroître, ou qu'elles ont ceſſé depuis peu de couler. Il eſt plus élevé, plus fréquent, plus égal que le pouls propre de la matrice: il a auſſi plus d'élévation & de fréquence, que dans l'état de ſanté; les redoublemens ſont moins ſenſibles, que dans le pouls ſimple de la matrice; & les battemens de l'artére, au lieu de ſe terminer en pointe, comme ce dernier, paroiſſent plus arrondis. Les divers dérangemens qui arrivent aux femmes groſſes, peuvent occaſionner différentes modifications dans ce pouls: cependant il conſerve toujours un caractére qui lui eſt

propre, & qui consiste dans *la fréquence, la légére réduplication, l'élévation, la tension, & sur-tout l'arrondissement de la pulsation.*

La jeune femme d'un Chirurgien de Riom en Auvergne, qui étoit mariée depuis peu, & qui avoit eu ses régles à la derniére époque où elle les attendoit, me fit tâter son pouls; il étoit plus élevé, plus tendu, plus fréquent & moins égal, que le pouls de santé: il avoit d'ailleurs une légére *réduplication, & l'arrondissement* de la pulsation. Je lui annonçai que je la croyois enceinte. Son mari, à qui elle fit part de ma prédiction, protesta qu'il n'étoit pas possible de connoître la grossesse au pouls. Je fus informé dans le tems, que ma prédiction s'étoit trouvée exactement vraie.

Une jeune Dame de Cusset, qui avoit eu trois enfans, & qui attendoit ses régles, me donna son pouls à tâter. Je lui annonçai qu'elle étoit grosse, quoiqu'elle n'eût encore aucun des symptômes qui accompagnent le commencement de toutes ses grossesses. Les dégoûts & les maux de cœur suivirent de près ma prédiction....

J'annonçai à une autre Dame, qui

étoit dans le premier mois d'une ſeconde groſſeſſe, qu'elle étoit enceinte; prédiction que je lui ai ſouvent réitérée par la ſuite, malgré ſa perſévérance à nier le fait : il ne lui eſt plus poſſible de diſſimuler, combien j'avois rencontré juſte....

On ne doit pas conclure de ce que je viens de dire, que je ne me trompe jamais dans la prédiction des criſes : il s'en faut de beaucoup.... il faut tant d'expérience, d'application, de délicateſſe dans le tact; que je ne dois pas eſpérer de faire jamais de grands progrès dans cette brillante carriére, ouverte aux Praticiens, pour le ſalut des malades. Je trouve quelquefois tant de confuſion, d'indéciſion dans les différens pouls critiques, qui ſe préſentent dans ma pratique, que mes prédictions ne ſont point du tout certaines.

Indépendamment de tout cela, la doctrine du pouls, je le répéte, eſt à mes yeux la plus belle découverte qui ait été faite juſqu'à préſent en Médecine : j'oſe même prédire qu'elle prendra faveur, qu'elle diſſipera tous les vains raiſonnemens, & les ſyſtêmes ridicules qui ont été imaginés, pour rendre raiſon des faits que nous ne

concevrons jamais; parce que la nature a des ſecrets impénétrables. Le plus grand avantage que nous pouvons retirer de cette doctrine, eſt celui d'apprendre à obſerver, avant de raiſonner; c'eſt par conſéquent celui d'apprendre à guérir nos malades.....

* En parlant ailleurs d'un malade attaqué d'une fiévre demi-tierce, M. Desbreſt s'explique de la maniére qui ſuit.

Le malade avoit eu pendant le cours de ſa maladie pluſieurs petits ſaignemens de nez, & j'en avois annoncé quelques-uns: ces petites hémorragies étoient toujours précédées du pouls rebondiſſant de M. de Bordeu: je dois même dire, que cette eſpéce de pouls m'étoit connue, long-tems avant que j'euſſe lu les obſervations de cet Auteur.

Il eſt vrai que je ne regardois pas ce pouls, comme annonçant toujours une hémorragie: je le nommois pouls de diſſolution, & je regardois l'hémorragie qui le ſuivoit, comme une nouvelle preuve de la diſſolution du ſang; auſſi, lorſque je rencontrois cette eſpéce de pouls, je ne faiſois jamais ſaigner

mes malades : je leur demandois toujours, s'ils n'avoient point eu de saignement de nez, & je ne manquois pas de prescrire des antiseptiques, qui produisoient ordinairement de bons effets.

J'ajouterai que le pouls nazal, que j'appellois pouls de dissolution, a un caractére singulier dont l'Auteur des *Recherches* ne fait point mention, mais que j'ai observé constamment : ce pouls rebondissant fait éprouver au doigt qui le touche attentivement, une sensation désagréable, un petit engourdissement bien marqué, dont tous les Observateurs qui ont le tact délicat, s'appercevront aisément : d'ailleurs ce pouls n'a point de consistence ; il céde aisément au doigt qui le presse, & il se fait sentir alors dans presque toute la partie du doigt, qui appuye dessus, mais particuliérement dans les endroits où il est moins gêné ; c'est-à-dire, dans les deux parties latérales du doigt qui, à cause de leur convexité, appuyent moins fortement que la partie moyenne de ce même doigt. Je l'ai observé tel, dans les Hôpitaux de l'armée, pendant plus de quinze jours de suite, chez les mêmes

malades, attaqués de fiévres malignes épidémiques: lorſqu'il reſte conſtamment tel, je crois qu'on pourroit le nommer pouls de diſſolution.

L'hiſtoire de tous les tems (dit encore M. Desbreſt), ne nous a malheureuſement que trop ſouvent convaincus, combien les erreurs les plus dangereuſes ont de facilité à ſe répandre; tandis que les vérités les plus utiles & les plus intéreſſantes, ne s'établiſſent, qu'après avoir long-tems lutté contre les traits de la malignité des hommes, & lorſqu'on eſt venu à bout de détruire tous les raiſonnemens, que la fauſſeté de leur jugement, ou leur mauvaiſe foi, ont pu leur fournir... La doctrine du pouls, découverte utile, conduira ſon Auteur à l'immortalité (j'aime à parler, pour ôter toute équivoque, de l'Auteur des Recherches): elle va changer la face de la Médecine... (*Journ. de Méd. Octobre* 1761; *Février* 1768, *& le ſupplément à l'année* 1770).

Réflexions de l'Editeur.

On ne prendra pas le témoignage de M. Desbreſt, pour une de ces approbations mendiées, ou pour un de

ces aveux que la politeſſe dicte aux ames douces & honnêtes qui n'aiment point à contredire: M. Desbreſt doit encore moins être regardé comme un de ces enthouſiaſtes qui ſe livrent ſans réſerve aux nouveautés.

Ce qu'il dit, eſt non-ſeulement la confirmation du ſyſtême général des *Recherches*; mais il va plus loin; il découvre des caractéres particuliers; il ſuit la nature avec opiniâtreté, & avec cette délicateſſe de ſentiment, qui eſt réſervée aux vrais Maîtres de l'Art: il répond d'un ſeul mot à mille queſtions, que la pareſſe, le défaut de goût, ou d'obſervation, & même le tact particulier des Obſervateurs, peuvent ſuggérer; car chacun a ſa touche différente, ainſi que le remarque judicieuſement M. Desbreſt; chacun peut peindre, à ſa maniére, ce que le tact lui dicte, au ſujet du pouls.

Mais qu'importe que l'expreſſion, ou la maniére de rendre les obſervations, ne ſoit pas préciſément la même; pourvu que les Obſervateurs conviennent, qu'il y a, dans les rithmes du pouls, un langage particulier, que chaque Médecin doit & peut entendre.

Ce ſigne, le pouls, eſt la bouſſole

du Médecin, ſans doute; mais chaque Obſervateur conduit & manie cette bouſſole, ſuivant les régles que la pratique lui a appris: chacun d'eux peut, par le tact du pouls, diſtinguer les criſes ſimples & les compliquées; il peut conſidérer les rithmes du pouls, qui les annoncent, par un côté particulier, & graver dans ſa mémoire ces différens rithmes, qui lui rendent déſormais tel pouls impoſſible à confondre avec aucun autre.

Toutes les vérités qui s'apprennent par la pratique, font dans l'eſprit de ceux qui les apperçoivent, une ſenſation particuliére, qu'on doit ſeulement rapporter à la diſpoſition des organes des ſens de chaque individu. Vainement donc prétendroit-on combattre la doctrine du pouls, en diſant qu'on n'apperçoit pas préciſément les mêmes nuances obſervées par les premiers Obſervateurs: ces légéres différences n'importent de rien; pourvu qu'on diſtingue dans le fait, les révolutions que le pouls prépare & annonce.

J'aime à rappeller ce que M. Desbreſt remarque, que la doctrine du pouls doit changer la face de la Mé-

decine : c'eſt-là, un aveu que les adverſaires de cette doctrine font, de même que ſes fauteurs; elle a donc un objet qui eſt digne de la plus grande conſidération & du plus profond examen. Mais il nous manque encore, une ſuite d'hiſtoires de maladies, qui ayent été traitées uniquement d'après les ſignes tirés du pouls : il nous manque auſſi une comparaiſon de pareilles hiſtoires, avec celles d'autres maladies, traitées par les autres ſyſtêmes, où les Médecins puiſent ordinairement leurs indications.

J'ai quelquefois imaginé voir un malade traité, 1°. par un Médecin, rigoriſte ſectateur d'Hippocrate; 2°. par un Galéniſte, purement tel; 3°. par un Chymiſte bien déterminé; 4°. par un Méchanicien bien décidé; 5°. par un rigoriſte ſectateur de la doctrine du pouls; 6°. par un empyrique ignorant tout ſyſtême : je voudrois ſçavoir juſqu'à quel point tous ces Médecins & leurs maniéres diverſes de ſuivre une maladie, s'accorderoient; je crois que celui qui fonderoit ſon traitement ſur l'aſſemblage & le choix ſage & éclairé de toutes ces méthodes, ſeroit le plus heureux & le plus utile.

Il y a auſſi parmi les ſectateurs du pouls eux-mêmes, deux grandes branches particuliéres, deux maniéres de voir le pouls; l'une eſt de le regarder comme une ſource de connoiſſances, ſeulement propres à prognoſtiquer dans les maladies; l'autre de prendre les rithmes du pouls, pour le fondement des divers moyens à ſuivre dans le traitement.

Je trouve le germe de ces deux ſortes de ſectateurs du pouls, dans le commentaire de l'ouvrage de Cox. Ce Médecin Anglois, par exemple, purgeoit, dès qu'il trouvoit le pouls inteſtinal; M. Michel l'avoit devancé ſur ce point. L'Auteur des Recherches n'a pas expliqué ſa maniére de penſer à ce ſujet: encore une fois, nous manquons d'une application de la doctrine du pouls à la pratique journaliére, & il eſt tems d'en venir là, comme je le diſois dans mes Réflexions préliminaires.

Nous ſouhaiterions qu'un Médecin, qui auroit le ſçavoir & l'expérience de M. Desbreſt, entreprît de nous éclairer ſur cette importante matiére. Voici quelques queſtions qui pourroient mériter ſon attention.

1°. Le pouls portant à l'hémorragie du nez, faut-il ſaigner ; & faut-il ſaigner du bras, ou du pied 2°. Le pouls étant ſtomachal, faut-il toujours faire vomir ? 3°. le pouls étant inteſtinal, faut-il purger ? 4°. le pouls de la ſueur exige-t-il des remédes ſudorifiques ? 5°. dans les criſes compliquées, vers quel tithme du pouls, faut-il qu'un Praticien dirige ſes remédes ? 6°. Les pouls critiques ſont-ils des commencemens de criſe, qu'il ne faille ni avancer ni retarder ? 7°. Le pouls des régles indique-t il la ſaignée du pied ou celle du bras ? 8°. Le pouls non critique ne ſeroit-il pas le ſeul, qui indiqueroit ou permettroit d'adminiſtrer des remédes ; & quel remédes pourroit-on employer, pour changer le pouls non critique en critique ?

Nous invitons M. Desbreſt, & tous les Médecins auſſi ſçavans & auſſi pleins du déſir de voir proſpérer l'Art, que lui, à travailler à la réſolution de ces problêmes.

✻

N°. XLIV.

JUGEMENT de Monſieur DUFOT, Médecin penſionnaire de la ville de Laon.

DANS une fiévre putride ardente, maſquée ſous les ſymptômes d'une péripneumonie très-vive, & épidémique, j'ai eu occaſion d'obſerver les pouls critiques ſupérieurs & inférieurs, dont la connoiſſance eſt ſi néceſſaire, pour ſçavoir en quel tems de la maladie, il faut laiſſer agir la nature; afin de ne pas troubler ſon travail. C'eſt avec reconnoiſſance que je publie ici devoir à M. de Bordeu, ces connoiſſances ſur le pouls, lorſque jadis Médecin de la Charité de Paris, il ſe faiſoit un vrai plaiſir d'inſtruire les jeunes Médecins qui le ſuivoient dans le traitement des maladies de cet Hôpital. Cet heureux Praticien a ſi bien mérité du genre humain, par ſes ſçavantes & ineſtimables *Recherches ſur le Pouls*, que ſes ouvrages feront une époque bien précieuſe dans l'hiſtoire de la Médecine.

Hunc ego beatiſſimum exiſtimo, qui bonæ manſuræque famæ præſumptione fruitur, certuſque poſteritatis, cum futura gloria vivit. Perſonne n'eſt plus heureux que celui qui jouit d'une grande & ſolide réputation, & qui, sûr des ſuffrages de la poſtérité, goûte par avance toute la gloire qu'elle lui deſtine. (*Mémoire ſur les maladies épidémiques, qui depuis cinq ans, ont régné dans le pays Laonnois* 1770).

Réflexions de l'Editeur.

LA reconnoiſſance inſpire à M. Dufot des ſentimens peu communs: il a vu naître la doctrine du pouls, & il l'a ſuivie dans ſes développemens: il l'appuye aujourd'hui de ſa déciſion, qu'on ſçait être d'un grand poids; puiſqu'elle a pour fondement une expérience raiſonnée & ſouvent répétée.

Ce qu'il dit de ſon exactitude à ſuivre les Hôpitaux, pendant qu'il étoit Etudiant, me rappelle que, de tout tems, nos Hôpitaux ont été ouverts à ceux qui déſirent ſérieuſement de s'inſtruire; de tout tems ils y ont trouvé, non des Maîtres durs & abſolus, mais des Confréres toujours prêts à les conduire,

duire, par les voyes d'une ſaine pratique, au courant des découvertes nouvelles, & des diverſes tournures que l'Art prend de demi ſiécle en demi ſiécle.

L'Hôpital de la Charité de Paris, dirigé par des Religieux aſſez inſtruits, a eu toujours, depuis ſa naiſſance, beaucoup de réputation, ſur-tout pour raiſon du choix qu'ils ont ſçu faire des Médecins, à qui le ſoin des malades a été confié.

J'aurois les mêmes louanges à donner aux autres Hôpitaux de Paris, & à pluſieurs du Royaume; mais je me bornerai à dire quelque choſe de l'Hôpital de St. Eloi de Montpellier.

Cet Hôpital eſt ouvert aux Etudians qui ſont en état de profiter des leçons qui s'y donnent, c'eſt-à-dire, des maladies qui y ſont traitées, & des remarques que les Médecins y font ſur ces maladies. L'Hôpital dont je viens de parler, n'eſt pas le ſeul endroit où l'on s'inſtruiſe de la pratique, à Montpellier.

Pluſieurs ſiécles ſe ſont écoulés, depuis que cette ville fut regardée comme le vrai temple d'Apollon : c'étoit le tems où l'Ecole de Salerne, en Italie,

& celle de Montpellier (qu'on appelle aujourd'hui *Ludovicée*), se formérent des débris des Ecoles des Arabes, & absorbérent tout le sçavoir des Juifs, qui n'étoit pas alors à négliger.

Dès cette première époque, qui remonte jusques vers le onziéme siécle, Montpellier avoit ses Professeurs qui instruisoient la jeunesse, & qui venoient de succéder aux Marcellus, aux Ausone, aux grands Médecins de l'Aquitaine. Il y a plus de deux cent ans, qu'un Professeur est chargé, à Montpellier, de s'étendre au long sur ce qui concerne la pratique.

Lors de cette même époque, on s'apperçut, comme les Mémoires sur l'histoire de cette Faculté le prouvent, qu'un seul homme n'est pas en état d'enseigner à la jeunesse les élémens de la théorie & de la pratique de l'Art; c'est pourquoi nos Souvérains eurent soin d'ordonner que plusieurs Maîtres se partageroient ces utiles travaux.

On pouvoit acquérir les connoissances nécessaires, non-seulement dans le sein de la Faculté, & par les leçons de ses Membres principaux, les Docteurs Régens & les Professeurs; mais encore parmi les Médecins pratiquans

dans la ville, à qui on distribua les différens quartiers, sous le nom de Médecins de la Miséricorde, ou des pauvres

Ces Médecins conduisoient les Etudians aux lits de leurs malades ; & c'est-là que se faisoient des observations & des expériences, sages, utiles, réfléchies ; c'est-là que passoit, de l'un à l'autre, la tradition de la bonne pratique.

Un seul homme chargé du pesant fardeau de donner des leçons aux jeunes gens, auroit pu, en leur apprenant ses opinions particuliéres, leur laisser ignorer celles de plusieurs Maîtres, non moins dignes d'être écoutés.

Ainsi les Etudians passoient successivement par les mains de différens Maîtres, & ils corrigeoient, ou éclaircissoient les dogmes de l'un par ceux de l'autre : ainsi on s'instruisoit de la pratique, par tous les côtés possibles ; ainsi on évitoit la trop grande uniformité, la monotonie, toujours pernicieuse dans un Art qui a autant de faces que la Médecine, & dans lequel le génie ne souffre qu'impatiemment des entrâves.

Ce seroit se former une très-mau-

vaiſe idée de l'Art, que d'imaginer qu'un ſeul Profeſſeur puiſſe, quelques ſecours qu'on lui fourniſſe, remplir une tâche que pluſieurs Maîtres peuvent à peine remplir. Hippocrate lui-même, s'il revenoit parmi nous, ne pourroit pas tout ſçavoir & tout enſeigner, il ſuivroit & apprendroit aux autres ſon ſyſtême & ſes opinions; & Van-Helmont pourroit enſeigner quelque choſe aux diſciples d'Hippocrate.

Notre Art, qui conſiſte à étudier la nature dans toutes ſes faces, a des principes qu'il n'eſt guéres poſſible de déterminer, eu égard aux circonſtances infiniment variées dans leſquelles on en fait l'application; de-là vient qu'il n'eſt point ſujet à une autorité impérieuſe qui captive, comme la Théologie & la Juriſprudence: il eſt, ſi nous pouvons le dire ainſi, un compoſé de couleurs & de nuances différentes, qu'un ſeul homme ne ſçauroit, dans tous les cas, aſſembler, diſtribuer & varier, comme il convient.

J'eſtime donc très-important, que la Médecine ne ſoit pas enſeignée par un ſeul homme, quelque ſçavoir qu'il ait: eh! quel qu'il puiſſe être, oſeroit-il ſe charger de tout expliquer, de

tout analyſer, de prévoir ou d'obvier à tous les cas poſſibles, de calculer le bon & le mauvais de toutes les Méthodes? Oſeroit-il ſe promettre de répondre à toutes les queſtions, que des jeunes gens, pleins de feu & de ſagacité, lui feroient? Pourroit-il en un mot pourvoir à tous les beſoins de ces jeunes plantes, dont la culture importe tant au bien de la Société, & exige des ſoins ſi variés?

S'il eſt donc vrai, que ce qu'on appelle une Ecole pratique, ſoit une choſe néceſſaire, il eſt évident qu'elle ne doit pas être concentrée dans les murs d'un ſeul Hôpital, ni confiée aux ſoins d'un ſeul homme.

Que pluſieurs Maîtres ſe partagent, comme à Montpellier, le ſoin de conduire les jeunes gens chez les malades; que chacun ait ſes Diſciples chéris, & avec leſquels il ſympathiſe d'une maniére particuliére: qu'ils ayent, ſuivant la liberté permiſe par l'Art, chacun leur méthode, & qu'ils cherchent à la faire valoir. Mais que la jeuneſſe ne ſoit pas irrévocablement ſoumiſe à n'écouter qu'un ſeul Maître, à n'apprendre ſans ceſſe que la même leçon.

C'eſt d'après ces principes raiſonna-

bles, que l'on a toujours procédé en France, où, ſans donner à aucun Médecin d'Hôpital des droits excluſifs, pour enſeigner, on leur a permis à tous de communiquer leurs idées, leur pratique, leurs découvertes, ſuivant leur goût & leur génie.

Si je ne m'écartois pas trop de mon ſujet, j'ajouterois que l'utilité des Hôpitaux, qui eſt réelle à quelques égards, ne s'étend pas juſqu'à devoir faire conſidérer ces maiſons publiques, où l'on ſuit néceſſairement une ſorte de coſtume, comme les meilleures Ecoles de pratique, qu'il ſoit poſſible d'avoir : j'aime mieux des Ecoles diſperſées comme celles de la Miſéricorde, dont j'ai parlé ; j'aime mieux que chaque maiſon d'un malade, ſoit une petite Ecole, où un Médecin peut faire briller ſes connoiſſances plus utilement, que dans un Hôpital.

Dirai-je auſſi que j'ai oui des Philoſophes & des Médecins habiles, être bien moins pénétrés d'admiration, qu'on ne l'eſt communément, ſur l'établiſſement de ce grand nombre d'Hôpitaux, dont toutes nos grandes & petites villes ſont fournies, & dont les dépenſes, l'éclat & le dehors, ſont

plus propres à faire briller la charité & la magnificence des Fondateurs, qu'à procurer aux malades plus de commodités, & de soulagement. Il faut avoir suivi des Hôpitaux, pour n'être point ébloui de leur pompe, & connoître leurs inconvéniens, qui sont si nombreux, qu'il y a lieu d'espérer, qu'on viendra enfin un jour à ouvrir les yeux sur tous ces établissemens publics, qui en imposent à la multitude.

M. Dufot m'a conduit à cette sorte d'épisode, concernant les Hôpitaux & l'établissement d'une Ecole pratique, dans quelqu'un d'eux, établissement après lequel je vois des Médecins soupirer.

Premiérement cette Ecole est déja établie; puisque chaque Hôpital est une Ecole ouverte à tout le monde. En second lieu, la bonne Ecole pour des jeunes gens, est de suivre, non pas tous les malades d'un Hôpital, non pas un seul Médecin, dans un de ces Hôpitaux; mais de voir le plus de Médecins qu'il est possible, & de profiter de leurs méthodes de traitement.

Troisiémement enfin, je voudrois que dans l'éducation qu'on donne aux jeunes Médecins, on n'oubliât pas de

les envoyer, autant qu'il ſeroit poſſible, ſuivre des Praticiens employés, comme M. Dufot, dans les épidémies, dans les villes & dans les campagnes, en les faiſant voyager d'un lieu à un autre, pour y conférer avec tous les Anciens, pour apprendre d'eux leurs arcanes, & leurs belles ou malheureuſes cures: ce ſeroit le moyen de perpétuer la race des bons Médecins, & de les rendre plus ſages, plus ſçavans & plus expérimentés, d'une génération à l'autre.

Mais je ne pourrois approuver qu'on affichât un ſeul Hôpital, pour le faire devenir le rendez-vous d'une foule de jeunes gens, qui n'apprendroient rien, s'ils étoient livrés à eux-mêmes, & qui ne connoîtroient que les documens d'un ſeul Maître, s'ils étoient réduits à l'entendre, & à n'entendre que lui ſeul. Un pareil établiſſement dégénéreroit dans peu de tems; le Médecin Profeſſeur deviendroit bientôt ſujet à toutes les diſgraces qu'entraîne une place unique, & de faveur; on exigeroit trop de lui; on le chargeroit des événemens malheureux qui ſeroient attribués à ſa méthode particuliére: pour peu qu'il eût de goût pour primer, il ſe laiſſeroit lui-même enflammer du déſir de

la critique, vis-à-vis de ceux de ſes Confréres, qui ne jouiroient pas des mêmes avantages : la Médecine tomberoit dans une ſorte d'empiriſme d'habitude, auquel elle n'a déja que trop de penchant.

Je fais des vœux pour que les graces & les bienfaits du gouvernement, ne ſoient pas tous accordés à un ſeul & même Profeſſeur, mais qu'ils ſoient diſpenſés à tous & à chacun, à raiſon de leur poſition & de leur mérite.

Je vois enfin que les Ecoles de Paris & de Montpellier, ainſi que pluſieurs autres du Royaume, par exemple, celle de Bordeaux, à laquelle nous avons l'honneur d'appartenir, ne ceſſent d'être fournies d'excellens Maîtres, dont il ne s'agit que de ranimer l'attention & le zéle, en évitant de donner à un ſeul d'entr'eux, tous les honneurs, tous les profits, & toute la charge du Profeſſorat.

Il eſt au moins très-certain, que ce qui regarde le pouls; ne ſçauroit s'apprendre, ni s'enſeigner devant un auditoire nombreux, & préparé comme pour des expériences phyſiques, ou de ſimple curioſité. Les malades craindroient trop de ſe prêter à ces ſortes

d'examens tumultueux, qu'ils ne manqueroient pas de regarder comme des eſpéces d'épreuves, ou des tentatives ſuſpectes.

C'eſt dans le ſilence d'une pratique bien conduite, que l'examen du pouls doit être fait: c'eſt auprès des malades, non prévenus, non effarouchés, non livrés à la publicité des expériences, qu'on doit chercher à former & à aſſurer ſon tact. Une autre condition de l'enſeignement de l'Art ſphygmique, devroit être, à mon avis, qu'on n'affichât pas ſon ſçavoir & ſes prétentions, & qu'on s'accoutumât à réfléchir mûrement, avant de prononcer, avant de prendre un avis.

N°. XLV.

JUGEMENT de Monsieur AUBERT, Médecin à Château-Thierry.

* MONSIEUR AUBERT a vérifié la doctrine moderne du pouls; il a porté ses vues plus loin, il a fait de nouveaux efforts, de nouvelles découvertes: voici comment s'explique M. Aubert lui-même.

En lisant dans le Journal de Médecine l'extrait des *Recherches*, je crus pouvoir en saisir les caractéres; j'avois réussi à prédire des saignemens de nez, & des dévoiemens, sur les descriptions de Solano, dans le livre de M. Nihell. Mais le défaut d'occasions assez fréquentes, & quelques fausses prédictions me déconcertérent. L'extrait du livre de M. Fouquet, m'a réveillé de l'espéce d'engourdissement où j'étois. Je me suis persuadé qu'en m'exerçant sur les pouls organiques, plus fréquens que les critiques, je parviendrois plus aisément à connoître ces derniers. Je n'ai point été trompé dans mon espérance... j'ai

fait plusieurs prédictions qui m'ont réussi ; j'ai même apperçu certains caractéres du pouls, ou certains pouls dont on n'a pas encore parlé.

Le premier de ces pouls, je l'appellerai lombaire ou néphrétique ; parce que je l'ai presque toujours trouvé dans toutes les espéces de douleurs à la région des reins : je sens une espéce de reflux du sang vers le bras, & souvent l'artére est retrécie & enfoncée sous les deux derniers doigts, (je me sers de quatre). J'ai été très-long-tems dans le doute sur ce reflux apparent ; je craignois l'illusion ; mais j'ai eu lieu de me rassurer, en voyant à l'Hôtel-Dieu un malade attaqué d'un ulcére au rein droit : le pouls, sur-tout de ce côté, étoit mol, développé, lent, & le sang avoit très-sensiblement un reflux ondulent vers le bras : c'est précisément l'inverse de l'ondulent de la sueur, & non pas de l'inciduus (lequel je n'ai trouvé qu'une fois, encore n'étoit-il pas trop net) ; ce pouls n'avoit pas toujours le caractére de molleſſe & de développement dont j'ai parlé ; il n'étoit tel, que lorsque la douleur du rein diminuoit, & que le malade rendoit du pus dans ses urines : cette

pyurie ſuivant ſon rapport, avoit été précédée ſix mois auparavant d'une douleur inflammatoire au rein.

J'ai vu auſſi au même Hôpital dans le mois de Juin dernier, un malade attaqué d'une iſchurie : il ne rendoit ni pus ni gravier ; ſes urines étoient claires & ardentes : l'uſage des pilules de ſavon & de l'oxymel ſcyllitique, les a mieux faites couler. Il avoit le pouls de l'excrétion des urines, tel qu'il eſt décrit dans les *Recherches* ; & j'y ai ſenti de plus cette apparence de reflux du ſang vers le bras ; mais ce reflux n'étoit pas ondulent.

Le ſecond pouls que j'appellerois ſpermatique, ſe rencontre dans l'inflammation du ſcrotum, où il y a engorgement des teſticules & des vaiſſeaux ſpermatiques. Ce pouls reſſemble au pectoral de M. Fouquet ; mais il eſt bien aiſé de l'en diſtinguer. L'artére, dans le pouls ſpermatique, forme l'arcade ſous les quatre doigts ; au lieu que dans le pectoral, elle ne ſe fait ſentir de cette maniére, que ſous deux doigts, dans le milieu de l'eſpace pulſant.

J'ai vérifié ce pouls au poignet gauche d'un Soldat, qui avoit une fiévre

intermittente : je lui fis des queſtions en conſéquence : il m'a avoué qu'il avoit été traité & manqué par les dragées de Keyſer; qu'il avoit encore des cuiſſons en urinant, & un bubon au côté gauche..... (*de Château-Thierry le 13 Novembre 1769.*

* PAR tous ces faits & ces Réflexions, on reconnoît facilement dans l'Auteur, beaucoup de candeur & d'ardeur; mais une ardeur tempérée par la raiſon & par la ſageſſe. On y voit encore un eſprit, qui frappé de l'utilité de la choſe qu'il conſidére, s'élance pour ainſi dire, hors des limites de la route qu'on lui a frayée. On y reconnoît enfin un Médecin réfléchi, & ſinguliérement zélé pour les progrès de ſa profeſſion. L'enſemble de toutes ces qualités, fait aſſez l'éloge de celui qui les poſſéde. Qui pourroit ne pas exhorter M. Aubert à pourſuivre une carriére, dans laquelle il s'eſt ſi bien diſtingué.

Le reflux du ſang dans le corps de l'artére, dont il parle, a été connu de quelques Praticiens, par Rega, par exemple, Profeſſeur à Louvain. Cet objet eſt peut-être un des plus piquans

de la pulſimantie : il contredit évidemment les opinions ordinaires ; mais qu'y faire ? il s'agit de décider ſi ce reflux n'a pas lieu dans d'autres pouls, que dans celui des urines.

Au reſte, l'un des pouls, dont M. Aubert parle, étoit un pouls de ſuppuration ; ſurquoi il faut conſulter les *Recherches*. Peut-être auſſi que le malade qui avoit un bubon au côté gauche, avec le pouls approchant du pectoral, étoit menacé d'un engorgement à la poitrine, du même côté.

M. Aubert ne manquera pas ſans doute de continuer ſes obſervations & ſes réflexions ſur le reflux du ſang dans l'artére. Je propoſerai ailleurs, en parlant de quelques nouvelles expériences de M. de Lamure, certains problêmes ſur cette matiére, digne de l'attention de tous ceux qui ſe ſont occupés ſérieuſement de la circulation d'Harvée.

N°. XLVI.

JUGEMENT de l'Auteur du Dictionnaire des Prognoſtics.

NOUS aurions beaucoup de choſes à dire ſur le pouls, ſi nous voulions copier tout ce que les Anciens ont dit ſur cette matiére : mais comme il ne s'agit ici que du prognoſtic heureux ou malheureux, à tirer des variations du pouls, nous pouvons ſuppléer utilement à tout ce qu'ils ont dit, en donnant un court extrait de l'excellent traité du pouls, par M. de Bordeu, ouvrage précieux, dévoué à l'Art de prédire les événemens dans les maladies.

* L'Auteur du Dictionnaire, en décrivant les eſpéces de pouls, tant ſimples que compliqués, fait cette remarque au ſujet du pouls inteſtinal, ou qui précéde le dévoiement ſpontané critique. L'inégalité du pouls inteſtinal, à l'approche des déjections bilieuſes, n'avoit pas échappé à Galien : il avoit auſſi obſervé que dans toutes les criſes intérieures, le pouls étoit

rentrant. La petiteſſe du pouls avoit frappé Avicenne. Solano n'avoit fait attention qu'à l'intermittence du pouls, qu'il regarde comme un ſigne aſſuré de la diarrhée critique : il a raiſon en ce point, avec les précautions qu'il prend ; mais il ſe trompe en ce qu'il n'a pas aſſez vu ; car il y a bien des diarrhées critiques, que ne précéde point l'intermittence, mais ſeulement l'irrégularité du pouls....

En conſultant ce ſigne, on ne ſera plus aſſervi à cette maxime empyrique, & quelquefois pernicieuſe, de purger indiſtinctement un jour, & l'autre non. On diſtinguera avec Hippocrate, certains tems auxquels il eſt à propos de purger, & d'autres où il faut s'abſtenir de purgatifs quelconques. On verra la raiſon d'une obſervation importante, faite par pluſieurs Praticiens, que des purgatifs forts, donnés dans certains jours de la madie, n'opéroient aucuns effets ; tandis que dans d'autres jours, de légers eccoprotiques procuroient des ſelles abondantes.

Le pouls qui annonce l'excrétion des hémorroïdes (continue notre Auteur), eſt un ſigne d'autant plus précieux, que les autres ſignes ſont très-

équivoques & fautifs, & que cette criſe ayant lieu dans les maladies chroniques, elle a plus beſoin d'être aidée & déterminée.... En preſſant fortement ſous le doigt l'artére d'une perſonne ſujette aux hémorroïdes, on ſent toujours, dit M. le Camus, le battement du pouls qui devroit diſparoître, & qui diſparoît en effet dans les autres cas, par une forte preſſion. Cette remarque eſt très-judicieuſe, elle eſt un commentaire exact de ce fond de reſſerrement & de cette profondeur du pouls, décrite par M. de Bordeu.... M. le Camus a obſervé dans le pouls des régles, une eſpéce de balancement, d'oſcillation, dans les pulſations, qui fait qu'elles ne répondent pas toujours au même point, & qu'elles frappent tantôt une portion du doigt, tantôt une autre: ce ſigne eſt très-facile à diſtinguer. La matrice eſt ſujette à une autre évacuation que celle du ſang: ſouvent elle donne iſſue à des matiéres muqueuſes, puriformes, qu'on connoît ſous le nom de fleurs blanches; M. Michel a obſervé que le pouls avoit alors le caractére du pouls des régles, mais qu'il étoit extrêmement mol....

La ſuppuration eſt quelquefois une

ctiſe favorable qu'il faut aider; rarement doit-on l'interrompre; plus rarement encore peut-on en venir à bout: il eſt important de connoître la partie où elle ſe forme, le tems où le dépôt ſe vuide, & le couloir qu'il choiſit. La partie eſt décidée par le ſiége de la douleur & des ſymptômes inflammatoires. Le pouls peut aider à éclairer les autres queſtions.

L'événement des maladies, dans leſquelles on obſerve le pouls compliqué, eſt très-douteux: on peut juger s'il ſera favorable ou fâcheux, ſuivant que les pouls, critique ou non critique, prévalent plus ou moins, l'un ſur l'autre. Lorſque le pouls d'irritation prend le deſſus, on ne doit attendre aucune évacuation critique ſalutaire; s'il s'en fait quelqu'une, elle eſt ordinairement mauvaiſe....

* Notre Auteur, après avoir tracé les régles qu'il convient d'obſerver, pour bien tâter le pouls, & en bien ſaiſir les caractéres; après avoir fait ſentir la néceſſité d'être inſtruit des modifications du pouls propre aux enfans, aux adultes, aux vieillards, aux femmes, à chaque tempérament, & à chaque ſujet en particulier, & après avoir ex-

pliqué les caractéres qui appartiennent à ces diverſes eſpéces de pouls, après tous ces détails, dis-je, l'Auteur fait les remarques ſuivantes.

Premiérement qu'on eſt beaucoup plus ſûr du prognoſtic qu'on tire, par le pouls, en maladie, qu'en ſanté; & que les criſes annoncées par le pouls, manquent rarement, lorſque la fiévre a précédé, & qu'il y a eu des ſignes de coction. Secondement, quand on veut juger de l'état critique du pouls, il faut prendre garde de ne pas le tâter pendant la digeſtion, à la ſuite d'une paſſion vive, d'un mouvement trop conſidérable, après l'exhibition des remédes, les efforts de la toux, du bâillement, &c: toutes ces cauſes ne peuvent manquer de déranger le pouls.... Troiſiémement l'on ſera encore plus ſûr, dans la prédiction des criſes par le pouls, s'il vient à ſe développer, ou à prendre une modification critique, dans un des jours remarquables qu'Hippocrate a notés, auxquels ſe fait le plus ordinairement la révolution qui détermine les criſes. 4°. Enfin, pour donner au prognoſtic qu'on portera en conſéquence du pouls, le plus haut dégré de certitude, il faut y joindre les ſignes

qu'on peut tirer des autres phénomènes. *Vis unita major.* Le Médecin qui réunira ces connoiſſances, aura un avantage infini ſur celui qui, n'ayant pu ou voulu s'exercer à ſaiſir les différentes modifications des pouls, ſera obligé de s'en tenir à d'autres ſignes, ſouvent peu lumineux & quelquefois très-fautifs, ou, ce qui eſt encore pis, n'en conſultera aucun, n'ayant d'autre régle qu'un empyriſme hardi & une aveugle routine. (*Dictionnaire des prognoſtics, ou l'Art de prévoir les bons ou mauvais événemens dans les Maladies. Par.* 1770. Art. *Pouls.*)

* Le Dictionnaire des prognoſtics contiendroit un très-bon abrégé de la doctrine du pouls, ſi on y avoit rappellé les obſervations de M. Fouquet, deſquelles cette doctrine ne peut plus ſe paſſer déſormais. C'eſt toujours un honneur marqué pour nos Auteurs, qu'on ait trouvé leurs opinions dignes de figurer dans un ouvrage très-propre à inſtruire, & à épargner beaucoup de peine aux Lecteurs, qui ne peuvent pas tous conſulter les bonnes ſources.

Au reſte, pour peu que l'Auteur du Dictionnaire eût fait uſage de ſon éru-

dition, il auroit trouvé, à l'égard de tous les pouls critiques, ce qu'il a trouvé au ſujet du pouls des entrailles; je veux dire qu'il eût trouvé ces pouls décrits par les Anciens, ou du moins preſſentis & apperçus. Il y aura quelque jour, autant d'utilité, que de curioſité, à faire un relevé des idées des Anciens ſur cette matiére, & à les évaluer, d'après le ſyſtême des Recherches: cette ſorte de comparaiſon ou d'examen, achevera de confirmer entiérement la doctrine du pouls; bien loin qu'il doive en réſulter aucune ſorte de blâme pour nos Auteurs, qui ont autant cherché à trouver la clef des choſes, réputées intelligibles dans les écrits des Anciens, qu'à fournir une bouſſole capable de conduire les Obſervateurs attentifs, dans le cours des maladies qu'ils ont à traiter. Les *Recherches* (j'oſe le dire) éclairent ſur le paſſé & ſur l'avenir.

N°. XLVII.

JUGEMENT de Monſieur SAILLANT, Médecin de la Faculté de Paris.

IL eſt des variétés naturelles dans le battement des artéres, que l'expérience a démontrées, mais qui demandent, pour être apperçues, un tact exquis, beaucoup d'uſage, & beaucoup d'application. Le raiſonnement qui cherche à découvrir ſi ces faits ſont poſſibles, eſt ſouvent de prime abord porté à les nier & à les contredire : cependant des épreuves réitérées, ſi on les faiſoit, démontreroient l'abus du raiſonnement à cet égard, comme elles l'ont démontré au ſujet de la doctrine des pouls critiques, ſi bien appuyée par des obſervations de tout genre, & enſeignée par de très-grands Médecins de nos jours.... (*Quæſtio medica : an ex vario variarum arteriarum motu, variæ dignoſci poſſint hominum diatheſes.* Par. 1770).

* *Spes amica Nepotum.* J'aurois du placer M. Saillant au nombre des jeunes

Médecins de Paris, qui s'appliquent à la connoiſſance du pouls, & qui lui donnent une approbation éclairée. Il s'éléve avec raiſon contre l'abus des raiſonnemens, contre les préjugés, qui s'oppoſent en vain à l'obſervation : c'eſt à elle que M. Saillant en appelle, au ſujet des variétés remarquables dans le battement des artéres ; je parlerai ailleurs de cet objet, qui eſt tout nouveau, & un des plus curieux de la doctrine du pouls.

Il eſt fort ſingulier qu'il faille raviſer les ſectateurs d'Harvée, au ſujet du battement des artéres: il eſt plus ſurprenant encore que ceux des membres de la Faculté de Paris, qui combattirent les démonſtrations du Médecin Anglois, ne conteſtaſſent que le fait de la circulation, qui eſt plus clair que le jour, ſans remarquer aſſez ce qui manquoit au ſyſtême d'Harvée, & comment il devoit être modéré & châtié par les obſervations de pratique.

M. Saillant, & ceux qui courent la même carriére que lui, avec les mêmes talens & la même ſagacité, trouveront une récolte immenſe à faire dans de petites diſcuſſions, juſqu'ici trop négligées;

gligées; ils chercheront à réſoudre le grand problême de l'application des loix de la circulation, aux différens phénomènes des maladies: ſans cette application, la découverte de la circulation, demeurera comme une vérité iſolée, qui aura cauſé non moins de mal que de bien. Tout cela peut ſe juger par l'hiſtoire du pouls, dans laquelle M. Saillant paroît déja fort inſtruit.

N°. XLVIII.

JUGEMENT du Docteur UNZERIUS, Médecin Allemand.

» POSTQUAM de colica, ab indigeſ-
» tione nata, recenſuit ſigna, & inter
» ea poſuit pulſum parvum, debilem,
» omninò irregularem & intermitten-
» tem, in honorem illuſtriſſimorum
» virorum (qui artem ſphygmicam co-
» lunt), addit ſequentia Unzerius.
» Ultimum ſignum quod ex pulſu de-
» ſumitur, eſt diſtinctivum, & in
» libris noviſſimis variorum Medico-
» rum obſervationes reperiuntur; ex
» queis conſtat, quod talis pulſus, vel

» diarrhæam prænunciet, vel vero Me-
» dico indicationem præbeat, ut ægro
» purgans propinare debeat (*Huttem-*
» *bacher. Vindobonæ* 1770).

* AINSI la Médecine du pouls gagne peu-à-peu dans toute l'Europe ; elle devient le ſujet des aphoriſmes des bons Médecins.

Ici, les partiſans du pouls ſont mis au nombre des vrais Médecins (*vero Medico*) ; ou même on ne regarde comme tels, que ceux qui ſçavent profiter des ſignes tirés du pouls : mais pour en profiter, il faut les connoître, les ſuivre, les étudier : il faut renoncer à toutes théories imaginaires, ou à un empyriſme aveugle : il faut en un mot vouloir être vraiment Médecin.

N°. XLIX.

JUGEMENT de Monſieur ROZIÈRE, DE LA CHASSAIGNE, Docteur de Montpellier, & Médecin à Malzieu.

» LE pouls eſt de tous les ſignes le » plus sûr; il eſt la vraie bouſſole du » Médecin; il a une expreſſion parti- » culiére que peu de gens entendent, » mais que tout le monde peut enten- » dre, en liſant & méditant les ouvrages » de Meſſieurs de Bordeu & Fouquet; » nous ne ſçaurions trop inviter les » jeunes Médecins à s'en nourrir; ils » ſe convaincront par eux-mêmes, que » rien ne peut y ſuppléer «.

*C'EST ainſi que s'exprime M. de la Chaſſaigne, dans ſon excellent traité des maladies de poitrine, qui a paru à Paris en 1770, ſous le titre de *Manuel des Pulmoniques.*

On trouve dans ce traité, pluſieurs preuves du cas que l'Auteur fait de la doctrine du pouls, qu'il continue de

cultiver dans ſa patrie, où il voit des malades, avec toute l'aſſiduité & l'attention d'un Médecin, qui s'occupe uniquement de ſon état : il a déja fait nombre d'expériences & d'obſervations, qu'on doit l'exhorter à mettre au jour, le plutôt qu'il lui ſera poſſible ; c'eſt un bienfait dont il eſt redevable à la ſociété, & à ceux qui connoiſſent ſes talens.

Il voyoit, il n'y a pas long-tems, un malade qui n'a qu'une jambe, & qui fut pris de la fiévre, dans laquelle le pouls ayant bientôt porté aux entrailles, & enſuite à la poitrine, il prit ſes indications des rithmes critiques du pouls, & obtint une heureuſe terminaiſon, par une diarrhée bilieuſe, & enſuite par des crachats bien cuits. Ce qui le frappoit davantage dans cette obſervation, c'eſt que le pouls du côté où la jambe manquoit, conſerva un rithme particulier, & dans lequel la nature, quoique gênée, exprima ſes mouvemens critiques avec préciſion : le pouls de ce côté ne prit jamais le même dégré de développement que l'autre.

C'eſt une excellente obſervation qui cadre très-bien avec la diviſion du corps

en deux parties latérales, & en divers départemens, ſi clairement expoſés par l'Auteur des *Recherches*.

M. de la Chaſſaigne fut auſſi frappé, l'année derniére, d'un événement imprévu, qui arriva dans une pleuréſie, dont fut attaquée une femme âgée d'environ ſoixante ans. Les remédes ordinaires furent adminiſtrés au commencement de la maladie : vers le neuviéme jour (elle n'avoit point évacué depuis cinq ou ſix), le ventre n'étoit pas tendu ; les urines dépoſoient un bon ſédiment ; les crachats étoient bons, & la reſpiration n'étoit plus gênée ; le pouls étoit ſouple, onduleux ; il y avoit des pulſations qui s'élevoient l'une au deſſus de l'autre, de tems en tems ; le corps étoit couvert d'une moiteur univerſelle : tout paroiſſoit être en bon état.

M. de la Chaſſaigne défendit aux parens, de faire uſage d'une médecine qu'il avoit fait porter la veille, par précaution. A peine fut-il parti, que les aſſiſtans, peu dociles, & frappés de la conſtipation opiniâtre de la malade, lui firent prendre cette médecine, qui procura une évacuation abondante ;

mais cette évacuation eut des ſuites bien funeſtes. Dès le lendemain, M. de la Chaſſaigne repaſſant chez ſa malade, il trouva la reſpiration difficile, les yeux éteints, le viſage livide; les crachats ne venoient plus : le pouls étoit petit, irrégulier, foible, inégal dans ſes diſtances & dans ſes battemens : la moiteur duroit encore; mais elle étoit froide : la malade mourut vers l'entrée du onze.

Comment cette criſe, qui paroiſſoit bonne, tourna-t-elle ſi mal? Ce funeſte effet étoit-il dû à la Médecine; ou bien la criſe elle-même, & ſes ſignes, qui ſembloient bons, ne furent-ils qu'imparfaits, *judicatoria non judicantia*? Le reméde croiſa l'effort de la criſe qui vouloit ſe porter au dehors; cela eſt évident : mais il ne s'enſuit pas que, ſi la médecine n'eût point été donnée, la malade n'auroit pas ſuccombé. Sa moiteur étoit la mauvaiſe *éphidroſe* dont parle Hippocrate : le ventre n'avoit pu reſter embarraſſé pendant tant de tems, dans l'état où étoient les choſes, ſans que la pourriture ne gagnât ſourdement les viſcéres : la nature faiſoit quelque effort; mais

le dernier coup étoit porté sur le principe interne de la vie.

Le pouls, quoique bon & critique, n'est pas toujours suivi d'une heureuse terminaison. Solano, l'Auteur des Recherches, & tous les partisans de l'Art sphygmique, l'ont dit & répété : le pouls est dans le cas de tous les autres signes qui se montrent quelquefois bons dans des corps qui ont déja reçu le coup mortel. Ce sont les cas malheureux où un Médecin ordinaire doit se réduire à voir sa conduite blâmée, sur-tout si quelqu'un est venu sur la fin proposer quelque reméde, qui auroit pu être employé dès le commencement. Ce sont ces cas dont Hippocrate parle, lorsqu'il dit que les Médecins *ex aliorum calamitatibus, sibi proprias effingunt molestias.* Il n'est pas de Médecin qui n'ait été accusé d'avoir tué quelqu'un de ses malades. Heureux, lorsqu'il n'a pas à faire à des rivaux prêts à saisir toutes les accusations propres à éclater. Lorsqu'on commença à donner l'émétique; lorsqu'on commença à bannir les remédes chymiques, il y avoit une espéce de gens qui faisoient l'histoire des morts occasionnées par ces nouvelles pratiques:

il faut bien que la Médecine du pouls ait ſon tour, & que ſes partiſans tâtent de la dent envenimée de la calomnie.

N°. L.

JUGEMENT de Monſieur BROUZET, ancien Médecin du Roi, Auteur de l'éducation médicinale des enfans.

LA fiévre ne doit jamais être conſidérée comme une maladie particuliére qui ait ſa marche, ſes progrès, ſes ſymptômes & ſes criſes; mais comme un ſymptôme conſtant de toutes les maladies : cette fauſſe dénomination que les plus ſçavans Médecins ont eux-mêmes donnée aux fiévres intermittentes, fiévres putrides, fiévres ardentes, fiévres malignes, peſtilentielles, &c, étoit capable de jetter dans l'erreur la plûpart de ceux qui les traitoient.

En s'appliquant, ſur des notions auſſi vagues, à combattre ces ſortes de fiévres, comme maladies eſſentielles, ils négligeoient de connoître & de traiter la véritable maladie qui occa-

ſionne ce battement irrégulier du cœur & des artéres, ce ſigne, cet effort de la nature, dont les différentes vibrations ont été ménagées par l'Etre ſuprême, pour nous faire pénétrer dans l'immenſe dédale de toutes les maladies : on ne ſçauroit par conſéquent trop s'attacher à les bien diſtinguer. Chaque dégré d'irritation & d'engorgement d'une partie affectée, entraîne chaque eſpéce & chaque dégré de fiévre, qui, du plus au moins, a ſes trois tems diſtincts & ſéparés, conformément aux obſervations multipliées du célébre M. de Bordeu. (*Mémoire lu par M. Brouzet, à l'Académie Royale des Sciences & Belles-Lettres de Béziers, le 22 Mars* 1770. Voyez le *Mercure de Janvier* 1771).

* Si chaque région principale du corps, ſi chaque grand & maître organe, étend ſon département ou ſon action ſur celle des artéres ; ſi cette action doit néceſſairement produire des phénomènes différens dans le pouls, ſuivant la diverſe conſtitution des organes, il eſt évident que chaque région & chaque organe ont leur fiévre par-

ticuliére, bien reconnoiſſable aux divers rithmes du pouls.

Il y auroit donc des fiévres ſtomachiques, hépatiques, abdominales, pectorales, capitales, &c. Cette diviſion des fiévres ſeroit claire, ſimple, à la portée de tout le monde; les épithétes putride, ardente, maligne, peſtilentielle, humorale, lymphatique, &c, données aux fiévres, deviendroient entiérement inutiles. A dire vrai, on n'entend pas grand choſe à toutes ces dénominations vagues, qui ſe ſont multipliées dans les ouvrages de nos Ecrivains.

M. Brouzet en a ſenti le vuide & l'inutilité; il a dû voir que les fiévres ſont diviſées, comme il le déſire, dans les divers écrits de l'Auteur des *Recherches:* il ne s'agiroit à préſent que de faire ſoigneuſement l'hiſtoire des fiévres pectorales & autres, priſes d'abord dans leur ſimplicité, comme elles ſe préſentent, lorſque la cauſe de la maladie réſide uniquement, ou plus particuliérement dans un des principaux organes du corps. Enſuite il faudroit ſuivre les diverſes combinaiſons de ces fiévres ſimples, lorſque pluſieurs

organes ſont affectés à la fois. C'eſt un travail digne des vrais & ſçavans Médecins; je veux dire de ceux qui aiment à voir clair dans leur métier, & qui ne l'exercent pas préciſément pour l'exercer, mais pour l'étudier & le bien connoître.

C'eſt-là le fonds d'une Médecine que j'appellerois vraiment philoſophique, qui s'élevant au deſſus de la maniére ordinaire, chercheroit à pénétrer les ſecrets de la nature. Eloignée de l'empiriſme d'uſage (néceſſaire ſi l'on veut, & peut-être ſuffiſant pour le courant); éloignée auſſi de ces dogmes de théorie qui aſſerviſſent les Médecins de chaque ſiécle, comme les modes (qu'il eſt bon, qu'il eſt prudent de ſuivre); la Médecine philoſophique dont je parle, pourroit faire l'occupation, l'amuſement, & la paſſion même, de ces ames qui ſçavent plâner ſur les idées vulgaires, & qui font leur nourriture ordinaire de quelques vérités qui échappent aux ames communes.

Il eſt certain qu'il y a eu, & qu'il y aura toujours des hommes qui ont étudié, & qui étudieront la Médecine avec une ſorte d'enthouſiaſme: mais la fureur de primer, la crainte de déplaire

au public, le projet d'acquérir de grandes richeſſes, la crainte de s'écarter des routes battues; tout cela, dis-je, ne fait pas ce que j'appelle l'enthouſiaſme, le génie, l'eſpéce de tranſport néceſſaire à un Médecin, qui cherche ſeulement à jouir de la connoiſſance du vrai, & qui ſçait le voir au travers des préjugés, dans leſquels les hommes l'ont enveloppé.

M. Brouzet habite un pays libre, riche & agréable (le Languedoc), où l'on pourroit, mieux que par-tout ailleurs, cultiver la Médecine tranſcendante dont je parle : elle a eu quelques Amateurs dans la Faculté de Montpellier, parmi leſquels je mets ſurtout l'ingénieux Joubert, qui a le premier apperçu, & eſſayé de corriger les *erreurs populaires*, en les critiquant. Ah que les erreurs médicinales, ſeroient dignes des méditations de quelque nouveau Joubert !

N°. LI.

JUGEMENT de Monſieur CORTADE *(l'aîné), Médecin à Lavardens, & Docteur de la Faculté de Montpellier.*

LES connoiſſances que j'ai puiſé dans l'excellent livre des *Recherches ſur le Pouls*, m'ont fourni l'occaſion de faire douze obſervations : elles augmenteront le nombre des armes qu'on peut oppoſer aux incrédules, & elles pourront démontrer, qu'il n'en eſt aucun parmi eux, qui ne ſoit en état de reconnoître la ſolidité de cette doctrine, s'il veut ſe défaire du préjugé, toujours dangereux en Médecine, & prêter un peu d'attention aux obſervations qu'il pourra faire à cet égard...

* LA premiére obſervation de M. Cortade, fait mention d'un ſaignement de nez critique ſalutaire, prédit par le pouls plein, dur, fort, & rebondiſſant à chaque troiſiéme ou quatriéme pulſation.

La ſeconde roule ſur une pareille prédiction, faite par le même pouls : l'évacuation critique termina auſſi heureuſement la maladie.

Dans la troiſiéme, il eſt queſtion d'un ſeptuagénaire très-bilieux & fort pléthorique, qui avoit tous les ſymptômes de la fluxion de poitrine. Cinq ſaignées faites en moins de deux jours, ne firent qu'augmenter les accidens. Le danger devient preſſant (dit M. Cortade); je ſuis appellé le quatriéme jour. Je trouve le pouls plein, fort, ondulent, & intermittent à chaque quatriéme ou cinquiéme pulſation. Le malade ſe plaint d'une grande amertume à la bouche : j'apprends qu'il a eu des envies de vomir, dans le principe de ſa maladie. Je prononce que le cas de poitrine n'eſt que ſymptômatique, & que la maladie doit être traitée par les purgatifs. J'ordonne en conſéquence un cathartico-émétique qui procura quatorze ſelles : la douleur de côté & la difficulté de reſpirer, furent très-modérées, le crachement de ſang diſparut ; le pouls reſta intermittent. Je fis prendre le cinq un ſecond purgatif : l'effet de ce reméde amena le calme ; la reſpiration devint

preſque naturelle ; la douleur de côté diſparut en entier... Le onze, le pouls parut pectoral décidé ; c'eſt-à-dire dilaté, plein, égal & ondulent. J'ordonnai un looch fait avec l'huile d'amandes douces, & le Kermès minéral, à très-petite doſe : le malade cracha abondamment le douze, des matiéres cuites & fort bilieuſes ; l'expectoration ſe ſoutint juſqu'au dix-ſept, & la maladie ſe termina vers le vingt.

La quatriéme obſervation, préſente un exemple ſemblable au précédent.

La cinquiéme fait mention d'une femme atteinte d'une obſtruction au foie, & dont les extrémités inférieures commençoient à ſe gorger. Son pouls étoit petit, foible, inégal, roulant, & il ſe perdoit pour ainſi dire ſous le doigt : divers ſecours qui furent employés, eurent les plus heureux ſuccès. La malade ſe croyant guérie, elle renonça à tous autres remédes ; mais ſon bien-être ne fut pas de longue durée : ſes jambes & ſes pieds qui s'étoient parfaitement dégorgés, redevinrent œdémateux. Des préparations de ſquille qui furent ordonnées, opéroient le mieux poſſible, lorſque la malade voulut tenter de prendre des eaux miné-

rales-ferrugineuſes & légérement vitrioliques : ces eaux ne paſſérent point, & elle mourut hydropique. Le pouls conſerva toujours l'irrégularité décrite ci-deſſus ; & dans le tems que la malade faiſoit uſage des préparations de ſquille, elle fut beaucoup plus marquée, & les urines coulérent abondamment dans ce même tems.

La ſixiéme obſervation regarde une femme hyſtérique, & dont les régles étoient ſupprimées depuis trois ans. Son pouls étoit ſerré, fréquent, tendu, tremblottant & très-irrégulier. Après une ſaignée qui fut pratiquée, le pouls ſe développa ; mais il conſerva ſon premier caractére, c'eſt-à-dire, celui de pouls ſtomachal. Une doſe médiocre de tartre ſtibié en lavage, ayant été preſcrite, ce reméde procura d'abondantes évacuations par le vomiſſement & par les ſelles. Deux purgatifs donnés enſuite, à un jour d'intervalle l'un de l'autre, parurent terminer tous les accidens, & le pouls redevint naturel, à quelques irrégularités près.

Dans la ſeptiéme obſervation, le pouls étant mol, plein, égal & ondulent, le malade qui étoit attaqué d'une fluxion de poitrine, avec crachement

de ſang, fut ſaigné trois fois, & purgé une fois : par le moyen d'un looch pectoral, dont on lui fit faire uſage, il cracha abondamment & recouvra ſa ſanté.

Le huitiéme cas roule ſur une fluxion de poitrine très-grave ; la fiévre étoit des plus aiguës : le ſecond jour de la maladie, les régles coulérent abondamment juſqu'au quatre. Le cinq, les accidens parurent diminuer ; le pouls ſe développa, il fut plein, dilaté & tendant au rebondiſſement. Par le moyen d'un looch, l'expectoration parut le ſept, & dura juſqu'au neuf. Le ſoir, les crachats ſe ſupprimérent, le pouls ſe roidit, & fut rebondiſſant à chaque ſeptiéme ou huitiéme pulſation. On ordonna la ſaignée du bras, qu'on n'eut pas le tems de pratiquer ; parce que, lorſque le Chirurgien faiſoit ſes préparatifs, il ſurvint une hémorragie du nez qui dura plus de deux heures, & qui emporta la douleur de tête. Le dix, le pouls redevint pectoral, l'expectoration ſe rétablit, & la maladie ſe termina au quatorziéme jour.

Neuviéme cas. Le pouls eſt petit, ſerré, irrégulier, ſautillant & rebondiſſant, dans une fille atteinte d'une

fluxion de poitrine, avec crachement de ſang. Aux ſignes du pouls, l'Obſervateur demande ſi cette fille étoit encore réglée: on lui répond qu'on s'étoit apperçu, pour la premiére fois, le matin du même jour, de quelque léger écoulement; cet écoulement quoique très-modique, fit ceſſer le crachement de ſang: le pouls conſerva le même caractére: un looch ayant été preſcrit, comme dans les cas précédens, la malade fut cinq ou ſix fois à la ſelle; les accidens diminuérent, & le pouls ſe développa un peu: on continua l'uſage du looch; la malade eut encore pluſieurs ſelles, & le pouls étant devenu pectoral, il ſurvint une expectoration louable qui termina la maladie, à l'aide d'un léger minoratif.

Le dixiéme cas regarde une prédiction du flux des régles, faite par le moyen du pouls particulier à ce flux.

Dans le onziéme, il s'agit d'une ſueur critique qui fut prédite par le pouls inégal; cette inégalité conſiſtoit en ce que ſur dix ou douze pulſations, il en paroiſſoit quelquefois deux, quelquefois trois conſécutives, & graduées entr'elles, plus fortes que les autres.

Enfin la douziéme obſervation fait

mention d'un flux d'urines bien plus abondant que de coutume, qui fut reconnu par le pouls propre à cet écoulement. (*De Lavardens le 7 Mars 1771*).

* L'EXACTITUDE qu'on remarque dans les obſervations de M. Cortade, fait aſſez voir pourquoi ce Médecin jouit d'une conſidération non commune dans ſa patrie, où il exerce ſa profeſſion ſous les yeux de M. ſon pere, ancien & célébre Praticien.

La famille de Meſſieurs Cortade, eſt une de ces familles de Gaſcogne, dans leſquelles la Médecine eſt pour ainſi dire héréditaire : M. Cortade le pere, eſt encore en état de rendre des ſervices journaliers : de deux fils Médecins, le cadet Docteur de Montpellier, achéve de ſe rendre digne du nom qu'il porte, & d'acquérir à Paris le complément des connoiſſances néceſſaires, pour ſuivre les traces de M. ſon pere.

L'aîné, qui eſt l'Auteur des Obſervations que je viens de rapporter, & dont la réputation s'accroît de jour en jour dans ſa patrie, partage avec d'autres Médecins ſçavans & expérimentés, les travaux pénibles de l'exercice

de l'Art. On peut, ſans doute, eſpérer de nouveaux progrès & de nouvelles obſervations d'un Médecin appliqué, inſtruit, ſage, de bonnes mœurs, excellent fils & bon citoyen.

Je dois remarquer que Meſſieurs Cortade habitent une petite ville (Lavardens), peu éloignée de la patrie du fameux Ducheſne (*Quercetanus*), Gentilhomme, Médecin & Chymiſte, qui fit beaucoup parler de lui dans le dernier ſiécle : il oppoſa une vigoureuſe réſiſtance aux vivacités de Guy Patin, qui vouloit bannir la Chymie, parce qu'il ne l'entendoit pas, & qui ſe répandit en injures contre Ducheſne, parce qu'il manquoit de bonnes raiſons à lui oppoſer. Guy Patin, reprochoit à Ducheſne, d'être né dans un pays pauvre & ſauvage (l'Armagnac) : c'étoient de petits reſtes des propos furieux des Ligueurs : c'étoient des traits d'ignorance, qui n'affectérent jamais les habitans du charmant pays d'Armagnac.

N°. LII.

JUGEMENT de Monſieur GUALTHER VERSCHUIR.

ON trouve dans les *Recherches ſur le Pouls* par rapport aux criſes, des obſervations intéreſſantes touchant les différences qui ont lieu quelquefois dans le pouls des deux côtés, & dans celui des différentes parties du corps. Si lorſque le pouls eſt rebondiſſant, il eſt plus marqué à l'un des carpes qu'à l'autre, cela indique que le ſang ſortira en plus grande quantité de la narine de ce côté (où le pouls eſt plus ſenſible).... Les inſtrumens par leſquels s'opérent les phénomènes de la menſtruation, ſont les vaiſſeaux; car dans le tems de l'appareil de cette fonction, les artéres battent d'une façon ſinguliére, & irréguliérement: ces pulſations ont été décrites par M. de Bordeu, qui les a appuyées d'obſervations; & il nous apprend qu'on peut, par leur moyen, prévoir le flux menſtruel.... Le même Auteur obſerve, que

dans les femmes groſſes, on remarque chaque mois, dans le tems de la menſtruation, *un pouls particulier, un pouls irrégulier & plus ou moins rebondiſſant*; j'infére de-là, que la nature fait des efforts déterminés pour produire ce flux....

Par rapport aux directions, aux métaſtaſes qu'éprouvent les humeurs dans les criſes, nous devons admirer la ſagacité des Médecins, qui ont découvert non-ſeulement les mouvemens particuliers & déſordonnés qu'ont alors les artéres, mais encore les mouvemens propres & eſſentiels à l'eſpéce de criſe qui doit ſe faire; de maniére qu'on peut, par le moyen de ces mouvemens, ou de ces pulſations, prédire la criſe de la maladie, & de quelle nature elle doit être, prédire même le jour & l'heure où elle doit ſe faire.... Toutes ces vérités ſont appuyées du témoignage d'hommes célébres, des Solano de Luque, des Nihell, des Sénac, des Bordeu, des Michel, des Cox, & d'autres excellens Praticiens. (*G. Forſten Verſchuir Diſſertatio medica inauguralis, de arteriarum & venarum vi irritabili, &c. à Amſterdam*, ſans date).

* PERSONNE n'atteignit jamais mieux ſon but, que l'Auteur de cette Diſſertation, où l'on ne peut s'mpêcher de reconnoître beaucoup de jugement & un grand fonds d'érudition ; où les idées naiſſent les unes des autres, & ſe prêtent une force merveilleuſe. Mais puiſque l'Auteur s'appuye, pour prouver les variétés qui ſurviennent dans la circulation, des variétés qui s'obſervent dans le pouls, nous pouvons dire que les circulations diverſes qu'il admet, & qu'il fonde ſur l'irritabilité exquiſe des artéres & des veines, démontrent l'exiſtence des modifications diverſes apperçues dans le pouls.

C'eſt dommage que M. Verſchuir n'ait pas employé ſes ſoins à faire lui-même des découvertes, qui n'auroient pas manqué de donner un grand prix à la nouvelle doctrine du pouls, dont ce Sçavant ſe montre d'ailleurs aſſez le partiſan.

Il eſt fâcheux auſſi que M. Verſchuir n'ait pas connu les réflexions de nos Auteurs, ſur les diverſes circulations du ſang, dont je parlerai ailleurs. Il eût pu en trouver le germe & l'énoncé, dans les *Recherches*, qu'il cite,

D'ailleurs nous aurions désiré que sa dissertation eût été marquée de la date de son impression ; parce que cela est nécessaire pour la précision de l'histoire de l'Art.

Enfin cette dissertation, bien examinée & bien suivie, paroît faite pour appuyer les opinions de nos Auteurs du pouls, & pour rendre ceux qui n'ont pas assez bien pris garde au système courant de la circulation, moins opposés aux faits qui constatent les divers rithmes du pouls, leur possibilité, leur existence, &c.

N°. LIII.

DEUXIEME JUGEMENT (*) *de Monsieur de* PICAMILH, *Docteur de Montpellier, & Médecin de l'Hôpital de l'Isle de Rhé.*

IL y a plusieurs années que M. de Picamilh est attaché aux Hôpitaux ; il a fait le voyage de l'Amérique, & la

(*) Le premier est au Tom. II. N°. 22 pag. 369.

dernière

derniére Campagne d'Eſpagne, ſous le commandement de M. le Prince de Beauveau. Par-tout il a trouvé des occaſions de faire des obſervations ſur le pouls : n'ayant pas le tems de les publier toutes, il ſe contente de publier celles que je vais rapporter. C'eſt M. de Picamilh lui-même qui parle, dans une *lettre écrite de l'Iſle de Rhé.*

1°. Un Domeſtique arrive à l'Hôpital, crachant le ſang à gros bouillons, avec de la toux; ces accidens s'étoient déclarés le matin du même jour : tandis qu'on en cherchoit la cauſe, je tâtai le pouls à pluſieurs repriſes; je ne le trouvai pas portant à l'hémorragie, comme cela devoit être : j'imaginai que le malade pouvoit avoir dans la gorge, quelque ſang-ſue, qui par ſa piquûre occaſionnoit l'évacuation de ſang; (j'avois vu depuis peu des chevaux, dans leſquels on avoit trouvé des ſang-ſues attachées à leur palais) : d'après cette idée, je le fis vomir, & le fis boire beaucoup; il vomit une ſang-ſue, & le ſang ne parut plus. Certainement le pouls me ſervit de principal guide dans ce cas.

2°. J'étois inconnu dans l'Hôpital

d'une ville, où j'allois examinant les malades, avec un de mes amis : je demandai à un d'entr'eux, en lui tâtant le pouls, de me faire voir ſon crachoir, & de me dire ſi les crachats avoient bien de la peine à ſortir (il avoit le pouls exactement pectoral). Le Soldat ſurpris me montra ſes crachats qui étoient abondans & cuits. Le Médecin en faiſant ſa viſite, tâtant le ventre & parlant de purgatif, le malade lui dit aſſez vivement, laiſſez-moi traiter par Monſieur que voilà, (en m'indiquant); il a connu ma maladie, & il ne l'a pas cherchée au ventre où elle n'eſt point : on crut d'abord que le malade avoit le délire ; mais il arriva qu'il ne fut pas purgé, & qu'il guérit. J'oſe dire que la connoiſſance du pouls ſauva la vie à ce malade, ou qu'elle lui épargna du moins une convaleſcence longue & traînante.

3°. Je vis un Lieutenant-Colonel, malade depuis quatre jours ; je lui trouvai de la fièvre, un tremblement général des membres, la voix mal aſſurée ; il étoit allarmé & agité, il ne pouvoit repoſer. Je fus raſſuré par le pouls, que je trouvai inteſtinal & bien critique, ſouple, inégal, ſautillant, avec quelques

intermittences. Je dis au malade qu'il devoit se contenter de boire du petit lait nîtré, & qu'il auroit une diarrhée critique vers le septiéme jour. Le pouls conserva son caractére pendant le cinq & le six ; il parut ensuite plus expliqué, les intermittences devinrent plus fréquentes : le malade évacua beaucoup le sept, & le jour suivant la crise fut parfaite.

4°. Deux Officiers me recommandérent chacun leur Domestique, dont l'état les inquiétoit beaucoup : l'un & l'autre avoient un point de côté, la fiévre, & leurs crachats étoient ensanglantés. J'examinai leur pouls ; je n'y trouvai rien de pectoral, il étoit au contraire stomachique très-décidé, marquant un peu d'irritation : la douleur étoit vive. Je fis faire une saignée à chacun de ces malades ; deux heures après, je leur fis prendre l'émétique, & le soir du même jour, deux verres de casse, avec un peu de sel d'epsom. Les évacuations furent abondantes, & les malades guéris au quatriéme jour. J'avois souvent éprouvé cette méthode, & je sçavois que, dans les fluxions de poitrine & les pleuréses, il est très-ordinaire, quelle que soit l'irritation,

de trouver le pouls avec des caractéres du pectoral : mais ces ſignes n'ayant pas lieu dans les deux cas dont je parle, je jugeai en conſéquence que l'eſtomac étoit la ſeule cauſe de tous les déſordres rapportés.

5°. Je trouvai un Officier, que je n'avois pas vu depuis long-tems, dans un état qui devoit faire craindre la phthiſie ; il étoit maigre, décharné, & ſans forces ; il avoit la fiévre & de petites ſueurs, depuis long-tems ; il ſe croyoit perdu. Son pouls, tâté à pluſieurs repriſes, me raſſura : je n'y trouvai rien de pectoral, ni rien qui m'indiquât une ſuppuration interne ; il étoit opiniâtrement fixé au rithme ſtomachique. Je me livrai à ce que le pouls m'indiquoit ; je fis vomir le malade, il rendit notamment des morceaux, gros comme le pouce, qui ſembloient être de la viande, dont le malade n'avoit pas mangé depuis trois ſemaines. Le pouls ſe développa après l'effet du vomitif ; le malade reprit bientôt ſa tranquillité d'eſprit, ſes forces, ſon appétit & ſon embonpoint ; la fiévre avoit diſparu la premiére.

6°. M. de St. Martin, Capitaine au Régiment de Montmor, tomba ma-

lade à Cazeres : ſa maladie étoit une maladie de langueur, qui avoit l'air de la phthiſie pulmonaire, & qu'on traitoit comme telle depuis pluſieurs jours. Je lui tâtai le pouls ; je péſai attentivement toutes choſes, & j'aſſurai qu'il avoit beſoin de vomir. Le pouls n'avoit rien de pectoral ; il étoit ſtomachique, avec une ſorte de molleſſe remarquable. Quelques heures après mon départ, je vois arriver le Domeſtique du malade, qui vint me dire que ſon Maître avoit rendu un dépôt. Je vis en effet une jatte pleine d'une matiére purulente. D'après un plus mûr examen du pouls, je perſiſtai à dire que cette matiére étoit venue de l'eſtomac, & non du poumon, ou d'une vomique du poumon. Le malade mourut le treiziéme jour.

Je priai le Commandant (M. de Fourquieu) de permettre l'ouverture du corps. On ouvre la poitrine : les deux poumons ſont trouvés ſains ; l'eſtomac étoit ſphacelé, & ſa membrane interne rongée à l'endroit du dépôt, qui pour cette raiſon avoit été vomi : or le pouls m'avoit annoncé, & le lieu de ce dépôt, & l'évacuation ;

& j'avois déclaré ma maniére de penſer en public.

7°. Un jeune homme âgé d'environ 14 ans, fut pris de la fiévre, avec tenſion des hypocondres, des larmes involontaires, des ſoubreſauts dans les tendons : le pouls étoit capital. Je fis faire une ſaignée du bras : c'étoit le ſecond jour de la maladie. Le lendemain, le pouls s'étoit changé en ſtomachal bien clair, bien conſtant ; je donnai l'émétique qui évacua beaucoup par haut & même par bas : les accidens diſparurent. Dès le quatriéme jour, le pouls ſe développa, il devint irrégulier & intermittent, à-peu-près de trente en trente pulſations. J'annonçai une criſe du ventre pour le ſept, & ne fis prendre que du petit lait pour boiſſon ordinaire. mêmes accidens le ſix, & les intermittences devinrent plus fréquentes, avec des douleurs d'entrailles. Le ſept, la diarrhée ſurvint, elle fut abondante & bilieuſe ; elle le fut encore davantage vers le neuf ; le malade fut bien jugé, & ſans rechûte.

N°. LIV.

JUGEMENT de Monsieur la BROUSSE, Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier, & Médecin à Aramon.

EN lisant les aphorismes d'Hippocrate, je m'arrêtai de préférence au quarante-huitiéme qui dit: *fœtus qui mares sunt, dextrâ; feminæ sinistrâ, magis sunt.* Je fus frappé de cette décision, & ayant eu depuis long-tems cet illustre vieillard pour guide, je pris la résolution de vérifier le fait. Je le trouvai presque toujours juste; je voulus même renchérir; le hasard, pere des grandes découvertes, me favorisa.

Une Dame, dans le huitiéme mois de sa grossesse, me pria de lui tâter le pouls; j'eus l'honneur de lui dire qu'elle portoit son enfant du côté gauche: elle fut surprise de la vérité que je lui soutins: en me l'avouant, je lui annonçai qu'elle feroit une fille. Cette Dame me répondit qu'elle le croyoit, ayant les mêmes signes que lorsqu'elle en avoit

porté d'autres. Elle accoucha, le 25 Octobre 1768, d'une fille, ainſi que je le lui avois prédit.

Il eſt inutile de rapporter trente obſervations que j'ai faites depuis ſur le même ſujet, & dont j'ai communiqué la plus grande partie à la Société Royale des Sciences de Montpellier.

Je diviſe, à l'imitation des Médecins Chinois, & de quelques modernes, le corps humain en deux moitiés latérales. Je ſoutiens que le pouls des artéres radiales, temporales, &c., eſt égal en parfaite ſanté, & qu'en maladie, il eſt toujours plus fort du côté affecté ou ſouffrant. J'ai chez moi des obſervations sûres, qui appuyent en cela les recherches de MM. de Bordeu & Fouquet. Le contraire arrive dans les groſſeſſes; il y a le plus ſouvent une foibleſſe dans le pouls, du côté où l'enfant incline davantage : c'eſt ſans doute la compreſſion qu'il occaſionne dans les artéres du bas ventre, qui l'a fait ſentir dans la radiale du même côté. Ainſi toutes les fois que vous trouverez le pouls plus foible du côté droit, vous pourrez aſſurer que la femme portera un mâle, qu'elle ſentira le plus ſouvent péſer du même

côté ; ſi au contraire le pouls eſt plus foible du côté gauche, ce ſera une fille.....

Il arrive quelquefois que la femme groſſe ne ſent point le fœtus incliner d'aucun côté, ou même du côté oppoſé ; mais le pouls, par ſa petiteſſe, marque toujours la vérité de ma découverte. Dans le cas où le Médecin ne trouvera aucune différence dans les deux pouls (ce qui eſt rare), l'enfant n'inclinera d'aucun côté, & pour lors on ne pourra pas prononcer ſur ſon eſpéce.

Quoique le placenta ait été trouvé adhérent à toutes les parois de la matrice, par divers Accoucheurs, je crois que le cordon prête aſſez, pour permettre au fœtus le plus ſouvent de pencher. On peut donc ſuivre ma régle depuis le troiſiéme mois de la groſſeſſe juſqu'au dernier ; c'eſt-à-dire, juſqu'au moment de la culbute de l'enfant. Je croyois autrefois ne pouvoir la ſuivre qu'au ſixiéme mois : j'ai fait des expériences depuis mon Mémoire, envoyé à Montpellier, qui prouvent le contraire. Je n'en rapporterai qu'une.

Je demandai à tâter le pouls d'une Dame de Beaucaire, qui étoit dans le

troiſiéme mois de ſa groſſeſſe ; je lui prédis qu'elle feroit une fille, dont elle eſt accouchée depuis peu. Elle m'aſſura qu'elle connoîtroit ſi elle étoit dans ſon ſixiéme mois. Quand je porte un garçon, me dit-elle, mon ventre ſe gonfle peu-à-peu, pendant quelques momens ; après quoi il remue fortement. Si c'eſt une fille, mon ventre ne ſe gonfle pas ; mais l'enfant trépigne, en imitant le mouvement d'une fourmi. J'ai parlé à pluſieurs autres femmes, qui m'ont aſſuré avoir les mêmes ſymptômes dans leurs ſixiémes mois. Voilà donc mon pouls d'accord avec la nature. Je cherche maintenant, dans le cas d'enfans jumeaux, ou de ſuperfœtation, quelques ſignes particuliers dans le pouls, qui me faſſent connoître ces accidens. (*Journal Encyclopédique, année* 1770, Tom. V. Partie II.

Réflexions de l'Editeur.

Il ſeroit à ſouhaiter que les Obſervateurs ſe partageaſſent les diverſes branches de la pulſimantie. M. la Brouſſe s'attache à une partie, dont le fonds de la doctrine du pouls pourroit ſe paſſer : mais elle aura acquis un nou-

veau luſtre, lorſque ce Médecin aura rempli la tâche qu'il s'eſt courageuſement impoſée, vis-à-vis du public. Je me contente de préſenter à cet Obſervateur, non moins zélé, que bien inſtruit, l'extrait d'un manuſcrit que j'ai ſous les yeux, & que d'autres que moi, ont vu il y a quelques années.

» Notæ fætûs maſculi ac fæminæ. » *Hippocrates* & alii quidam, Matris » notam eſſe dixerunt, ſi prægnans ſit » benè colorata, & ad motum facilis, » ſi dextra mamma amplior, & præ- » ſertim papilla ſit: contrà verò palli- » dus color, ſiniſtraque mamma, ac » papilla, tumidior, femellæ indicium » eſt. Sed & in maſculi conceptu, » dextra partis vaſa, venæ ac arteriæ, » magis intumeſcunt, præſertim ſub » lingua: ac in femellæ conceptu, con- » trarium apparet. Aiunt etiam papil- » las, in fœminæ conceptu, deorsùm » nutare; in maſculi verò ſurſùm ten- » dere. Sed & lac prægnantis, aquæ » inſtillatum, ſi fætus femella ſit, divel- » li ac detrahi; ſi verò maſculus, in » ſuperficie ſubſiſtere. Certiſſimum ve- » rò, minimèque fallax, maſculi fætûs » ſignum eſt, ſi prægnans dextræ manûs

» pulſum validiorem, velociorem, ma-
» joremque ac duriorem habuerit; &
» vice verſa in fœmella (*a*).

» Quel plaiſir pour les reſtaurateurs
» de la doctrine du pouls, de trouver
» que les anciens s'en étoient occupés
» au point d'en venir à la queſtion
» qu'Aetius agite dans ce Chapitre!
» Quel plaiſir ne ſeroit-ce pas encore
» pour eux, ſi les nouvelles obſerva-
» tions, qu'ils ſont à portée de faire,
» pouvoient leur aſſujettir l'hiſtoire des
» groſſeſſes, comme elles leur ont aſſu-
» jetti les évacuations critiques, &c!
» Je crois que les Chinois qui ont auſſi
» traité ces ſortes de matiéres, diſent
» le contraire d'Aetius, ſçavoir, que les
» garçons ſont à gauche, &c. J'ai con-
» ſulté l'obſervation.

» Quoiqu'il ſoit vrai que l'opinion
» d'Hippocrate a reçu un grand échec,
» par les expériences qui ont été faites
» ſur les animaux, dont la matrice eſt
» partagée en deux cornes, & qu'on aye
» dit que les petits mâles & les petites
» femelles ſe trouvent indifféremment
» à droite & à gauche; quoique j'aye
» cru appercevoir moi-même, que ſes

(a) *Aet. Tetr. Serm. IV. Cap. IX.*

» mâles changent quelquefois la ſitua-
» tion de la matrice, en la portant
» du côté gauche : il eſt vrai auſſi qu'en
» général la régle d'Hippocrate ſe trouve
» juſte : elle a ſans doute des excep-
» tions ; mais on n'eſt pas encore en
» état de pouvoir les déterminer.

» J'ai de même vérifié (non ſans
» trouver des cas différens qui m'arrê-
» toient) le fait concernant les mam-
» melles, & les marques des deux cô-
» tés, des bras & de la langue : j'ai
» fort ſouvent vu des dépôts au ſein,
» à la cuiſſe, à la poitrine, du côté
» gauche, dans des femmes groſſes de
» filles ; & du côté droit dans des groſ-
» ſeſſes de garçons. Jai vu aſſez d'exem-
» ples de cette ſorte, pour penſer que
» la choſe mérite quelque attention.

» Je ſuis au moins certain, que,
» très-ordinairement, les femmes groſ-
» ſes ont les pouls des deux côtés iné-
» gaux : j'ai vérifié, & confirmé ce fait
» ſur des femmes, dont je connoiſſois
» le pouls avant leur groſſeſſe. Cette
» inégalité peut-elle ſervir pour con-
» noître, 1°. l'endroit de la matrice,
» où le délivre eſt attaché, où l'enfant
» eſt porté, 2°. le ſexe de l'enfant ?

» Je ne doute preſque pas de la poſ-

» ſibilité du premier objet, qui s'ac-
» corde fort avec les régles ordinaires
» du pouls, avec les grandes diviſions
» du corps, par leſquelles il eſt établi,
» que le pouls droit & le gauche indi-
» quent une irritation intérieure, cha-
» cun dans leur côté reſpectif; c'eſt-à-
» dire, que le pouls droit eſt plus gêné,
» plus irrité, lorſque le foie, le pou-
» mon, &c, du même côté, ſont af-
» fectés; & réciproquement.

» Une femme groſſe de cinq mois,
» ſujette, lorſqu'elle étoit fille, à des
» douleurs fixes vers le *cæcum*, & toutes
» ſes appartenances, éprouve, pendant
» ſa groſſeſſe, des attaques de ces
» mêmes douleurs: la mammelle du
» côté droit a fort peu de lait; tandis
» que l'autre en verſe abondamment.
» (C'eſt ainſi que j'ai vu des Nourrices
» perdre le lait d'une ſeule mammelle,
» dans des maladies dont le ſiége étoit
» du côté de la mammelle qui ſe flé-
» triſſoit). Cette femme accoucha d'une
» fille. J'ai vu auſſi des femmes qui
» éprouvoient une irritation forte du
» côté gauche de la matrice, & qui
» conſervoient leur lait de ce côté qui
» étoit affecté, plus long-tems que de
» l'autre. &c.

» Une femme accouchée d'une fille, » eut beaucoup plus de lait à la mam- » melle gauche, qu'à la droite; & pen- » dant le cours de la couche, il ſe fit » un dépôt à la corne gauche de la » matrice.

» Une femme qui avoit mis au monde » trois enfans mâles, dans trois cou- » ches différentes, redevint groſſe: elle » éprouva des accidens auxquels elle » n'étoit point accoutumée; une des » groſſes veines de ſon bras gauche » s'engorgea, & devint très-variqueuſe: » elle accoucha d'une fille.

» Une femme groſſe, éprouve de » vives douleurs du côté droit; le pouls » de ce côté eſt plus ſec, plus utérin, » plus tendu, plus intérieur que le gauche: » cette femme accouche d'un garçon.

» Ayant ſenti un reſſerrement par- » ticulier, avec une diſpoſition à des » rebondiſſemens paſſagers, dans le » pouls droit d'une femme groſſe d'en- » viron neuf mois (ſignes que je ne » trouvai pas dans le pouls gauche), » j'annonçai un garçon: mon prognoſtic » fut confirmé par l'événement; j'en » ai fait depuis de pareils, qui ſe ſont » trouvés auſſi juſtes.

» J'ai ſenti, quelques jours avant

» l'accouchement, une ſorte d'état fié-
» vreux dans le pouls, avec de la ten-
» ſion, du reſſerrement, quelques re-
» bondiſſemens peu expliqués : j'ai an-
» noncé un accouchement prochain,
» qui eſt arrivé, contre l'attente de la
» mere & de l'Accoucheur.

» En général, le pouls m'a paru de-
» venir fiévreux, inégal, irrégulier,
» dur, tendant au rebondiſſement, à
» proportion que l'accouchement ap-
» proche. J'ai auſſi apperçu, aux ap-
» proches de l'accouchement, que le
» pouls change quelquefois, au point
» que celui qui, pendant le cours de
» la groſſeſſe, avoit paru le moins ex-
» pliqué, le plus ſerré, le plus obſcur,
» s'éléve, & prend plus décidément
» les caractéres du pouls de la matrice ;
» comme ſi, pendant tout le cours de la
» groſſeſſe, le pouls du côté qui eſt le
» plus irrité par l'enfant & le placen-
» ta, demeuroit convulſif, égal, ſerré,
» & devenoit excréteur des régles,
» plus évidemment que l'autre, aux
» approches de l'accouchement.

» C'eſt de cette diſpoſition à l'ex-
» crétion, plus ou moins éloignée,
» que je prends mes caractéres, pour
» décider le ſexe : cependant je m'y

» ſuis trompé, & préciſément dans » pluſieurs cas où le pouls me paroiſſoit » le plus excréteur, le plus utérin: je » veux dire que lorſque le pouls droit » d'une femme groſſe m'annonçoit les » régles, plus que le gauche, je diſois » & devois dire, c'eſt un garçon; cette » régle m'a trompé; elle m'a auſſi fait » prédire juſte.

» J'examine une fille ſoupçonnée de » libertinage: je trouve le pouls droit » fiévreux, tendu, fréquent, avec quel- » ques rebondiſſemens, plus marqués » du côté droit que du gauche, où le » pouls eſt moins fixé au caractére in- » férieur. Je prononce que cette fille » eſt groſſe, & groſſe d'un garçon. » L'événement juſtifie mon prognoſtic.

» Vers le quatriéme mois d'une groſ- » ſeſſe, & dans ſon cours, je trouve » le pouls droit plus inégal, moins dé- » veloppé, plus tendu, plus redoublé, » plus inférieur, que le gauche. Je dis » d'après ce ſigne, que la groſſeſſe eſt » d'un garçon; la choſe ſe trouve vraie: » pendant tout le cours de la couche, » le pouls droit conſerva ſon caractére » particulier, & il ſe développoit plus » ſenſiblement que le gauche, lors de » l'abondance des vuidanges.

» Une jeune femme mourut en cou-
» che : elle ſe plaignoit pendant les
» derniers mois de ſa groſſeſſe, d'un
» engourdiſſement & d'une foibleſſe
» conſidérables au bras gauche : le pouls
» de ce côté, étoit moins évident, plus
» tendu, plus irrité que le droit. La
» femme étoit accouchée d'une fille ;
» & pendant la maladie qu'elle eut
» dans ſes couches, le côté gauche de
» la matrice étoit beaucoup plus en-
» gorgé, plus tendu, plus douloureux
» que le droit.

Addition depuis la fin de 1770.

» J'APPRENDS ce que M. la Brouſſe
» a publié dans le Journal Encyclopé-
» dique de cette année : il eſt bien
» plus avancé que moi : mes idées ſur
» l'hiſtoire du pouls de la groſſeſſe, ſe
» réveillent & s'éclairciſſent ; je pour-
» ſuis mes obſervations, aidé de celles
» de M. la Brouſſe.

» Une femme éprouve un chagrin
» vif au dernier mois de ſa groſſeſſe ;
» elle ſent quelques douleurs paſſa-
» géres, comme pour accoucher : je
» tâte le pouls dans ce moment, &
» je ne le tâtai plus depuis ; le pouls

» droit étoit évidemment plus large,
» plus dur, plus tendu, avec quelque
» chose de rebondissant, portant aux
» régles; le gauche étoit sensiblement
» plus petit, assez égal & souple, trois
» jours après, cette femme accouche
» d'un garçon. Est-ce que les appro-
» ches de l'accouchement donneroient
» au pouls la modification des régles;
» & lorsque l'accouchement est bien pro-
» chain, ce caractére du pouls se mon-
» tre-t-il mieux dans le côté, qui pendant
» la grossesse étoit le plus serré, le
» plus irrité? il faudroit donc distin-
» guer les tems plus ou moins pro-
» chains de la couche, pour le juge-
» ment du pouls des grossesses, eu
» égard au sexe de l'enfant? Je hésite
» sur ces objets, d'après mes observa-
» tions antérieures.

» Une femme grosse souffre si pro-
» digieusement des reins, aux appro-
» ches de l'accouchement, qu'on est
» obligé de la baigner. Ce reméde
» favorise l'ouverture de la matrice;
» le fondement est fort gonflé par les
» hémorroïdes: dans ce moment, le
» pouls droit est sensiblement plus
» serré, plus égal, plus convulsif que
» le gauche; celui-ci est plus brouillé,

» moins égal. La femme accouche d'un » garçon.

» Quelques jours avant la fin du » huitiéme mois de la groſſeſſe, le » pouls droit eſt ſenſiblement plus ſerré » que le gauche, plus tendu, plus pe- » tit; on diroit que la colomne de ſang » eſt arrêtée dans ce côté, & qu'elle » coule plus librement dans le gauche: » la femme accouche d'un garçon. Le » pouls droit conſerve à-peu-près le » même rithme, pendant la couche.

» Une jeune femme, enceinte pour » la troiſiéme fois, (cinq ou ſix jours » avant ſa couche, & ſentant déja du » mal-aiſe, & de la diſpoſition à ac- » coucher), a le pouls gauche plus » foible, plus petit que le droit; elle » accouche d'une fille: on eût dit que » le pouls gauche étoit étranglé par » une ligature.

» J'aſſiſte à l'accouchement d'une » jeune femme, dont le pouls droit » ſe perd, & devient intermittent & » très-foible, pendant les attaques des » douleurs; le pouls gauche ſe ſoutient » mieux: la femme accouche d'un gar- » çon. Le pouls gauche paroiſſoit en- » core plus étranglé qu'il ne l'étoit » dans le cas précédent.

» Je ſuis groſſe de deux enfans, me » dit une femme très-bien conſtituée, » & qui eſt preſqu'au terme: les deux » pouls ſont, autant que j'en puis ju- » ger, parfaitement égaux, tendant » l'un & l'autre à l'évacuation des ré- » gles. Cette femme accouche de deux » jumeaux.

» Je ne puis trouver aucune diffé- » rence, dans les deux pouls d'une » femme, groſſe d'environ deux mois: » elle fait une fauſſe couche; l'enfant » eſt à peine formé, il avoit été arrêté » dans ſon accroiſſement: mais le pla- » centa eſt préciſément comme une » bourſe, comme une calotte, qui re- » préſentoit toute la face interne de » la matrice, qu'elle tapiſſoit en entier ».

* On adreſſe ceci à M. la Brouſſe; c'eſt un hommage qu'on lui rend: c'eſt à lui de débrouiller toutes les queſtions qu'on peut propoſer ſur cette matiére, qui paroît demander beaucoup de tems & d'obſervations, pour être entiérement éclaircie. Le pouls n'eſt-il pas plus propre à faire connoître le côté de la matrice, auquel le placenta eſt attaché, ou ſur lequel

l'enfant porte principalement, qu'à indiquer le ſexe de l'enfant ?

En ſecond lieu, n'eſt-il pas néceſſaire, pour bien connoître tout ce qui peut avoir trait au pouls de la groſſeſſe, de diſtinguer dans celle-ci différens tems, par exemple, 1°. le tems de l'irritation qui eſt celui où la matrice s'occupe à prendre ſes aiſances, ſon aſſiéte & ſa tranquillité, pendant que tous les viſcéres, ſur-tout, l'eſtomac ſont éminemment irrités : 2°. celui de l'accroiſſement, eſpéce d'état de maturation, pendant lequel l'action de l'enfant ſur la matrice, paroît être la plus complette, la moins croiſée par les viſcéres, qui jouiſſent d'une ſorte de tranquillité : 3°. le tems de l'excrétion, pendant que les approches de la couche modifient le pouls, le rendent ſemblable à celui des régles, & qu'il arrive des accidens, tels que les douleurs, la plénitude & ſes effets, qui peuvent auſſi ſe peindre par le pouls?

Enfin ces trois tems ne pourroient-ils pas être différens, & reconnoître des accidens diſſemblables, ſuivant le tempérament des femmes, leurs excès, la tranquillité de leur ame, les embarras

des viſcéres, &c, &c ? Tout cela eſt-il calculable ? ces différences peuvent-elles être réduites à des claſſes ?

Il eſt bien plus difficile de ſaiſir les caractéres du pouls, dans ces cas, que dans des cas de fiévres & de maladies bien décidées, où la nature explique & étale ſes opérations. Les femmes des villes, ont auſſi un fonds de ſenſibilité & de variabilité, dans leur pouls, qui mérite beaucoup d'attention. &c.

Laiſſons faire M. la Brouſſe, & encourageons-le dans ſon travail. Il ſeroit à déſirer que les Obſervateurs s'occupaſſent de l'objet, non moins curieux qu'intéreſſant, dont s'occupe ce Médecin, qui a voulu les réveiller, en publiant ſa diſſertation dans le Journal Encyclopédique; lorſqu'elle parut, quelqu'un ſongeoit à propoſer dans un Journal, l'explication du paſſage d'Aetius, qu'il faudra comparer avec les idées des Chinois.

Suite de l'article de Monſieur la Brouſſe.

Ce que nous venons de rapporter touchant M. la Brouſſe, avoit paſſé ſous les yeux du Cenſeur, lorſque le ſyſtême entier de ce Médecin a paru

dans le Journal de Médecine. Le fonds de ce ſyſtême reſte toujours le même ; l'Auteur a ſeulement ajouté de nouvelles Obſervations aux premiéres.

J'ai déja dit que d'autres que M. la Brouſſe avoient penſé au commentaire du paſſage d'Aetius, & à l'examen de l'opinion d'Hippocrate. J'ajouterai que les obſervations me paroiſſent d'autant plus difficiles à faire, & à confirmer ſur cet objet, qu'en ſuivant la méthode de M. la Brouſſe, ou une autre méthode contraire, on rencontrera juſte la moitié du tems ; puiſqu'il naît à peu-près autant de filles que de garçons. Ainſi on peut être aſſuré & gager même de voir ſouvent juſtifier ſon prognoſtic, en annonçant une fille, ou un garçon ; on aura toujours pluſieurs obſervations favorables pour ſoi ; il pourra auſſi ſe faire que, par un heureux haſard, l'Obſervateur prédiſe avec juſteſſe un grand nombre de fois de ſuite.

De combien de maniéres ne peut-on pas retourner cette remarque qui ſe préſente très-naturellement, & qui dégoûtera peut-être du déſir de ſe mettre à obſerver ? Avec quelles exclamations, avec quels *cachinnes*, ne va-t-on pas tomber ſur cette branche que M. la Brouſſe

voudroit ajouter au tronc de l'Art ſpygmique ?

Il faut eſpérer que ce ſçavant Médecin ne ſe rebutera point, & ne s'étonnera même pas de tous les traits qu'on pourra lui lancer. Il s'agit, au fonds, de juger l'opinion de quelques Anciens, ſi clairement préſentée par Aetius, & qui, après tout, eſt la même que celle d'Hippocrate: le reſpect dû à cet homme immortel, intéreſſera ſans doute aſſez les Sages, pour qu'ils contiennent la *tourbe* des critiques.

M. la Brouſſe trouvera dans ce que j'ai rapporté, de quoi éclaircir ſon opinion; il rendra un grand ſervice, s'il parvient à donner à cette opinion, tout le poids, toute la force, dont elle eſt ſuſceptible: on doit croire que les Obſervateurs ne manqueront pas de l'aider de leurs lumiéres. Il n'oubliera pas, & la retenue avec laquelle Hippocrate a énoncé ſon aphoriſme (*Aphor.* 48. *Libr.* 5: paralléle du quarante-deuxiéme aphoriſme du même livre, *ſur la couleur des femmes groſſes*), & ce que les Commentateurs en ont dit. Suivant cet aphoriſme, *ordinairement* les garçons ſont à droite, & les filles à gauche, *magis, ut plurimùm* (*Mallon*).

Hippocrate avoit donc ſenti qu'il y a des exceptions à faire à ſa régle : ces exceptions ont été connues de ſes Commentateurs, notamment du ſage Houllier, qui a dit en conſéquence, *hoc ſignum non eſt perpetuò verum*, & qui a reſtraint, au ſujet du pouls, la régle trop généraliſée par Aetius. *Hic aphoriſmus*, dit Liebault dans ſes additions au commentaire de Houllier, *de his intelligendus, quæ fiunt ut plurimùm.* Houllier a dit auſſi ; *hæc ſententia eſt eorum quæ magna ex parte accidunt :* il ajoute que Parménide & Empédocle étoient de l'opinion d'Hippocrate. Enfin il rappelle pour l'explication de ce phénomène, un paſſage du ſixiéme livre des Epidémies, & le ſentiment d'Ariſtote. Je vais rapporter le paſſage des Epidémies.

» E directo, & laterum & præcor-
» diorum intenſiones, & ſplenis eleva-
» tiones, & è naribus eruptiones, &
» aures è directo. Horum plurima etiam
» ad oculos. Utrum igitur omnia ? Aut
» quæ quidem ex infernis ſurſùm è
» directo : qualia ſunt quæ juxta ma-
» xillas, aut circà oculum, aut aurem.
» Quæ verò ex ſupernis deorsùm, non
» è directo. Atqui & anginoſi rubores,

» & laterum dolores è directo ; aut
» etiam quæ infrà hepar ſunt, ex ſu-
» pernis diſtributa, velùt in teſtes &
» varices. Conſideranda ſunt hæc, quò,
» & undè, & propter quid... «

Toutes ces vérités, aſſez bien connues des Anciens, avoient vieilli chez les Modernes : le ſyſtême de la circulation ne s'accommodoit pas de toutes ces communications entre les parties du même côté, &c. L'Auteur des Recherches a rendu Hippocrate intelligible, & il a rétabli l'honneur des Anciens, dont notre ſiécle s'étoit moqué juſqu'à l'indécence.

Ariſtote (*de generat. animal. Libr.* 4), prétendoit que Démocrite, Empédocle & quelques autres, s'étoient trompés ſur la cauſe de la génération des mâles & des femelles : (leurs opinions & leurs explications avoient du rapport avec celles de M. la Brouſſe).

» Sæpe numerò evenit, *dit Ariſtote*,
» ut eâdem in parte uteri, gemini,
» mas & fœmina, generentur : idque
» ſatis inſpeximus in diſſectionibus ani-
» malium viviparorum, tum pedeſ-
» trium, tum piſcium. Quæ ſi ille (Dé-
» mocritus) non conſpexerat, meritò
» errabat... ùt retulimus ; & fœmina,

» parte uteri dextrâ, contineri visa est ;
» & mas, læva ; & ambo, eadem in
» parte, idque non semel, sed sæpiùs
» quàm aut mas in dextra, & fœmina
» in læva.... atque etiam cum gemini,
» mas & fœmina, gestarentur, marem
» in læva, fœminam in dextra, conti-
» neri perspectum est... Aliqui persuasi
» dicunt, teste præligato dextro, eve-
» nire, per coitum, ut fœmina gene-
» retur, & præligato sinistro, ut mas
» generetur : sic enim & Leophanes
» dicebat : tum etiam exectis alterum
» testem, hoc idem accidere, quidam
» aiunt, non verè : sed rem conjec-
» tantur futuram ex consentaneis, at-
» que anticipant, quasi ità sit, priùs-
» quam ità fieri videant... &c. «.

Il s'agit donc de mettre Aristote d'accord avec Hippocrate & Démocrite : il s'agit de revoir tout ce qu'ont dit sur cette matiére les Commentateurs d'Hippocrate : il faut enfin revoir & examiner de nouveau les expériences & les discussions de quelques Modernes sur la même question. Telle est la tâche que M. la Brousse s'est courageusement imposée, & dont il ne peut manquer de se bien acquitter.

N°. LV.

JUGEMENT de Monſieur MALRIEU, Docteur de la Faculté de Montpellier, & Médecin en Albigeois.

C'EST principalement par le pouls, qu'on eſtime dans les maladies la quantité des forces vitales. .. C'eſt à ſa faveur qu'on force, pour ainſi dire, la nature à faire l'aveu de ſes maux, de ſes dangers, de ſon travail, de ſes reſſources & de ſes vues. .. Les Anciens ont décrit une multitude de pouls inégaux, avec un appareil embarraſſant & inutile....

Le pouls dicrotus... ou rebondiſſant, eſt remarquable dans les maladies des organes ſitués au deſſus du diaphragme, & dans celles où les hémorragies ſont les plus fréquentes, telles que la léthargie & la phrénéſie: ce qui avoit été obſervé par Galien, qui, malgré tous les reproches qu'on peut lui faire, ſur ſes ſubtilités, ſa prolixité & ſes nomenclatures, auroit cependant mérité l'immortalité par ſes ſeuls ouvrages du pouls. Le rebondiſſement du pouls eſt, ſui-

vant les Modernes, le caractére précurſeur des hémorragies quelconques....

Le pouls ondoyant... a quelqu'analogie avec le pouls rebondiſſant; il arrive auſſi dans les maladies des parties ſupérieures au diaphragme, ſur-tout dans celles du poumon.... Le pouls myure répand quelquefois de vaines allarmes; c'eſt ſur-tout lorſque les pulſations conſervent de la force & de la grandeur.

Une Dame âgée de 30 ans... eut dans une fiévre maligne, & pendant une quinzaine de jours, le pouls ſemblable à celui que Galien appelle myure récurrent: il décroiſſoit pendant trois pulſations; de manière que la premiére étoit forte & développée, la ſeconde plus reſſerrée & moins arrondie, la troiſiéme plus petite & plus foible. La ſolution de la maladie fut nerveuſe, & ſe fit lentement & ſans autre excrétion apparente, que celle des urines qui dépoſoient un ſédiment aſſez bien cuit....

L'intermittence du pouls... a perdu ſous les doigts de Solano & de ſes illuſtres Imitateurs, une partie de ce qu'elle avoit eu de terrible juſqu'à ce ſiécle; elle eſt ſur-tout fréquente dans les maladies des premiéres voyes.... Dans les maladies fort graves, le pouls ſembla-

ble au naturel, marque la langueur des forces vitales.... Il eſt bon de remarquer qu'il arrive des cas qui démentent toutes les régles.... Pluſieurs Médecins ont travaillé, depuis vingt ans, à établir de nouveaux ſignes critiques, ſur le rithme du pouls.... Solano qui a ouvert cette carriére en Eſpagne, a fait des régles trop poſitives en trop généraliſant des cas particuliers....

Il m'a paru que la connoiſſance des divers caractéres du pouls, ſert ſouvent à découvrir la direction des mouvemens critiques, & l'émonctoire vers lequel les humeurs ſont déterminées, & à raſſurer, dans bien des cas, contre les allarmes que peuvent inſpirer certaines inégalités du pouls.... Le pouls eſt plus grand & plus développé, quand les humeurs tendent vers les parties extérieures : il eſt au contraire petit & reſſerré, lorſque les évacuations critiques doivent ſe faire par les couloirs des parties internes.... Le dernier malade dans lequel j'ai obſervé le pouls rebondiſſant, avoit une fiévre double tierce, remittente, & un rebondiſſement à chaque pulſation.... je dis qu'on me fît ſçavoir le lendemain s'il y avoit eu de ſaignement de nez... On m'apprit que

le malade avoit mouché un peu de ſang, & qu'il avoit eu le ſur-lendemain une petite hémorragie. On obſerve pourtant beaucoup d'hémorragies critiques, ſans les réduplications du pouls, il eſt le plus ſouvent plein, véhément, tendu, fréquent, élevé, ſaillant, comme Galien l'a enſeigné....

Le pouls précurſeur de la ſueur, eſt grand, ſouple & inégal; pluſieurs de ſes pulſations vont en augmentant... Pendant le prélude de la diarrhée critique, on remarque fréquemment que le pouls eſt médiocrement développé, ſouvent inégal dans ſa force & ſa grandeur, & dans les diſtances de ſes pulſations, toujours irrégulier dans ſes inégalités, & quelquefois intermittent...

Les urines critiques ſont annoncées par un pouls qui eſt, ſuivant M. de Bordeu, l'inverſe de la ſueur, ſerré, inégal; de maniére que ſes pulſations vont en diminuant... (tel étoit le pouls de la Dame dont il a été fait mention ci-deſſus)....

On obſerve dans le pouls hémorroïdal, un peu de roideur & d'inégalité.... une ſorte de profondeur & de tremblottement, &, de tems en tems, quelques réduplications.... L'inégalité, la

roideur, la concentration du pouls.... indiquent le vomiſſement... Le pouls mol & aiſé, avec quelques inégalités ſemblables à une ſorte d'ondulation, annoncent l'expectoration, &c. (*Les Préſages de la ſanté.... ou Hiſtoire des ſignes Prognoſtics.... à Paris, chez Briaſſon* 1770).

* Telle eſt la maniére élégante & inſtructive dont M. Malrieu s'exprime. Le plan, l'objet, & l'exécution de ſon ouvrage, forment, à mon avis, l'enſemble le plus ſage, le mieux ordonné, & le plus utile pour les progrès de l'Art. Il eût manqué quelque choſe à cet ouvrage, qui contient les vérités les plus précieuſes de l'Antiquité, ſi le pouls n'y eût pas été traité comme les autres queſtions.

J'aime bien que M. Malrieu rende juſtice à Galien, & qu'il le venge, par exemple, de la critique de M. de Haen, qui n'a pas ſenti la beauté des ouvrages de ce célébre Médecin ſur le pouls. J'aime que M. Malrieu ait le courage de ne pas cacher, qu'il y a des cas dans leſquels le pouls eſt muet, & qu'il ne ſe prête pas aux modifications critiques qu'il ſuit ordinairement : cet aveu

prouve qu'il a étudié & ſuivi le pouls, & qu'il a vérifié les exceptions que Solano & l'Auteur des Recherches ont faites à leurs régles.

J'aime enfin que M. Malrieu ne ſépare point, lorſqu'il s'agit de prédire une criſe, les ſymptômes ordinaires, répandus dans les bons livres, des modifications du pouls; qu'il n'attende pas de ces derniéres plus qu'elles ne peuvent tenir.

» Quel que ſoit, (dit l'Auteur des » Recherches, Tom. I. Pag. 15.), l'uſage » qu'on peut faire du pouls, pour juger » de la nature & des événemens des » maladies, il ne faut pas penſer qu'on » doive s'en tenir uniquement au pouls, » pour porter ces jugemens; il faut, à » l'exemple de tous les Médecins, raſ- » ſembler, lorſqu'on juge de l'état d'une » maladie, tous les ſymptômes, & pe- » ſer toutes les circonſtances; dans com- » bien d'écueils ne tomberoit-on pas, » ſans cette précaution? »

Il n'eſt, je crois, rien de plus clair que cette déclaration formelle. On trouve cependant des ſoi-diſans Critiques, qui aiment à publier que les partiſans du pouls attendent tout de la doctrine ſpygmique, qu'ils ne conſul-

tent qu'elle, qu'ils négligent les autres ſymptômes des maladies, & leur hiſtoire, & l'emploi & l'application des remédes. Vains & puériles efforts d'un fonds d'amour-propre vivement bleſſé! Les partiſans du pouls étudient toutes les branches de la Médecine, par une raiſon bien ſimple : ils ne peuvent conſulter ce ſigne avec attention, ſans ſuivre tous les autres, ſans noter ſcrupuleuſement tous les accidens apparens : c'eſt donc leur faire injuſtice, que de répandre que leur attachement au pouls, les rend inhabiles à toute autre choſe.

Auroit-on, ſans les ouvrages de nos Modernes, pu même concevoir un projet ſemblable à celui de M. Malrieu? Il reléve ſinguliérement l'Art du prognoſtic, qui étoit, pour ainſi dire, tombé dans l'oubli, avant les Recherches & une foule d'ouvrages qui les ont ſuivies. Quelqu'un ne ſe donnera-t-il pas le plaiſir de comparer les matiéres dont on s'occupoit, il y a trente ans, en France, ſur le fait de la Médecine, avec celles dont on s'occupe aujourd'hui? D'où vient cette heureuſe révolution qui s'eſt faite? il faut, pour en pénétrer les raiſons, ſe tranſ-

porter au tems où nos traités du pouls virent le jour pour la premiére fois : Quelle rumeur n'excitérent-ils pas ?

Aujourd'hui on s'accoutume, peu-à-peu, à l'examen de pluſieurs queſtions qui faiſoient trembler ceux qui les propoſérent les premiers : il falloit voir les efforts & la réſiſtance de la commune traditive, étayée de l'autorité de ceux qui régnoient alors ſur l'eſprit du public. Tout a changé de face aujourd'hui : nos ouvrages reçoivent de jour en jour de nouveaux appuis : j'oſe dire que celui de M. Malrieu, eſt un des plus précieux & des plus propres à produire la réforme générale, à répandre le goût de la véritable Médecine Hippocratique, qui conſiſte, ſur-tout, dans la ſcience du prognoſtic. Lui ſeul diſtingue le vrai Médecin d'un Donneur de drogues, bannal, & à gages, qui n'a d'autre objet en vue que celui de ſon commerce, & qui fait de la Médecine un Art vil & mercénaire.

De quoi votre nouvelle ſcience guérit-elle, vous répéte-t-on platement ! nous répondrions volontiers : elle guérit de la foibleſſe dont on fait l'aveu, en ſe fiant à vos drogues & à vos diſcours.

N°. LVI.

JUGEMENT de Monſieur ROUX, Docteur Régent de la Faculté de Paris, au ſujet de l'Eſſai ſur le pouls de M. Fouquet, Docteur de la Faculté de Montpellier.

LES Médecins conviennent aſſez unanimement, que de tous les ſignes, qui peuvent les diriger dans leur pratique, le pouls eſt celui dont ils tirent les indications les plus sûres : malgré cela, on eſt forcé d'avouer, que chez plus d'un Praticien, l'obſervation de ce phénomène n'eſt qu'un manuel ſtérile, & ſi nous oſons le dire, de pure cérémonie... Un petit nombre de Sages, placés ſouvent à des diſtances trop éloignées, ont eu le courage de réſiſter au torrent de leur ſiécle, de marcher ſur les traces d'Hippocrate, & de s'en tenir à l'obſervation : c'eſt à eux ſeuls qu'on doit les progrès que la pratique a faits pendant cette longue ſuite de ſiécles, qui ſe ſont écoulés entre ce Pere de la Médecine & nous.

L'obſervation du pouls n'a pas été moins négligée, que les autres branches de la Séméiotique: Hippocrate lui-même n'en a fait preſqu'aucun uſage. Après ce grand homme, Praxagore, Hérophile, Eraſiſtrate, Archigéne, en firent l'objet de leurs Recherches: mais Galien eſt de tous les Médecins de l'antiquité, celui qui s'eſt le plus diſtingué dans la connoiſſance de ce ſigne; il l'a réduite en ſyſtême, & en a fait un corps de doctrine qu'il n'a pas toujours fondé ſur l'obſervation, mais qui, malgré cela, a été adoptée, ſans réſerve, par preſque tous les Praticiens, juſqu'à la découverte de la circulation du ſang.

On trouve, il eſt vrai, dans ce long eſpace de tems, quelques Ecrivains qui ont enrichi les découvertes de Galien, de leurs obſervations particuliéres; tels ſont Aetius d'Amidéne, Actuarius, Struthius, célébre Praticien à Padoue, Zéchius Profeſſeur à Bologne, & quelques autres Médecins d'un très-grand nom, mais le fonds de la doctrine reſta toujours le même. Les Chymiſtes & les Méchaniciens, qui envahirent la Médecine, à la chûte du Galéniſme, anéantirent preſque entiérement la doctrine du pouls, ſous prétexte de la ſimplifier.

Il étoit réſervé à un Médecin Eſpagnol (Dom Solano de Luques), ou plutôt à M. de Bordeu, Médecin des Facultés de Paris & de Montpellier, d'ouvrir une nouvelle carriére dans ce genre d'obſervations.... Les obſervations de M. Michel, Médecin de la Faculté de Montpellier, & celles de pluſieurs autres Praticiens, conſignées dans les Journaux de Médecine, ont ſuffiſamment confirmé la doctrine de l'Auteur des *Recherches*.

On connoît cette diviſion ſi lumineuſe, que M. de Bordeu a faite du pouls, en *critique* & en non *critique*: on ſçait que ſon ouvrage avoit principalement pour but de faire connoître les différentes eſpéces de pouls qui annoncent les évacuations critiques, & les émonctoires par leſquels elles devoient ſe faire, & que, s'il a traité du pouls non critique ou d'irritation, il ne l'a enviſagé que relativement au prognoſtic. Ce n'eſt pas qu'il n'eût vu que ce pouls d'irritation pouvoit avoir des caractéres différens, ſuivant les différens organes qui étoient affectés: *il y a même lieu de ſoupçonner* (dit-il, Tom. I. pag. 219. de la nouvelle édition des Recherches), *que le pouls d'ir-*

ritation a encore des caractéres distinctifs, selon qu'il se trouve joint à des affections de la tête, de la poitrine ou du bas ventre; mais il a cru devoir laisser défricher à d'autres cette branche importante de sa doctrine. Il paroît qu'il a trouvé dans M. Fouquet un digne Coopérateur.

Engagé dans des recherches sur ce nouvel objet, par la conjecture de M. de Bordeu, comme il en convient lui-même dans son discours préliminaire.... M. Fouquet s'est livré avec courage, à un genre de travail, dont le résultat a été la découverte des caractéres ou des modifications variées du pouls, relativement aux différens organes actuellement affectés, ou menacés dans les maladies. Les observations qui lui ont fait découvrir ces différens caractéres, les lui ont représentés si distinctifs & si sensibles, qu'indépendamment des descriptions claires & précises qu'on en donne, il a cru pouvoir encore les rendre par des figures....

Quelque convaincu que M. Fouquet paroisse de l'utilité de son travail, il ne s'est pas flatté de réunir tous les suffrages.... Il convient d'ailleurs que » ces » sortes d'Etudes sont faites principale-

» ment pour les jeunes gens, chez qui
» le poiſon des préjugés n'a pas encore
» acquis la force malheureuſe de l'ha-
» bitude, & qui d'ailleurs ont dans les
» ſens, l'activité néceſſaire pour ſaiſir
» la moindre lueur des objets, & ſe
» porter avec courage à leur pourſuite.
» Il ſeroit cruel, ajoute-t-il, d'exiger
» des vieux Praticiens, qu'ils allaſſent
» ſe traîner, toute la journée, dans les
» ſalles d'un Hôpital, vraie école d'une
» pareille inſtruction: il faut être juſte
» & humain; ils n'en ont ni le tems
» ni la force: d'ailleurs l'expérience
» conſommée de l'âge, leur eſt ſans
» doute un ſupplément. Mais encore,
» s'il eſt libre, comme nous venons
» de le déclarer, à ces Arbitres de la
» pratique, d'adopter ou de ne pas
» adopter les vérités nouvelles, ce ſe-
» roit de leur part un très-grand mal,
» de détourner de cette étude les jeunes
» gens naturellement aſſez portés en
» faveur des déciſions magiſtrales, ou
» de ſe prévaloir de leur réputation,
» pour détracter une vérité eſſentielle,
» aux yeux du public, non moins fa-
» cile à ſe prévenir. *C'eſt folie*, diſoit
» Montagne, *que de rapporter le vrai*
» *ou le faux à notre ſuffiſance*; c'eſt-à-

» dire, ſuivant un de ſes Commenta-
» teurs (M. Coſte) *d'établir notre ca-*
» *pacité pour la meſure du vrai & du*
» *faux*. (Eſſai Liv. I.). Que s'il ſe trouve
» par malheur qu'on ait ce reproche à
» faire à quelque grand homme, celui-
» là s'abuſeroit beaucoup qui, de ce
» qu'il prendroit la même liberté,
» penſeroit s'élever à la même conſidé-
» ration «.

M. Fouquet connoît bien mal l'eſprit humain, s'il croit que ces réflexions, ſi ſages & ſi raiſonnables, puiſſent faire quelque impreſſion ſur certains hommes élevés dans les préjugés, & accoutumés à donner pour limites à la ſcience, les bornes étroites de leurs lumiéres & de leur eſprit: qu'il ouvre les faſtes de la Médecine, & il verra qu'on n'a jamais propoſé de nouveauté véritablement utile, qui n'ait eſſuyé les plus fortes contradictions. On pourroit même, en quelque ſorte, juger des avantages qu'on doit ſe promettre d'une découverte, par les efforts qu'on fait pour l'étouffer. C'eſt ainſi que la circulation du ſang, l'uſage du mercure, des remédes antimoniaux, du quinquina, &, de nos jours, l'inoculation, ont été combattus. Mais qu'il ſe conſole: ſi les

clameurs de ces ennemis de l'humanité, ont été capables d'arrêter, pour quelque tems, les progrès de l'Art, toutes les découvertes véritablement utiles, ont toujours triomphé de leurs efforts impuiſſans.

Dans le premier chapitre de ſon Eſſai, M. Fouquet a cru devoir traiter la maniére de tâter le pouls; il s'eſt contenté de commenter ce que M. de Bordeu a dit dans le premier chapitre de ſes Recherches. Il recommande en général de tâter le pouls à pluſieurs repriſes, de le tâter à l'un & à l'autre bras, de le tâter long-tems, d'appliquer l'extrémité des quatre doigts ſur le poignet du malade; de maniére que l'index ſoit appliqué à la racine de l'apophyſe ſtyloïde du *radius*, & que les pointes des autres doigts ſuivent, en laiſſant le moins d'intervalle poſſible: il eſt néceſſaire par conſéquent qu'on tâte de la main gauche le pouls droit du malade; & réciproquement, le pouls gauche de la main droite: il n'eſt pas moins eſſentiel que le malade ſoit dans une poſition convenable; c'eſt-à-dire, qu'il faut qu'il ſoit aſſis ou couché ſur le dos, ayant la tête un peu élevée; que ſon bras ſoit plutôt étendu que plié,

appuyé dans toute sa longueur, & dans une situation moyenne entre la pronation & la supination.

Ces idées préliminaires étant données, il passe, dans le second chapitre, à la notion qu'on peut se faire des causes qui donnent au pouls ses différens caractéres; il croit pouvoir adopter l'opinion de quelques Philosophes, qui ont considéré chaque organe de l'animal, *comme un être distinct, qui a sa vie, son sentiment, ses desirs, son goût particulier, son département, ainsi que l'observation le démontre, en quelque sorte, de la matrice & de l'estomac.* Il en résulte, selon lui, 1°. que chaque action individuelle de ces organes, doit modifier d'une maniére particuliére la circulation, & par conséquent que le pouls, indépendamment des modes généraux, ou battemens ordinaires, qu'on croit se rapporter principalement à l'action du cœur, doit éprouver des modifications relatives à ces actions ou fonctions organiques, indiquées, caractérisées même par ces modes particuliers.

2°. Que la plus ou moins grande sensibilité ou activité de chaque organe, tant à raison de sa faculté propre

& inhérente, que de ſa ſtructure, devra encore influer dans les impreſſions de cet organe ſur le pouls. Il cite à ce ſujet un paſſage d'Actuarius, qui aſſure que les parties du corps, douées d'une plus grande ſenſibilité, changent & modifient le pouls, en conſéquence du ſentiment de la douleur qu'elles éprouvent, & que celles qui ſont moins ſenſibles, le modifient relativement à l'affection ſeule dont elles ſont atteintes. Cette vérité avoit été entrevue longtems auparavant par Galien.

Il définit dans le chapitre troiſiéme le pouls organique, qu'il appelle auſſi pouls des organes, celui qui ſe rapporte à une affection quelconque d'un organe, ou plutôt celui qui déſigne & manifeſte aux ſens cette affection, ſoit qu'elle aille juſqu'à l'incommodité ou à la maladie particuliére de l'organe, ſoit qu'elle conſiſte uniquement en une diſpoſition prochaine à la maladie, ou même qu'elle ſe borne à une ſimple augmentation de reſſort, de vie ou d'action dans cet organe, indépendamment de toute idée, de tout ſentiment de léſion ou de maladie. Lorſque ce pouls eſt un effet d'une affection maladive actuelle, ou d'une diſpoſition

prochaine à la maladie, il le nomme pouls ſymptomatique, non critique, ou acritique, c'eſt le pouls d'irritation de M. de Bordeu: il l'appelle au contraire pouls critique, lorſqu'il réſulte d'une augmentation conſidérable des forces organiques, qui, en conſéquence de la maladie, conſpirent dans un ou pluſieurs viſcéres, pour en opérer la délivrance, & terminer en même-tems la maladie.

Enfin, ſi l'affection qui le produit, ne fait qu'intéreſſer légérement, & momentanément, le ton ou la faculté de l'organe, ou ſon action, ſans nul vice d'ailleurs, ou nulle impreſſion morbifique, il lui conſerve la premiére & ſimple dénomination *d'organique*.

Tous ces pouls, en ce qu'ils ont d'eſſentiel en eux-mêmes, comme effets repréſentatifs des affections des différens organes, ſont caractériſés, ſelon M. Fouquet, par autant d'impreſſions variées que la ſurface de cette portion de l'artére, ſur laquelle on appuye le bout des doigts, en tâtant le pouls, fait, tantôt ſur l'un, tantôt ſur l'autre de ces doigts. Ces impreſſions conſiſtent principalement, comme s'exprime notre Auteur, ſoit en émi-

nences ou petites ondes, plus ou moins légéres, plus ou moins figurées dans quelque endroit de cet eſpace pulſant, ou en un ſoulévement plus ou moins marqué, plus ou moins circonſcrit de cet eſpace, ſoit en quelqu'autre modification de cette partie de l'artére, telles, par exemple, que des eſpéces d'applatiſſement, de reſſerrement ou diminution de diamétre, des ſortes d'interſection, de briſement, ou apparences de briſement, de la colomne du ſang, dans quelque portion de ce trajet de l'artére.

Ces caractéres ſont véritablement propres, radicaux & eſſentiels dans la doctrine de notre Auteur : il aſſure même qu'ils ſont immuables dans leur eſſence, conſervant leur forme ſpécifique dans les trois états d'organique, de non critique & de critique : ils ſont en quelque ſorte, un ſigne abſtrait qui n'exclut pas les autres modifications connues, telles que la dureté, la molleſſe, la force, la foibleſſe, la petiteſſe, la viteſſe, la lenteur, la concentration, l'élévation, &c, qui ne ſont à l'égard du caractére organique, que de ſimples accidens, ou acceſſoires, dont on pourroit abſolument ſe débarraſſer dans la

perception du caractére eſſentiel, & qui doivent compoſer un ſecond ordre de ſignes. Mais ce qui les diſtingue eſſentiellement, c'eſt de pouvoir être peints aux yeux, comme au tact, ſous une figure fixe & déterminée pour chaque individu; au lieu que les modifications acceſſoires, ne ſçauroient être repréſentées aux ſens, que par une eſpéce de commémoraiſon, quoique d'ailleurs également appréhenſibles par le tact. C'eſt ſur ce fondement, qu'il a fait graver une planche, qui contient les caractéres des différens pouls organiques qu'il a obſervés.

Nous ne ſuivrons pas M. Fouquet dans les réflexions qu'il a cru devoir faire ſur les différentes modifications accidentelles du pouls, & qui font la matiére des quatre chapitres qui ſuivent ceux que nous venons d'analyſer: nous renverrons nos Lecteurs à l'ouvrage même; ils y trouvéront pluſieurs idées neuves, & bien propres à jetter du jour ſur la doctrine générale du pouls, & à confirmer les Recherches de M. de Bordeu. Nous allons paſſer aux caractéres organiques qui font l'objet eſſentiel du travail de M. Fouquet; nous nous contenterons de les rapporter

en entier : quant aux explications, nous renverrons encore nos Lecteurs à l'ouvrage même.

Le caractére essentiel du pouls capital, consiste en une élévation ou soulévement particulier de la partie antérieure ou digitale de l'artére. On remarque donc, pour l'ordinaire, que la partie postérieure de l'artére, semble fixée sur le niveau de son plan, sous les deux doigts annulaire & auriculaire ; tandis que la partie antérieure, ou l'extrémité qui regarde la main, s'éléve considérablement au dessus de ce niveau, souvent avec une liberté, une plénitude, & une force très-marquée. Quelquefois cette élévation ou soulévement de l'artére, se prend de plus loin, par exemple, dès le doigt annulaire, d'où, par gradation, il augmente jusqu'à l'index, & par de-là, en frappant, dans cette proportion, la rangée des doigts ; de sorte que l'artére, dans son élévation, forme un angle aigu avec la ligne horizontale de son plan naturel, depuis l'endroit où commence cette élévation, jusques vers l'apophyse du radius. C'est par cet angle, plus ou moins grand, plus ou moins ouvert, en proportion de la force ou de l'élévation du pouls,

que le caractére du capital eſt principalement ſpécifié.

Le pouls guttural, ou des affections de la gorge, eſt caractériſé par une éminence ou renflement conſidérable, en forme d'onde, de la partie un peu poſtérieure de l'artére, ou de l'eſpace pulſant, & par la dureté, le mouvement libre, & en quelque façon détaché de l'autre partie, ou de l'extrêmité digitale de l'artére qui retient ſa forme cylindrique, aſſez dépouillée, en s'élevant avec force; le tout à-peu-près comme dans le pouls capital. Il en différe cependant, en ce que ce ſoulévement de la portion digitale, y eſt décidément moindre, que le renflement eſt au contraire plus conſtant; qu'il s'avance beaucoup plus ſur l'extrémité digitale de l'artére, qui ſemble en être couverte en partie quelquefois; de ſorte qu'on la ſent, conſervant ſa forme ronde ou cylindrique, ſous ce renflement, comme ſi elle étoit engaînée dans un artére vuide, dont les parois ſeroient très-minces & renflées dans le milieu; ce qui fait paroître ce pouls un peu redoublé & un peu ondoyant; au lieu que dans le capital, ce renflement, lorſqu'il s'y trouve, eſt

de beaucoup moindre, plus vague, plus reculé vers l'extrémité brachiale, & la forme cylindrique preſque effacée dans cet endroit.

Le caractére du pouls pectoral eſt très-aiſé à reconnoître, dit M. Fouquet; il eſt principalement marqué par un ſoulévement ou élévation du milieu de l'artére ou de l'eſpace pulſant, qui paroît ſous les doigts comme une petite montagne unie, bien figurée & un peu mollette, l'une & l'autre extrémité de l'artére ſe mouvant au niveau de leur plan, & ſous la forme ordinaire ou naturelle; en ſorte que le profil ſupérieur de l'artére, décrive une eſpéce d'arc.

Notre Auteur a fait une claſſe de pouls, qu'il appelle épigaſtriques, qui comprend les pouls de l'eſtomac, du foie, de la rate & de l'inteſtin colon. Le caractére générique de tous ces pouls, approche, plus ou moins, de celui du pouls ſtomachal, lequel conſiſte en une petite éminence qui s'éléve entre l'index & le médius; cette éminence paroît même quelquefois entrer ou monter aſſez avant dans l'intervalle des extrémités de ces deux doigts, à-peu-près comme une petite pyramide, dont la pointe ſeroit mouſſe ou un peu

arrondie. Il y a cela de remarquable, ajoute M. Fouquet, dans le pouls qui précéde le vomiſſement, que la petite éminence pyramidale paroît comme s'arrondir avec une eſpéce de tremblement de l'artére, mêlé de convulſion; ce qui devient plus ſenſible, à meſure que le vomiſſement approche. Il dit avoir obſervé dans pluſieurs occaſions, une eſpéce d'*aſcenſus* & de *deſcenſus* du pouls ſtomachal.

Dans le premier cas, l'éminence pyramidale frappe beaucoup plus vers le côté du médius, & preſque point ſur le côté de l'index; elle paroît même vouloir s'étendre & s'élargir, comme pour ſe transformer en pectoral, en gagnant toujours vers le médius. Cette eſpéce de pouls ſtomachal eſt quelquefois accompagnée de beaucoup d'inégalité, quelquefois auſſi d'intermittence & d'une forte concentration. Il indique l'affection de l'orifice ſupérieur de l'eſtomac: en effet, le malade rapporte la douleur vers cette région; il éprouve en même tems beaucoup de gêne dans la reſpiration.

Dans le ſecond cas; c'eſt-à-dire, dans celui du deſcenſus, la petite éminence paroît ſe rétrécir & s'affaiſſer, en ſe

rangeant de plus en plus du côté de l'index, ne se faisant guéres sentir au côté du médius. Ce pouls est un peu inégal, mais sans intermittence marquée. Les malades dans lesquels on l'observe, se plaignent de douleurs dans la région épigastrique qui répond au dessous de l'estomac, ou au milieu du grand arc du colon. Il se convertit aisément en intestinal, & alors les malades éprouvent de fortes coliques.

Le pouls qui indique les affections du foie, ne différe du stomachal, qu'en ce que l'éminence n'est ni si marquée, ni si forte, ni si élevée; elle est plus légére, plus rétrécie, plus séche: d'ailleurs l'artére est incomparablement plus tendue, plus rétrécie, plus concentrée que dans le stomachal; les pulsations sont moins vives & plus irréguliéres.

Dans le pouls de la rate, l'éminence paroît monter ou s'allonger un peu plus entre le médius & l'index, comme si elle étoit ou plus haute, ou moins arrondie; ce qui la distingue sur-tout des autres pouls de la même classe, c'est qu'elle paroît coupée verticalement du côté qui répond à l'index, & que vers la base ou le pied de cette coupe verticale, on sent comme une échancrure;

tandis que du côté opposé elle conserve sa déclinaison jusques sous le médius.

Les pouls abdominaux se font remarquer par la concentration, la dureté & un rétréciſſement ſingulier de l'artére, principalement dans la portion digitale, & par la vivacité & l'inégalité des pulsations.

Outre ce caractére général, on sent dans le pouls intestinal, comme une espéce de petit globule qui se fait sentir depuis environ le point de l'artére qui répond à l'intervalle, entre les bouts du médius & de l'index (en se rapprochant toutefois de ce dernier) & paroît se porter ou gliſſer avec rapidité à travers l'artére, sous tout l'index, jusques par de-là l'apophyse du rayon, en s'allongeant de plus en plus dans ce trajet, en forme de petit dard ou d'aiguille.

Dans les ascites confirmées, ce pouls intestinal, prend des modifications particuliéres: l'artére est plus dure, plus tendue & plus resserrée, que dans l'intestinal vrai; elle ressemble à-peu-près à un fil d'archal un peu gros; l'extrémité digitale en est cependant toujours plus rétrécie que la brachiale; on y sent de l'inégalité, & pour l'ordinaire

un léger frémiſſement tout-à-fait au bout, quelquefois de la fréquence & de la vibratilité, ſans néanmoins une irritation bien marquée. Lorſque l'épanchement gêne la reſpiration, ce pouls ſe complique du pectoral.

M. Fouquet n'a point remarqué dans les pouls des organes, des urines & de la ſueur, de caractére aſſez décidé, pour pouvoir les répréſenter par des figures : en général, ils différent peu des pouls qui indiquent des évacuations critiques par ces organes.

Le pouls général des hémorragies, eſt principalement remarquable, dit notre Auteur, par l'impreſſion d'une ſorte de petits corps ronds très-flexibles, dont le mouvement eſt très-rapide, qui ſe font ſentir à l'extrémité digitale de l'artére, comme à la file l'un de l'autre : parvenus à environ la baſe de l'apophyſe du radius, ils ſemblent ſe briſer, en heurtant contre cette apophyſe, ou ſe diviſer & ſe répandre, çà & là, en éclats plus ou moins nombreux, plus ou moins marqués ; d'où réſulte, dans cet endroit, une eſpéce de fourmillement plus ou moins ſenſible à chaque diaſtole.

A ces caractéres généraux ſe joignent,

dans le pouls nazal ſimple, un renflement ou élargiſſement de la partie brachiale de l'artére, & une eſpéce d'applatiſſement à ſon extrémité digitale, qui, ſous tout l'index, la fait paroître comme un petit ruban applati: à l'endroit même de cet applatiſſement, on ſent les petits corps ronds qui paroiſſent comme allongés, en filant à la queue l'un de l'autre, & très-peu marqués dans leur forme. Ce pouls a encore cela de particulier, que ces petits corps ronds ſemblent heurter, vers l'apophyſe du rayon, contre un obſtacle qui les briſe, & en réfléchit les éclats en arriére, ſur la ſérie même de ces petits corps; ce qui fait paroître quelquefois l'artére comme feſtonée ou déchirée en petits lambeaux, tout-à-fait au bout; quoique le plus ordinairement cela ſe réduiſe à un fourmillement grenu très-marqué, un peu au-delà du doigt indice, lequel fourmillement ſemble diſtendre ou amincir, en cet endroit, les parois de l'artére: quelquefois on diroit qu'il n'y a, dans la portion applatie ou digitale de l'artére, qu'un ou deux de ces petits corps ronds, aſſez bien formés, qui paſſent preſtement ſous les doigts.

Le pouls ſimple, utérin, ou celui qui indique les hémorragies de la matrice, eſt aſſez ſemblable au pouls nazal : il en différe ſeulement par les modifications ſuivantes : il eſt en général beaucoup moins élevé & moins fort ; quelquefois même on le trouve ſi concentré, qu'il eſt beſoin d'une preſſion particuliére des doigts, principalement de l'index, pour ſentir les petits corps ou le petit fourmillement grenu de l'extrémité de l'artére : ſouvent ce pouls eſt lent ; l'extrémité digitale de l'artére n'y eſt pas ſenſiblement applatie, comme dans le nazal ; elle paroît au contraire conſerver ſa forme cylindrique ; mais auſſi eſt-elle rétrécie & un peu profonde, & ſes pulſations un peu inégales comme dans un léger inteſtinal. De plus, les petits corps ronds ne ſont, pour l'ordinaire, dans ce pouls, ni ſi ſecs, ni ſi formés que dans le nazal.

On remarque quelques autres variétés dans ce pouls, pour leſquelles il faut avoir recours à l'ouvrage même.

Le pouls qui précéde ou accompagne les fleurs blanches, ne différe du précédent, que par un peu plus de molleſſe & de lenteur, un léger rebondiſſement, une certaine rondeur dans les

pulsations, & un peu moins d'expression dans la forme des petits corps ronds ou du fourmillement.

Le pouls des lochies présente encore quelques légéres différences : les petits corps ronds & leurs fragmens y paroissent plus petits & moins formés : cependant les pulsations sont quelquefois assez vives, assez séches, quoiqu'élevées, jusqu'à ressembler un peu à celles des pouls compliqués décrits dans les *Recherches :* quelquefois encore, on y sent beaucoup d'inégalité entre-mêlée d'intermittence.

Enfin celui de la grossesse approche plus que les deux derniers, de l'utérin vrai : il en est cependant distingué par un léger resserrement, une vivacité & une petite fréquence dans les pulsations, sur-tout vers le premier terme de la grossesse ; les pulsations sont plus fortes & un peu plus élevées, vers le dernier tems.

Le pouls propre au flux hémorroïdal, a pour caractére spécifique le petit fourmillement grenu à l'extrémité digitale de l'artére, ou l'apparition des petits corps ronds à cette extrémité, comme dans les autres pouls d'hémorragie ; mais ce qui le distingue des

précédens, c'eſt que ces corps ronds paroiſſent beaucoup plus petits, & en même-tems très-ſecs; que le fourmillement ſemble plus reſſerré ou s'exercer dans un plus petit eſpace; & les fragmens des petits corps ronds ſont très-marqués; en ſorte que c'eſt plutôt un léger frémiſſement, qu'un fourmillement grenu, qui ſe fait ſentir ſous l'index, & par de-là.

Le pouls des dyſſenteries ſe confond aiſément avec l'hémorroïdal; toute la différence conſiſte en ce que celui des dyſſenteries eſt moins élevé ou plus déprimé, moins plein, plus fréquent & plus inégal; quelquefois même intermittent; qu'on y ſent par intervalles l'aiguille ou dard de l'inteſtinal vrai; que les petits corps ronds & leurs fragmens ſont peu ſenſibles, & que bien ſouvent ces fragmens paroiſſent aſſez nombreux & aſſez fins, pour donner au bout digital de l'artére, à côté de l'index, & au-delà, la figure d'une eſpéce de petite broſſe de peintre, ou d'une petite aigrette, comme s'il s'éparpilloit en divergeant.

Tels ſont les caractéres des pouls organiques ſimples: nous les avons extraits fidélement de l'ouvrage de M.

Fouquet, en empruntant même ſes expreſſions. Les obſervations qu'il apporte en faveur de ſa doctrine, ſont nombreuſes & nous ont paru concluantes; elles ſont accompagnées de réflexions qui tendent à éclaircir de plus en plus cette matiére importante. Ces obſervations qui occupent près d'un tiers du volume, ſont ſuivies de quelques régles de pratique que l'Auteur a cru pouvoir déduire des ſignes tirés du pouls, & de la doctrine de Solano, tant ſur l'emploi des ſaignées que ſur celui des purgatifs, matiére importante, & traitée d'une maniére qui nous a paru mériter toute l'attention des Praticiens qui ont quelque zéle pour les progrès de leur Art. Nous ne ſçaurions trop les exhorter à s'exercer dans un genre d'obſervations qui promet de grands avantages.

Au reſte, il paroît par les obſervations qui ont été communiquées à l'Auteur, & qu'il a inſérées à la fin de ſon ouvrage, qu'on s'occupe avec ſuccès de cet objet dans l'Ecole de Montpellier. Il ſeroit à ſouhaiter que les Obſervateurs qui voudront s'adonner à ce genre de recherches, ne s'en tinſſent pas ſeulement aux faits qui tendent à

confirmer de plus en plus cette doctrine, & qu'ils vouluſſent tenir quelque compte de ceux qui peuvent former des exceptions aux régles générales qu'on eſt en droit d'en déduire : c'eſt le moyen de rendre leurs travaux auſſi utiles qu'ils peuvent l'être, & de mériter la reconnoiſſance des vrais Médecins, de ceux qui ne cherchent que le bien de l'humanité (*Journ. de Méd. Février* 1768.)

Réflexions de l'Editeur.

» Il eſt quelquefois utile, en tâtant » le pouls, (dit l'Auteur des *Recher-* » *ches, Tom. II. Chap. III. deuxiéme* » *Edit.*), de ſuivre l'artére dans ſa » longueur, en montant du poignet » vers le haut de l'avant-bras, & reve- » nant enſuite vers le poignet... C'eſt » ſur cette maniére de ſuivre l'artére » de haut en bas, qu'eſt principalement » fondée la méthode des Chinois, qui » ont partagé le bras en pluſieurs tou- » ches; ce qui mérite l'attention des » Obſervateurs «.

M. Fouquet a donné à cette remarque plus d'étendue qu'on n'imaginoit qu'elle en pût avoir. Il a fallu ſans doute

que ce ſage & ſçavant Médecin, fût encore plus frappé que l'Auteur des *Recherches*, des obſervations qui conſtatent, que l'artére prend dans ſa diaſtole, ou dans ſes battemens, diverſes tournures, divers dégrés d'élévation ou de concentration, dans les diverſes parties. Ce n'étoit qu'en paſſant, que l'Auteur des *Recherches* avertiſſoit qu'il falloit ſuivre l'artére de haut en bas, & qu'il parloit des *ſurſauts de l'artére*, des *eſpéces de nœuds* qu'elle formoit, des *fourmillemens*, des *treſſaillemens*, des *tremblemens*, des tremblottemens qui ſe font quelquefois ſentir dans *les parois*, *de ſautillemens* qu'on trouve ſouvent des *promptes & bruſques élévations* des parois, de la maniére dont l'artére *roule* quelquefois *ſous les doigts*, des *pulſations qui paroiſſent ſubintrantes, qui ſe ſuivent de ſi près, que l'une n'attend pas l'autre*, *du ſautillement de l'artére qui donne pour ainſi dire un coup aigu*, *de la profondeur du pouls*, *de ſes petits ſauts bruſques*, *fort différens de la diaſtole ordinaire*, de ſon état *palpitant*, &c.

Tout cela conduiſoit le Lecteur à ſe former des idées fort oppoſées à celles qu'on a ordinairement de la dilatation

uniforme de tout le corps des artéres, dans la diaſtole, & de leur reſſerrement proportionel, dans la ſyſtole.

Il eſt clair enfin que l'Auteur des *Recherches* avoit vu & diſtingué l'action perſonnelle des parois des artéres, & qu'il avoit été frappé de quelques modifications que cette action prend dans les diverſes portions de ces canaux; mais il étoit réſervé à M. Fouquet d'aſſujettir à des régles fixes, ces ſortes de variations reſpectives, de dilatation & de reſſerrement, dans les différentes parties de la longueur des artéres M. Fouquet a fait de ces variations le fonds de ſa méthode & de ſa nomenclature; il en a tiré ſes principaux caractéres; il en a formé les pouls organiques; il a trouvé de quoi partager en claſſes le pouls d'irritation & convulſif; il s'eſt pour ainſi dire ſoumis ce pouls, qui paroiſſoit avoir arrêté l'Auteur des *Recherches*.

M Fouquet a auſſi rendu la maniére des Chinois beaucoup plus plauſible qu'on ne croyoit qu'elle fût, en ſuivant nos idées communes; il a donné à cette maniére un appui remarquable: tout le ſyſtême des Chinois, expliqué le mieux qu'il a été poſſible juſqu'ici, par M.

Menuret, eſt devenu plus croyable & moins inintelligible : on aura peut-être occaſion quelque jour de l'éclaircir encore davantage, & d'en tirer même de l'appui & des notions favorables pour nos propres opinions.

» Il ſe peut (dit encore l'Auteur des » *Recherches*), que les anciens Méde- » cins Egyptiens, avoient jetté les pre- » miers fondemens des idées communes » à Galien «. C'eſt au tems à développer toutes ces apperçues.

On ſçait que dans les *Recherches*, l'égalité & l'inégalité des battemens des artéres, l'égalité & l'inégalité des diſtances des battemens, l'uniformité ou les variétés, la ſimplicité ou le redoublement des battemens, ſont les ſources d'où ſont tirés les principaux caractéres du pouls. M. Fouquet ajoute deux autres eſpéces de caractéres non moins aiſés à reconnoître & à calculer, deux autres ſortes d'égalités & d'inégalités, celle de l'endroit où le battement ſe fait ſentir plus fort, plus ſaillant, & celle de la forme ou de la figure que prend l'artére dans ſes battemens.

Toutes les eſpéces de pouls ſe rapportent à ces formules générales, à ces

caractéres fixes & invariables. M. de la Place a comparé le syſtême des *Recherches*, à celui de Tournefort ſur les plantes; (*Recherches Tom. II. pag.* 369). On pourroit, conformément à cette même idée, comparer le syſtême de M. Fouquet à celui des Botaniſtes qui ont travaillé depuis Tournefort, & qui ont pris leurs caractéres & leur nomenclature dans d'autres parties que les fleurs.

Ici un syſtême aide l'autre; loin d'être oppoſés ou de ſe heurter, ils s'appuyent & ſe fortifient mutuellement: l'un & l'autre prouvent que la nature ſuit un ordre marqué dans l'explication du pouls, & qu'il eſt l'expreſſion des mouvemens intérieurs, l'image de l'action des divers organes.

Il n'eſt pas à craindre que ceux qui ſeront bien inſtruits de toutes ces matiéres, cherchent à ébranler les fondemens de l'Art ſphygmique, ſous le prétexte des différens caractéres que ſes Partiſans employent. Ces différences ne ſont qu'apparentes, elles ſont les expreſſions particuliéres à chaque Auteur, pour rendre au fonds les mêmes idées, pour diſtinguer les efforts critiques de tous les organes principaux, &c.

On a vu dans l'article de M. Desbreſt, qu'il a déja répondu à toutes les chicanes auxquelles le pyrrhoniſme pouvoit avoir recours. Qu'importe que les expreſſions des divers Partiſans de la pulſimantie, paroiſſent avoir quelque *diſſemblance*; pourvu qu'ils s'accordent ſur le fonds principal, qui eſt de connoître & d'annoncer, par le tact du pouls, les révolutions bonnes & mauvaiſes, les diverſes évacuations & les divers tranſports des humeurs? Il demeure toujours inconteſtable que le pouls rend le langage de la nature; que ce langage peut être entendu; qu'on doit s'appliquer à le déchiffrer. Si quelqu'un trouvoit le moyen d'avoir une méthode & des caractéres plus clairs, plus ſimples, plus à la portée de tous les Obſervateurs, il ſeroit très-utile qu'il les publiât; mais ſon travail, quelqu'il fût, ne pourroit jamais être regardé comme oppoſé au fonds, aux caractéres que nous poſſédons; puiſqu'il s'agiroit du même parti à tirer des expreſſions du pouls.

Il faut ſans s'amuſer à diſputer, tacher de profiter des remarques & des découvertes des divers Obſervateurs; il faut les expliquer, les aider, les étendre les uns par les autres. La maniére

de M. Fouquet, qui a déja trouvé beaucoup d'Approbateurs, ne peut que gagner aux épreuves qu'on en fera : elle préſuppoſe celle des *Recherches ;* elle porte principalement ſur les pouls organiques, & en même-tems elle embraſſe les pouls critiques ; elle ſert même, pour cette eſpéce de pouls, d'un ſupplément très-utile au ſyſtême des *Recherches. Alterius alter poſcit opem, res & conjurat amicè.* Quelque Obſervateur entreprendra ſans doute de faire un heureux mêlange des deux méthodes. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'on ne peut plus s'empêcher déſormais, dans l'examen & l'étude du pouls, de conſulter & les *Recherches*, & *l'Eſſai ſur le pouls.*

Au reſte nos idées communes & courantes, nos principes mêmes, ceux qui ont l'air d'être les plus ſolides, ſouffriront-ils de toutes ces vérités de la Pulſimantie ? Les loix de la ſyſtole & de la diaſtole, auxquelles on a aſſujetti les artéres, riſquent-elles d'être ébranlées ? C'eſt leur affaire ; tant pis pour elles, ſi elles ne s'accordent point avec l'obſervation : j'en dirai quelque choſe dans l'article ſuivant.

Il eſt tems de commencer à donner

à la doctrine du pouls, tout le développement & toute l'étendue dont elle est susceptible: elle est en droit aujourd'hui de se faire écouter : elle a été adoptée & étudiée par d'assez bons Juges, pour qu'il lui soit enfin permis de se montrer sans voile, & sans les ménagemens qu'exigeoient les théories vulgaires, lors de la première publication des *Recherches*. *In vitium ducit culpæ fuga, si caret arte.*

N°. LVII.

JUGEMENT de Messieurs de LAMURE, ADAM, JADELOT, ARTHAUD, PORTAL, &c.

* JE place le Jugement de tous ces Médecins dans le même article; parce qu'ils ont considéré le pouls sous un point de vue particulier, & qui est le même: leurs dissertations sur cet objet, sont plutôt des expériences physiques, physiologiques & académiques, que médicinales. Ils n'ont point précisément cherché à vérifier, ni à caractériser les divers rithmes précurseurs des

criſes, & des efforts propres aux divers organes, ainſi que les Solano, les Nihell, les Bordeu, les Michel, les Fouquet, les Menuret, &c: ils ont porté leurs regards curieux ſur les animaux vivans, pour déterminer la cauſe des pulſations ou des mouvemens des artéres: les expériences qu'ils ont tentées, ſont propres à perfectionner la théorie du pouls; elles peuvent ſe lier aux travaux de ceux qui ont obſervé ce ſigne, non ſur des animaux ſoumis à leurs diſſections, mais ſur les malades.

Je commence par M. de Lamure, Profeſſeur célébre, & l'une des colomnes de la Faculté de Montpellier: il a travaillé parmi nous d'après Weibrecht, à qui il a rendu ce qui lui appartenoit.

Galien, dit M. de Lamure, donnoit le nom de pouls au mouvement de dilatation & de contraction des parois de l'artére, mouvement qu'il regardoit comme l'effet d'une Faculté particuliére qu'il appelloit *Faculté pulſifique*: il ne croyoit pas que cette Faculté fût inhérente au tiſſu des artéres; mais il penſoit qu'elle ſe répandoit du cœur dans ce tiſſu.... Tous les Médecins, juſqu'au tems d'Harvée, ont eu recours à cette

Faculté pulſifique. Harvée eſt le premier qui ait ôſé la rejetter : il penſoit qu'on ne devoit attribuer la dilatation des artéres, qu'à l'impétuoſité du ſang, lancé dans la cavité de ces tuyaux, par la contraction des ventricules du cœur.

Weibrecht, célébre Médecin de Pétersbourg, eſt le ſeul qui ait attaqué cette opinion. La cauſe qu'il ſubſtitue à celle qu'avoit propoſée Harvée, eſt le déplacement de tout le corps de l'artére, réſultant du changement de ſa figure, changement qui doit arriver dans des vaiſſeaux tortueux & repliés différemment, lorſqu'un fluide eſt pouſſé dans leur cavité ; de maniére que la pulſation que l'on éprouve, n'eſt pas produite immédiatement par la dilatation de l'artére, mais par le mouvement de toute l'artére, que cauſe cette dilatation, en changeant la figure de ce vaiſſeau. Cette opinion de Weibrecht a été ſolidement combattue par MM. Schreiber & de Haller....

Il eſt sûr que la véritable cauſe de la pulſation des artéres, eſt leur déplacement, au moyen duquel elles ſont portées avec plus ou moins de force vers le doigt qui leur eſt appliqué.

* MONSIEUR DE LAMURE essaye de prouver ce fait qu'il avance, par diverses expériences faites sur des animaux vivans.

Mais, continue ce sçavant Médecin, quelle est la cause de ce déplacement de l'artére? C'est une question qui n'est pas aisée à résoudre.... Toutes les expériences semblent concourir à prouver, 1°. que la pulsation de toutes les artéres du corps est simultanée; ce qui suppose qu'elles dépendent d'une cause qui est commune à toutes. 2°. Qu'elle correspond exactement à la systôle du cœur: ce qui peut du moins faire soupçonner que cette systôle est la cause commune qui agite toutes les artéres; car il résulte de cette correspondance, que la systôle du cœur est la cause ou l'effet du mouvement des artéres.... La seule condition réquise dans les artéres, pour obéir à cette cause, est leur force tonique, qui peut varier, & par conséquent faire varier le phénomène.... (*Recherches sur la cause de la pulsation des artéres, &c. à Montpellier* 1769.)

*Nous rapporterons ici le Jugement de

M. Adam, comme étant le ſecond en date : ce Jugement doit d'ailleurs être diſtingué de ceux auxquels nous l'aſſocions, en ce qu'aux conſidérations du pouls, phyſiques, il joint les conſidérations médicales.

Il faut entendre par pouls, (dit M. Adam), le mouvement par lequel les artéres frappent à coups plus ou moins redoublés, le doigt qui les touche. Les opinions ſont fort partagées ſur la cauſe de ce phénomène; nous ne parlerons que de celles qui l'attribuent, ſoit à l'influx du ſang, dilatant l'artére, ſoit à un déplacement de l'artére.

La premiére opinion qui reconnoit pour Auteur Harvée, n'a pas peu de partiſans. Avant lui, on avoit coutume d'admettre la Faculté pulſifique de Galien : mais quand la circulation fut une fois démontrée, on n'eut plus tant de créance pour les déciſions des Anciens....

On ne peut certainement pas nier que les artéres ne ſoient dilatées pendant la ſyſtôle du cœur; car ſi ces canaux n'étoient pas dilatés dans le tems où le cœur leur envoye le ſang qui eſt contenu dans ſes cavités, tout le ſang paſſeroit des artéres dans les veines, où il ſurabonderoit ; de maniére que le

le flux qui s'en fait des artéres dans les veines, ſeroit interrompu, & que même les veines n'en recevroient point du tout des artéres, pendant la diaſtole du cœur : or cela eſt contraire à l'obſervation, qui apprend que le ſang coule des artéres dans les veines, & pendant la ſyſtole, & pendant la diaſtole du cœur. Les artéres ne pouſſent donc pas dans les veines, tout le ſang qu'elles reçoivent pendant la ſyſtole du cœur, dans le même tems qu'il leur eſt envoyé : elles ſont donc néceſſairement obligées de ſe dilater, pendant la contraction du cœur. M. de Haller d'ailleurs aſſure avoir vu de ſes yeux cette dilatation, & l'avoir manifeſtement reconnue par le tact....

Weibrecht ayant rejetté l'opinion d'Harvée, ſur la cauſe du pouls, il l'attribua à un déplacement de toute l'artére, produit par le ſang qui y eſt envoyé. Par-là il paroît que Weibrecht différe moins du ſentiment d'Harvée, que M. de Lamure, qui ne rapporte point du tout la cauſe du déplacement de l'artére, à l'influx du ſang qu'elle reçoit....

Je ne déciderai point laquelle de ces opinions eſt préférable : mais quoi qu'on

penſe de leur diverſité, il eſt certain & inconteſtable que les ſignes tirés du pouls, ſont d'une grande utilité, tant pour le diagnoſtic que pour le prognoſtic des maladies. Il n'eſt pas rare de les voir ſe juger par une diarrhée, par des crachats ou une ſueur critique : mille obſervations prouvent que ces ſortes d'évacuations ſont prédites par le moyen du pouls...

Il ſe fait auſſi des évacuations critiques par le nez, par la voye des régles & des urines, & par les hémorroïdes : ſi quelqu'un pouvoit douter de ces vérités, qu'il liſe Solano & Nihell, & l'ouvrage de M. de Bordeu, ſur le pouls, qu'on peut regarder comme le fondateur d'une doctrine ſi précieuſe; qu'il parcoure auſſi les Auteurs récens qui ont écrit ſur cette matiére, & ſes doutes ſe diſſiperont...

Il n'eſt pas ſurprenant que le pouls faſſe connoître la diſpoſition actuelle du corps; puiſqu'il ſert à prédire les révolutions prochaines qui doivent ſe faire.... Outre encore que le pouls eſt un bon moyen de juger de l'état de la fiévre en général, il eſt certaines eſpéces de pouls, par leſquelles on peut ſçavoir ſi la criſe qui ſe travaille, va

bien ou mal. On doit comprendre par-là les raiſons qui ont porté de grands Médecins, à tant vanter les avantages qu'on peut retirer de la ſcience du pouls. (*Thèſe ſoutenue à Caën le 30 Mai 1770, à l'occaſion de la vacation d'une chaire de Médecine.*)

* PASSONS au Jugement de M. Jadelot, Profeſſeur en la Faculté de Nancy.

M. de Lamure (dit M. Jadelot) établit, avec la plus grande force, le peu de confiance que méritent les théories rationelles, dans la pratique de la Médecine; & il fait voir combien on doit s'en défier. Ainſi il ſeroit inutile, même dans ſes principes, de rendre une raiſon exacte des variations du pouls, dans les différens états de l'économie animale; pourvu que l'Obſervateur en tirât des ſignes établis ſur l'expérience: c'eſt ce qu'ont fait les *Solano*, les *Nihell*, les *de Bordeu*, les *Michel*, *&c*; une de leurs obſervations eſt préférable à toutes les hypothéſes ingénieuſes, que la paſſion de rendre raiſon de tout a enfantées...

Le pouls peut fournir des indices de

l'état de la circulation, assez sûrs pour diriger le Praticien. D'ailleurs si la circulation influe sur l'action des autres viscéres, comme personne n'en doute, elle est réciproquement différemment modifiée par leur concours mutuel. Le dérangement de l'action d'un viscére, peut produire sur les organes de la circulation, une impression sensible que le Médecin éclairé peut reconnoître par le pouls. Mais je le répéte, c'est à l'Observateur à marquer ces différences ; le Théoricien n'offriroit que des spéculations, dont le moindre défaut seroit d'être inutiles.

* TOUCHANT le battement des artéres, qui constitue le pouls, M. Jadelot pense que ce battement consiste, non dans une dilatation des vaisseaux artériels, mais dans une sorte de déplacement ou de loco-motion qu'ils éprouvent. La voye des expériences, faites sur divers animaux vivans, est celle dont il s'est servi pour établir son sentiment.

Le résultat de ces expériences, est qu'il n'a jamais vu ni dilatation ni constriction, dans les artéres ; mais qu'il y a remarqué un soulévement & un

mouvement très-prompt, mouvement qui étoit commun à tout le corps de l'artére, & non point particulier à ſes parois; un mouvement, ou des ſecouſſes ſimultanées avec les contractions du cœur....

A l'égard de la cauſe de ce mouvement, M. Jadelot l'attribue à l'effort du ſang qui eſt lancé dans les artéres, pendant les contractions du cœur & de ſes réſervoirs. (*Mémoire ſur la cauſe de la pulſation des artéres; Nancy* 1771).

* MONSIEUR ARTHAUD, Médecin de la Faculté de Nancy, s'explique de la maniére ſuivante.

On nomme pouls, le coup dont eſt frappé un doigt appliqué ſur une artére d'un animal vivant. Les Phyſiologiſtes qui ſe ſont occupés à chercher la cauſe de ce phénomène, ne nous ont laiſſé que des hypothéſes, & nous ſommes forcés d'avouer que leurs efforts n'ont point ôté le voile qui eſt répandu ſur cette matiére. La Faculté pulſifique imaginée par Galien, & qu'il faiſoit venir du cœur à travers les membranes des artéres, eſt détruite par pluſieurs expé-

riences, & on la regarde aujourd'hui comme une chimére.

Lorſqu'on connut la circulation, les Phyſiologiſtes attribuérent le pouls à l'effort que fait le ſang chaſſé par le cœur.... La nature n'eſt pas favorable à cette théorie.... La prétendue dilatation de l'artére n'a pas lieu; puiſque le paſſage du ſang dans ce vaiſſeau, eſt plus facile que ſa dilatation.... La figure conique des vaiſſeaux artériels, n'eſt point prouvée : Je n'ai non plus jamais pu découvrir des fibres muſculeuſes dans les artéres.... Dans les diverſes expériences que j'ai tentées, il ne m'eſt jamais arrivé de voir aucune dilatation ni conſtriction : mais j'ai remarqué un ſoubreſaut ou une commotion de tout le canal artériel, qui ſe fait en même-tems que la ſyſtole du cœur, principalement aux plis & aux angles des artéres....

L'abſence du ſang dans un vaiſſeau, prouve que le pouls dépend de ſon impulſion; puiſqu'il ceſſe, lorſqu'on l'empêche de circuler, & qu'il ſe renouvelle ſi on le fait couler... De-là, la pulſation ſimultanée des artéres, avec le mouvement de ſyſtole du cœur...

Soit que pour tâter le pouls, on applique les doigts deſſus ou deſſous l'artére, on change la figure cylindrique du vaiſſeau, le ſang fait effort pour lever l'obſtacle qu'il rencontre, & c'eſt par cet effort qu'il frappe les doigts appliqués ſur l'artére. Par cette explication, on rend aiſément raiſon de tous les phénomènes relatifs au pouls, que le Praticien obſerve. (*Diſſertation ſur la dilatation des artéres, &c. Paris* 1771.)

* MONSIEUR PORTAL, dans le rapport qu'il a fait à l'Académie des Sciences, du Mémoire de M. Jadelot, a dit, d'après ſes expériences, que le mouvement de loco-motion des artéres étoit très-ſenſible, comme MM. Weibrecht & de Lamure l'ont avancé, & que le mouvement de diaſtole, annoncé par la ſtructure des fibres muſculeuſes des artéres, avoit également lieu, mais d'une maniére moins apparente que le mouvement de loco-motion, qui ſeul eſt ſenſible au tact.

Juſqu'ici le ſentiment de M. Portal, eſt conforme à celui de M. Lamure, & contraire à celui de M. Jadelot, qui

n'admet que le mouvement de loco-motion.

Quant aux cauſes de ce mouvement, M. Portal ne penſe pas qu'il puiſſe dépendre de celui du cœur, organe qui eſt couché ſur le diaphragme, ſans être ſuſpendu par les vaiſſeaux qui ſont très-lâches dans le péricarde. M. Portal eſt donc d'accord en ce point avec M. Jadelot : il croit auſſi avec cet Auteur, que les contours des artéres, le tiſſu cellulaire qui les fixe aux parties voiſines, leur trajet au travers des parties plus ou moins ſolides, ſont des cauſes plus que ſuffiſantes, pour empêcher le mouvement du cœur de ſe tranſmettre juſqu'aux derniéres artérioles. Mais ſi le mouvement de loco-motion ne dépend point du mouvement du cœur, il eſt néceſſaire de recourir à une autre cauſe : celle à laquelle M. Portal a recours, eſt l'influx du ſang, admis, par Harvée, pour expliquer le mouvement de diaſtole, & par M. Jadelot, pour expliquer celui de loco-motion.

On voit par cet expoſé, que M. Portal adopte d'un côté, les faits établis dans le Mémoire de M. de Lamure, & de l'autre, les cauſes que reconnoît M. Jadelot.

Tel eſt en ſubſtance, le contenu du rapport de M. Portal, fait à l'Académie, rapport qu'on peut voir détaillé plus au long, dans les *Lettres périodiques, par M. Buc'hoz, D. M. Tom. 4, Lettres 37 & 43.*

Réflexions de l'Editeur.

Nous voici enfin arrivés à l'examen critique de la circulation Harvéienne, dont j'ai parlé dans mes Réflexions préliminaires. Il va déſormais être queſtion de décider juſqu'à quel point le ſyſtême d'Harvée ſoutient les nouvelles épreuves qui ont été faites: on a dû comprendre que celles dont je viens de donner une notice, jettent un certain louche ſur les opinions les plus reçues.

La diaſtole, cette fameuſe fonction, ſi je puis la nommer ainſi, qui a tant fait de bruit dans le monde, eſt attaquée de front. » Pauvre diaſtole (s'é-» crioit un des amis de M. de Lamure, » en lui écrivant), vous allez être chaſ-» ſée, après avoir eu tant de peine à » vous introduire dans les têtes des » Médecins! Seroient-ils tous dans l'er-» reur depuis Harvée! Les Anciens au-» roient-ils, mieux que les nouveaux » partiſans de la circulation, évalué la

» diaſtole, auſſi bien que la ſyſtole, » &c, &c! «

Franchement, les nouvelles expériences de M. de Lamure ſont épouvantables pour les *Circulans*, acharnés à croire la marche, les loix, preſcrites par Harvée, aux divers mouvemens du cœur & des artéres. Les Académies ſe réveillent; les épreuves vont ſe multiplier. Je ne m'aviſerai point de prévoir, ni d'annoncer ce qui va nous arriver, d'après les travaux multipliés, dont je vois fermenter les projets, dans les têtes de nos Phyſiciens anatomiſtes: déja les Ecoles retentiſſent du bruit de ces travaux, à la tête deſquels ſe trouvent des hommes ſçavans & appliqués.

On me dira auſſi que déja les expériences ſe contrarient; que l'opinion Harvéienne a ſes partiſans qui ſe fondent ſur les nouveaux faits, & qu'elle a auſſi ſes adverſaires, ſinguliérement fortifiés par les Lamure, & autres, qui penſent comme lui.

Verrons nous donc renaître ces tems, où des Corps entiers de Sçavans (l'Académie de Montpellier & celle de Paris), ne purent décider, ſur les animaux vivans, ſi le cœur s'allonge ou ſe racourcit dans la diaſtole ou dans la

ſyſtole....? Quoi qu'il en ſoit, je ne puis me refuſer à quelques remarques, qui me paroiſſent importantes, & ſur-tout néceſſaires pour ceux qui vont courir la carriére des expériences faites ſur les animaux vivans.

1°. Peut-on croire de bonne foi qu'il eſt poſſible de juger de la régularité & de l'eſpéce des mouvemens ordinaires des artéres, par ceux qu'on produit ou fait naître dans des animaux, dont on irrite & lacére les parties, qu'on met en convulſion, qu'on jette dans la terreur? Peut-on croire que les efforts qu'ils ne ceſſent de faire pour ſe délivrer, ne dérangent pas le ſyſtême artériel?

Tâtez le pouls à vos chiens, au moment où vous allez les ſacrifier à vos expériences, vous le trouverez convulſif; la circulation eſt déja bouleverſée; le cœur, le diaphragme, tous les organes précordiaux, &c, ont perdu leur état naturel. » *Memini* (a dit autrefois, » à ce ſujet, l'Auteur des *Recherches* (a), » *nos plurium animalium, Monſpelii, diſſectione pauca confirmaſſe... Nil ferè docuere mille experimenta* «.

Ce trait me rappelle une époque

(a) *Aquitaniæ minerales aquæ* pag. 71.

remarquable pour la Faculté de Montpellier, & ce qui y arriva, il y a trente ans ou environ, lorſque les opinions des Méchaniciens y furent attaquées de tant de maniéres, & qu'on établit, mieux qu'on n'avoit fait juſqu'alors (& avant qu'il ne fût queſtion de l'irritabilité), la ſenſibilité & la mobilité inhérentes dans chaque partie du corps vivant, comme principes fondamentaux de l'économie animale : il fallut faire beaucoup d'épreuves ſur les animaux vivans ; & c'eſt du peu de fruit qu'on tira de ces épreuves, que ſe plaint l'Auteur que je viens de citer : il étoit un des principaux Acteurs de ces ſcènes anatomiques ; il fut un des principaux Réformateurs ; mais il ne ſe laiſſa pas emporter à la fureur de faire épreuves ſur épreuves, dont la plûpart ſont inutiles, & n'apprennent rien.

Je ſouhaite que celles qu'on fait pour déterminer l'eſpéce de mouvement des artéres, ne deviennent pas, à force d'être multipliées, ſujettes au même reproche. J'avoue ingénument que je ne vois pas tout-à-fait, l'utilité de ce grand nombre de *Canicides*, que l'amour de la zootomie ſe permet : nos Ecoles vont devenir ſemblables à ces anciens Tem-

ples, où l'on égorgeoit tant de victimes. Ces répétitions d'ouvertures d'animaux vivans, ne tiennent pas ce qu'elles promettent d'abord : j'en appelle à ceux qui ont quelque expérience là-deſſus (*).

2°. De quoi s'agit-il aujourd'hui au ſujet des artéres? il s'agit d'examiner ſi, comme l'opinion vulgaire l'enſeigne, l'artére ſe dilate dans ſa diaſtole, en tout ſens, & demeurant toujours à ſa place, étant paſſivement remuée par le ſang qu'elle reçoit ; ou bien ſi elle ne ſe ſecoue pas dans ſa niche, en s'éloignant plus ou moins des parties qui l'environnent : ſi la pulſation que l'on ſent, eſt due ſeulement à l'effort de la colomne du ſang qu'envoye le cœur dans l'artére ; ou ſi les parois de celle-

(*) Je ne ſçai ſi quelqu'un des Médecins (dont j'ai cité, dans cet article, les expériences), s'étoit occupé à découvrir pourquoi le chien a habituellement le pouls irrégulier & intermittent : ce fait peut-il être de quelque utilité, pour évaluer ces ſortes d'épreuves, déja faites, ou à faire? Pourroit-on auſſi déterminer la cauſe d'un tel phénomène? Ce problême paroît digne de l'attention des Anatomiſtes ; peut-être que ſon examen éclairciroit des queſtions plus importantes.

ci n'entrent point dans une action particuliére, en vertu de laquelle elles s'agitent & ſe ſecouent.

Il a fallu la ſagacité de *Weibrecht*, pour appercevoir le peu de fondement de l'opinion vulgaire ; il a été néceſſaire que M. de Lamure achevât de détruire cette opinion par des expériences ingénieuſes, ſagement dirigées : en eſt-il moins vrai, qu'il ne falloit que faire ouvrir les yeux aux partiſans de cette opinion, & les inſtruire des opinions des Médecins. Que dis-je ! n'eſt-il pas évident, que nos Auteurs du pouls, ont tous, depuis Galien, trouvé dans les parois de l'artére, une action propre qui la fait ſe contourner, ſautiller, s'étrangler dans quelques endroits, s'élargir dans d'autres, ſe rétrécir par un bout, s'élever dans un autre, tremblotter, ſerpenter, &c. Les diverſes claſſes d'inégalités qui ont été découvertes dans les divers pouls, ont rendu ces vérités plus claires que le jour.

Les diviſions qui ont été faites des artéres du poignet, en partie digitale, en moyenne & en ſupérieure, diviſions puiſées dans la nature, qui a appris que ces diverſes parties ne conſervent pas toujours le même calibre, & que l'ar-

tére n'eſt pas toujours à la même diſtance du rayon; tout cela, dis je, a ſervi à démontrer l'action particuliére & perſonnelle du corps & des parois de l'artére, action évidemment indépendante de celle de la colomne du ſang, qui ne peut, d'elle-même dilater & rétrécir l'artére dans les divers points de ſa longueur, ſi celle-ci ne ſe prête à ces modifications.

Que M. de Lamure vienne, par ſes expériences lumineuſes, mettre ces faits à la portée de ceux qui ne ſont point exercés à tâter le pouls; c'eſt l'évidence même portée à ſon comble. Mais que par des expériences prétendues contraires, on vienne eſſayer d'ébranler toutes ces vérités, nous ne ſçaurions nous rendre à de pareils enſeignemens, & il faut de nouveau recourir au tact du pouls, qui apprend auſſi à diſtinguer les cas où la colomne du ſang flottant librement dans l'artére, concourt à ſa dilatation & à ſon expanſion; ce que M. de Lamure ne nie point: un lavement pouſſé vivement dans les inteſtins, les dilate lorſqu'ils ne ſont pas aſſez ouverts pour le recevoir; cependant ces organes ont par eux-mêmes la vertu de ſe dilater au beſoin.

Tout cela veut dire que les Auteurs du pouls, n'ont pu faire une ſeule de leurs obſervations, ſans ſentir en quoi pêchoit, à cet égard, l'opinion trop communément reçue, ſur ce qui regarde la diaſtole. Un Médecin exercé au tact du pouls, n'a nullement beſoin de ces expériences, dont je craindrois même les ſuites; parce qu'elles rendroient problématiques des vérités de ſentiment, auxquelles il n'eſt pas poſſible de ſe refuſer.

Il faut donc bien ſe garder de perdre de vue, dans ces matiéres, le tact du pouls médicinal, pour y ſubſtituer les détails des expériences phyſiques. Celui qui cherche à s'inſtruire des deux maniéres, verra aiſément que celle des Médecins mérite la préférence.

3°. Harvée projettoit un ouvrage ſur l'application de la doctrine de la circulation, aux maladies : cet ouvrage n'a pas paru, & tout ce qu'on a dit ſur ce ſujet, n'y ſupplée point. On s'eſt borné à admettre la circulation Harvéienne, qui eſt une vérité de laquelle il n'eſt pas poſſible de douter : mais on n'a point ſuivi la circulation dans toutes ſes faces, dans ſes variations lors des maladies, & autrement : c'eſt

principalement à ces variations que doivent faire attention ceux qui s'appliqueront à l'examen du pouls.

Les ouvrages des Médecins vraiment Praticiens, contiennent des obſervations éparſes qu'il faut s'attacher à raſſembler : les expériences phyſiques viendront, ſi l'on veut, à l'appui de ces obſervations : mais que des matiéres rebattues dans nos livres de pratique, ne deviennent point le ſujet de prétendues découvertes, qui ne paſſeront pour telles qu'aux yeux de ceux qui ne ſont point inſtruits !

» La plûpart des Phyſiologiſtes ne » traitent la circulation qu'en gros : ils » ne remarquent pas qu'elle peut être » fort différente dans les gros vaiſſeaux » & dans les plus petits. Chaque par- » tie ne peut-elle pas même avoir ſa » circulation particuliére, laquelle peut » augmenter ou diminuer, ſans que la » circulation générale s'en reſſente... Il » y a une circulation générale, & bien » des circulations particuliéres ; ce ſont, » ſi on oſe le dire, comme de petits » cercles qui viennent aboutir à un plus » grand... (*a*) Une partie enflammée,

(*a*) Recherches anatomiques ſur les glandes 1751.

» peut être regardée quelquefois, &
» en certains tems de l'inflammation,
» comme une ſorte d'organe particu-
» lier, qui fait, pour ainſi dire, corps
» à part, & dans laquelle les mouve-
» mens des humeurs ne ſe font point
» ſuivant la marche & les forces de la
» circulation. Ces vérités étoient au
» fonds connues des Anciens (*a*)... S'il
» eſt vrai qu'il y ait entre l'extrémité
» des artéres & celles des veines, des
» vaiſſeaux de communication... dans
» leſquels les humeurs ſe meuvent ſui-
» vant les déterminations particuliéres
» des oſcillations, & ſans ſuivre les
» loix ordinaires de la circulation... Si
» les Anaſtomoſes ne peuvent ſervir
» qu'à fournir aux humeurs des routes
» pour aller & venir, fluer & refluer,
» on ſouſtraira une grande quantité de
» vaiſſeaux aux mêmes loix de la cir-
» culation... Si le corps cellulaire ou le
» tiſſu muqueux... eſt diſpoſé de ma-
» niére que les liqueurs qu'il contient
» puiſſent y être mues en tout ſens...
» les loix de la circulation n'ont pas
» lieu dans ce tiſſu muqueux, qui fait

(*a*) Recherches ſur le pouls, Tom. premier, pag. 340.

» lui ſeul, au moins la moitié du vo-
» lume du corps (*a*) «.

On peut conſulter ſur toutes ces propoſitions, & les ouvrages de M. Robert (*b*) & une ſçavante & très-excellente théſe ſoutenue aux Ecoles de Paris, par M. Dupuy. On trouvera de proche en proche le fil qui doit diriger un Médecin obſervateur, & qui le met au deſſus des connoiſſances purement phyſiques, qui ſervent de fondement à la circulation Harvéienne : on parviendra à mettre à leur place des Maîtres de l'Art, que le goût d'une phyſique facile & légére, & celui d'une ſuite de petites expériences, avoient fait prévaloir ſur de plus grands qu'eux.

Ce ſont là auſſi les ſources qu'on devra conſulter, lorſqu'on voudra bien évaluer ce qu'il y a de favorable, & de contraire, aux progrès de la vraie théorie médicinale, qui doit embraſſer & les cas contre nature, que l'hiſtoire ordinaire de la circulation n'embraſſe point, & la marche naturelle du ſang dans ſes vaiſſeaux, que cette même

(*a*) Ibid. pag. 195.

(*b*) Traité des principaux objets de Médecine.

hiſtoire a renfermé dans des bornes trop étroites. Je ne dois pas oublier de recommander auſſi la lecture des ouvrages d'un Chirurgien ſage & ſçavant, qui a ſçu s'écarter de la route commune ſur cet objet (*a*).

Voilà enfin de quoi occuper ceux qui auront intention d'enrichir la phyſique & les Académies, de connoiſſances auſſi curieuſes qu'utiles, & de les appuyer par des expériences qu'ils pourront imaginer : cependant les Médecins ne ceſſeront d'être à la piſte de la nature, qui s'explique pour eux ſeuls, dans des maladies, dont les Phyſiciens ordinaires ne ſuivent pas les phénomènes.

4°. J'ai oui dire que quelqu'un vient d'annoncer à l'Académie des ſciences, un Mémoire où il prétend combattre la circulation d'Harvée ; j'ai peine à concevoir une pareille entrepriſe : ce n'eſt pas là du pyrrhoniſme, c'eſt de l'athéiſme, qu'on me paſſe cette expreſſion. Mais je n'en ſuis pas moins frappé de pluſieurs problêmes à réſoudre, de pluſieurs théorêmes à éclaircir, que j'ai oui propoſer ſur la circulation.

(*a*) M. Fabre.

Je vais donner la liſte de quelques-unes de ces propoſitions mal ſonnantes aux oreilles délicates des Harvéiens, qui n'ont regardé la circulation que par le côté phyſique, qui eſt le moins utile pour nous.

1°. Le ſang reflue-t-il, ou non, du cœur dans les gros troncs veineux? y reflue-t-il néceſſairement, utilement, à chaque pulſation du cœur, & ce reflux eſt-il plus ou moins bien marqué, plus ou moins néceſſaire dans divers mouvemens du corps, dans l'état de ſanté, dans les diverſes phaſes des maladies?

2°. Le reflux du ſang parvient-il juſqu'aux gros vaiſſeaux de la tête, dans l'intérieur & dans l'extérieur, dans les ſinus & dans les autres vaiſſeaux, & ce reflux eſt-il conſtant, ordinaire, ou ſeulement néceſſaire dans certains cas de maladie?

3°. Le ſyſtême de la veine porte, eſt-il habitué à porter le ſang des rameaux aux troncs, & des troncs aux rameaux; & ce flux & reflux a-t-il lieu, comme ceux de la tête, & des environs du cœur, dans l'état de ſanté, ou dans celui de maladie?

4°. La position, l'usage, le nombre des valvules veineuses, même de celles du cœur, s'opposent-ils constamment au reflux du sang, ou bien indiquent-ils seulement que ce reflux n'a lieu que dans certaines circonstances ? & dans quelles ?

5°. Les vaisseaux cylindriques, ou d'égal diamétre, dans toute leur longueur, qui joignent les veines aux artéres, appartiennent-ils à celles ci ou à celles-là, & sont-ils disposés à empêcher le reflux du sang vers les artéres, à favoriser son cours vers les veines, ou à le laisser refluer de ces mêmes veines ? Et ces vaisseaux, s'ils sont les siéges des inflammations, sont-ils indifférens à faire la fonction de veine ou d'artére, dans tous les sens possibles ?

6°. Le reflux du sang a-t-il lieu dans les plus grosses artéres, & les gros vaisseaux contiennent-ils la colomne de sang, de maniére à pouvoir la tenir, en certaines occasions, dans un mouvement de balancement, ou de flux ou de reflux, qui porte jusqu'au cœur, & du cœur au poumon ?

7°. Les vaisseaux artériels ne battent-

ils pas quelquefois ſur la colomne qu'ils contiennent, ſans la déterminer à s'évacuer par aucune des extrémités, ſoit du côté du cœur, ſoit du côté de la peau? Ne ſont-ils pas, ainſi que toutes les autres parties molles des animaux, ſujets à une ſorte d'érection, ou d'augmentation de ton & de ſenſibilité?

8°. Y a-t-il des tems où la plus grande partie du ſang, engorgeant une grande quantité de vaiſſeaux, croupit, ou demeure dans un balottement, ou une ſorte de fluctuation, ſans mouvement progreſſif? Et ces engorgemens ſont-ils quelquefois généraux, quelquefois particuliers?

9°. Y a-t-il des occaſions où des branches d'artéres appellant plus de ſang qu'à l'ordinaire, elles en contiennent auſſi, & en employent davantage; tandis que tous les autres vaiſſeaux en contiennent moins que dans l'état naturel, & ces ſtaſes du ſang, ces tranſports différens de la circulation en quelles occaſions ont-ils lieu?

10°. Y a-t-il des portions conſidérables d'artére, qui peuvent, faiſant la fonction de veines, reporter le ſang vers les gros troncs artériels; & dans quels cas ces ſortes de reflux ont-il

lieu ? Qui des Anciens, ou des Modernes Harvéiens, a mieux écrit de tout cela, qui a mieux vu la nature, qui a mieux & plus complettement connu la marche des humeurs dans leurs couloirs, la circulation telle que la nature la produit dans l'état naturel & contre nature ?

11°. N'y a-t-il pas, dans les diverſes circonſtances où le corps ſe trouve, diverſes poſitions & divers mouvemens violens, qui détraquent & qui ſuſpendent, même pour long-tems, le cours du ſang des artéres aux veines, &c ? Ces dérangemens n'ont-ils pas lieu dans certaines maladies, & dans toutes leurs périodes ? Y a-t-il des âges & des tempéramens, plus ſujets que d'autres, à ces révolutions, à ces grands arrêts du ſang ?

C'en eſt aſſez, & peut-être trop, de ma part, ſur des queſtions délicates, que je mets en avant, ſeulement pour réveiller les Obſervateurs, ſur-tout ceux qui s'adonnant à la connoiſſance du pouls, ſont le plus à portée d'éclairer ces doutes, & d'évaluer, une fois pour toutes, la circulation Harvéienne : on s'eſt juſqu'ici, contenté de l'admirer & de l'étudier, ſans même oſer porter la

vue

vue ſur des faits, qui ſembleroient la reſtraindre dans des bornes trop étroites pour ſes Amateurs.

Je devois auſſi ces réflexions à ceux, qui pénétrés de la vérité de la circulation, telle qu'on l'enſeigne communément, & effarouchés de tout ce qui pourroit en diminuer le domaine, ſe ſont, par cela ſeul, crus en droit de regarder nos obſervations ſur le pouls, comme impoſſibles, comme erronées, parce qu'elles ne peuvent avoir lieu avec le mouvement du ſang, continuel & jamais interrompu, qui ſe fait des veines dans les artéres, tel que l'a conçu Harvée ; mouvement qu'on a mal-à-propos confondu avec la vie même, & dont on a reproché l'ignorance aux Anciens, au point de les regarder comme de mauvais Médecins, parce qu'ils ne connoiſſoient pas la circulation, à la maniére des Modernes.

N°. LVIII.

DEUXIÉME JUGEMENT de Monſieur PORTAL, Profeſſeur au Collége Royal.

* IL ne faut pas confondre ce Jugement de M. Portal, avec celui que j'ai rapporté précédemment : ici la doctrine moderne du pouls paroît mieux trouver ſon compte. Je m'explique.

M. Portal lut, l'année derniére, à l'Académie des Sciences, dont il eſt membre, un Mémoire dans lequel il établiſſoit ; » 1°. que le poumon gauche » agit ſur l'aorte, dans les mouvemens » de la reſpiration. 2°. Que le poumon » droit reſpire avant le gauche «.

J'ai rendu compte moi-même de ce Mémoire, & on peut voir le Jugement que j'en ai porté, dans le Journal de Médecine du mois de Mars dernier : je me bornerai ici à rappeller ce qui a plus particuliérement rapport à la matiére que je traite ; je veux dire » l'ac» tion immédiate qu'exerce le poumon » ſur l'aorte, dans les mouvemens de » la reſpiration ». Voyons d'abord

comment M. Portal s'explique ſur ce ſujet.

» La trachée-artére étant parvenue entre la ſeconde & la troiſiéme vertébre du dos, ſe diviſe en deux branches que les Anatomiſtes ont nommeés bronches. Les bronches différent entr'elles par leur groſſeur, leur longueur & leur direction. La direction de ces canaux ſouffre quelques variétés par rapport aux âges. Le fœtus qui n'a pas reſpiré, a la bronche gauche plus inclinée, plus poſtérieure que celui qui a reſpiré... Les bronches ſont tapiſſées intérieurement d'une membrane, laquelle eſt pourvue des lignes longitudinales paralléles les unes aux autres. Outre ces lignes ou replis longitudinaux, il s'en trouve un autre dans le point où la trachée-artére fournit la bronche gauche. Ce repli eſt formé en partie par la membrane interne de la bronche, &, en partie, par ſon premier cartilage, qui s'avance dans l'intérieur de ce canal: cette poſition du cartilage provient de l'inclinaiſon du conduit auquel il appartient; &, comme cette inclinaiſon varie, cette duplicature eſt plus ou moins ſaillante dans les différens âges de la vie....

» La bronche droite flotte librement dans la cavité de la poitrine qui la reçoit; aucun obſtacle ne s'oppoſe aux différens mouvemens que l'air, ou l'affaiſſement des côtes, lui fait produire : elle s'éléve librement lorſque le poumon qui lui répond ſe dilate; & elle s'abaiſſe avec une égale facilité, lorſque les poumons s'affaiſſent. Il n'en eſt pas de même de la bronche gauche : l'artére-aorte l'embraſſe exactement ; ce vaiſſeau eſt même contraint d'obéir aux différens mouvemens qu'exécute la bronche ſur laquelle il s'appuye.

» La connexion de l'aorte avec les bronches, eſt connue de quelques Phyſiologiſtes : il eſt ſurprenant qu'ils n'ayent pas réfléchi ſur les effets que ces deux vaiſſeaux doivent produire l'un ſur l'autre. L'aorte, trop diſtendue, comprime la bronche, & empêche l'air de gagner le poumon gauche. La bronche, dilatée par l'air, ou relevée par la même cauſe, en preſſant à ſon tour l'aorte, peut donner lieu à des palpitations de cœur très-violentes, & à beaucoup d'autres maladies.

» Dans un homme attaqué d'un anévriſme à la croſſe de l'aorte, & qui avoit reſſenti la plus grande difficulté

de reſpirer, je trouvai la bronche gauche très-rétrécie par la compreſſion qu'exerçoit l'aorte ſur elle; & dans le cadavre d'un Aſthmatique, dont le pouls avoit été extraordinairement irrégulier, je vis le poumon gauche rempli de tubercules; & la bronche du même côté, par ſon élévation contre-nature, comprimoit le bord concave de la croſſe de l'aorte.

» Mais voici une expérience qui démontre évidemment que le poumon, ou ſa bronche gauche, agit ſur l'aorte. Après avoir levé le ſternum dans un chien vivant, je ſoufflai dans la trachée-artére, avec un tuyau de verre que j'y avois introduit, à la faveur d'une ouverture pratiquée au deſſous du larynx. Toutes les fois que le poumon gauche entroit en dilatation, je voyois la bronche s'élever avec l'aorte: au contraire ces deux canaux s'abaiſſoient, lorſque j'exprimois l'air des poumons. Je conclus d'après cette expérience, que l'artére-aorte eſt élevée & portée en avant à chaque inſpiration, & qu'elle eſt portée en arriére & en bas, lorſque le poumon s'affaiſſe.

» Cette remarque de phyſiologie me paroît être de la plus grande impor-

tance pour la pratique de la Médecine. Non-seulement elle apprend jusqu'à quel point les maladies du cœur ou des vaisseaux sanguins peuvent agir sur les poumons ; mais encore on voit manifestement que les vices de la respiration doivent se faire sentir sur tout le système vasculeux ; car les inspirations trop grandes, trop souvent répétées, doivent accélérer ou retarder la circulation de nos humeurs ; ce qui ne peut se faire sans causer un dérangement dans les fonctions : aussi remarque-t-on que, dans certaines affections du poumon, les artéres battent de tems en tems, comme par soubresauts «.

Voici maintenant les inductions que je tirai de ces raisonnemens & de ces faits, établis dans le Mémoire de M. Portal.

» Ne pourroit-on pas trouver dans la contiguité qu'ont entr'elles l'aorte & la bronche gauche, quelque raison pour expliquer le pouls pectoral décrit par M. de Bordeu ? Je n'ignore pas que ce pouls se rencontre dans les léfions du grand lobe, ou lobe droit du poumon : on voit un exemple de ce fait dans le Tom. premier des *Recherches sur le Pouls, Obsery. XI.* Je n'ignore pas

encore qu'il ne faille chercher ailleurs que dans la cauſe dont je viens de parler, celle du pouls pectoral; je veux dire dans les trâmes nerveuſe, celluleuſe & vaſculaire de la poitrine, ſurtout dans la premiére: mais je ne doute pas que la connexité de la bronche gauche avec l'aorte, ne puiſſe produire des modifications dans le pouls, qu'on peut nommer *modifications pectorales*, ou *pouls pectoral*.

» Le pouls extraordinairement irrégulier, obſervé par M. Portal, dans le malade aſthmatique dont il parle, n'auroit-il pas été le *pouls pectoral d'irritation*, ou *non critique*, ainſi que M. de Bordeu l'appelle? On peut du moins croire que la compreſſion qu'éprouvoit l'aorte de la part de la bronche, dans ce malade, étoit une cauſe ſuffiſante pour produire l'eſpéce de pouls qui y fut obſervée, ou que cette cauſe ſeroit capable d'en produire d'une toute autre eſpéce.

» Je voudrois que M. Portal eût décrit le pouls qui dut être remarquable dans le ſujet attaqué d'un anévriſme à la croſſe de l'aorte, qu'il cite immédiatement avant le premier; peut-être

que cette deſcription eût entiérement éclairci mon doute.

» Quoi qu'il en ſoit, il paroît que cet habile Anatomiſte n'a pas tout-à-fait méconnu l'exiſtence du pouls *ſupérieur*, lorſqu'il dit que, dans certaines affections du poumon, les artéres battent de tems en tems, comme par ſoubreſauts. En effet le pouls ſupérieur, ſuivant l'Auteur qui l'a décrit & dénommé le premier, *eſt toujours remarquable par une réduplication précipitée dans les pulſations des artéres*, &c, &c... «

1°. La connexion de l'aorte avec les bronches, eſt donc, ſuivant moi, une cauſe non équivoque des modifications qu'éprouve le pouls dans certains cas, dans certaines affections de poitrine, ſoit que la léſion appartienne à l'aorte, ſoit qu'elle appartienne au poumon. On ſçait que l'effet des léſions, eſt d'occaſionner un redoublement d'effort dans les organes: c'eſt dans ce redoublement d'effort, & dans les irrégularités qui l'accompagnent, qu'il faut chercher les modifications du pouls, qui ſont produites par la cauſe dont je parle.

2°. Je ne chercherai point à déterminer, juſqu'où cette cauſe peut éten-

dre ſon empire ſur le pouls : je ne déciderai point par exemple, ſi elle peut imiter le pouls nazal & le guttural, qui ont, ainſi que nous l'apprend M. de Bordeu (*Recherches ſur le Pouls, Tom. premier, Chap. VII.*), une grande reſſemblance avec le pouls pectoral : c'eſt à l'obſervation à nous éclairer ſur ce problême, où le raiſonnement manque d'un appui ſuffiſant ; je veux dire d'une connoiſſance exacte des liens des parties, de leurs correſpondances, & des diverſes maniéres d'agir de chaque organe. Mais je puis hardiment aſſurer, que la cauſe énoncée doit ſurtout produire ſes effets dans les affections de la poitrine, & agir ſur le ſyſtême vaſculaire, ou le pouls ; parce que les parties qui compoſent cette cavité, ont bien plus de rapport entr'elles, qu'elles n'en ont, par exemple, avec la gorge, le nez, le cerveau.

3°. On peut concevoir, d'après ce que je viens de dire, pourquoi les léſions ou les affections du grand lobe du poumon, produiſent auſſi le pouls pectoral ; comme je le remarquois plus haut. On concevra encore mieux ce fait, quand on ſe repréſentera toutes les parties, telles qu'on doit ſe les re-

préſenter, pourvues de ſenſibilité & de mobilité: qui refuſera ces propriétés aux nerfs du poumon, à la plévre, à l'aorte elle même, &c?

La connexion des bronches & de l'aorte, peut donc occaſionner des changemens, des modifications réelles dans le pouls; ſoit que le vice exiſte originairement dans les bronches, ou dans l'aorte; ſoit qu'il réſide dans quelqu'autre endroit de la poitrine.

4°. Qu'on ſe rappelle les trâmes nerveuſes, vaſculeuſes, cellulaires & membraneuſes, qui compoſent cette cavité, & que l'œil apperçoit aiſément dans les diſſections anatomiques. Voilà de nouvelles cauſes que la premiére peut mettre en jeu, ou qui peuvent la mettre en jeu elle-même.

La contiguité de l'aorte & de la bronche, l'eſpéce de commerce qu'ont entr'elles ces parties, peut donc influer de toutes maniéres ſur le pouls. Cette cauſe des modifications du pouls, mérite par conſéquent l'attention de ceux qui s'occupent de cette branche importante de l'Art de guérir (le pouls): elle doit ſur-tout aiguillonner le zéle de l'Anatomiſte à qui la découverte en appartient. La nouvelle doctrine du pouls s'applau-

dira véritablement, quand M. Portal aura, par ſes obſervations faites ſur le vivant, par ſes obſervations de pratique, évalué le fonds de ſa découverte, & les avantages qu'en peut retirer la doctrine dont je parle.

Fin de la premiere Partie.